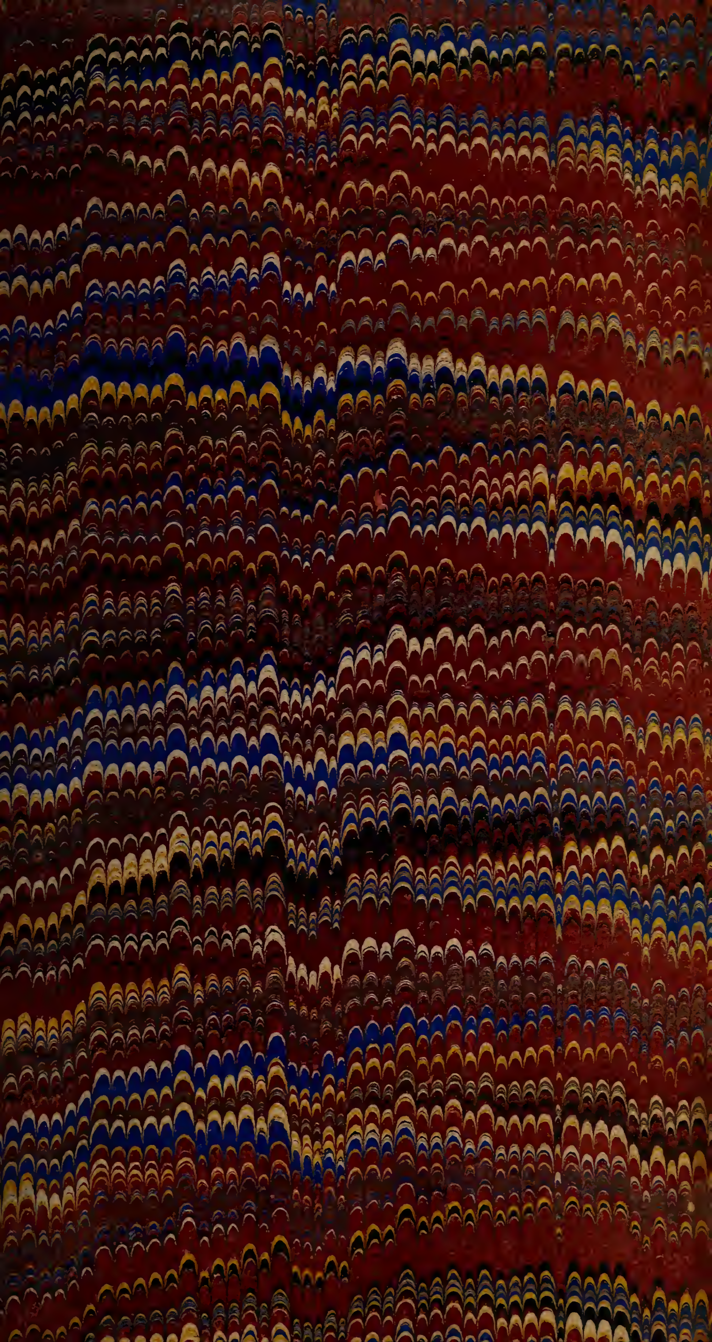




LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PC2591
Shelf .F3
UNITED STATES OF AMERICA.



hommage à Monsieur Langlès

NOUVEAUX
SYNONYMES FRANÇAIS.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD
(née Vallat la Chapelle).

NOUVEAUX SYNONYMES FRANÇAIS

A L'USAGE

DES JEUNES DEMOISELLES;

Par Mlle. H. FAURE,

DIRECTRICE D'UNE ÉCOLE D'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

Celui qui se sert des mots sans leur donner un sens clair et déterminé, ne fait autre chose que se tromper lui-même, et induire les autres en erreur.

LOCKE, *Essai sur l'entend. hum.* l. 3, ch. 11. § 5.

À PARIS,

CHEZ
Madame HUZARD, Libraire, rue de l'Éperon, n°. 7;
EYMERY, Libraire, rue Mazarine, n°. 30.
COLAS, Libraire, rue Dauphine, n°. 32.

JANVIER 1819.

A

MA MÈRE.

AVERTISSEMENT.

J'ÉTAIS fort jeune lorsque les Synonymes de l'abbé Girard me tombèrent sous la main; je les lus avec plaisir, quoique peu capable alors d'en apprécier tout le mérite. Parvenue ensuite à l'âge où les impressions nombreuses qu'on a reçues sans choix dans les premières années de la vie, reviennent, pour ainsi dire, se faire juger au tribunal d'une raison plus mûre, je relus cet ouvrage tel que Roubaud l'a donné au public, en joignant ses travaux à ceux de d'Alembert et de Beauzée; et cette seconde lecture acheva de développer mon goût pour ce genre d'instruction.

Je compris que l'étude des synonymes s'allie à la morale par l'influence que nos idées ont sur notre conduite:

je regrettai vivement, sous ce rapport, qu'elle eût été négligée dans l'instruction des jeunes personnes, et qu'aucun écrivain ne l'eût mise à leur portée, en la restreignant aux mots dont se compose plus particulièrement leur vocabulaire.

Cette collection est trop étendue, trop grave pour fixer la légèreté naturelle aux jeunes personnes. Bien peu d'entre elles, s'il en est toutefois, se plaîront à lire les savantes et curieuses étymologies de Roubaud : un très-petit nombre saura apprécier le talent de Beauzée et de d'Alembert. Girard est le seul de nos premiers synonymistes qu'elles liront avec plaisir; mais sa grâce, mais sa concision, demandent, pour être senties, un goût plus sûr, un jugement plus formé.

Privées d'ailleurs pour l'ordinaire des

secours que donne l'étude des langues étrangères pour connaître la véritable signification des mots, les jeunes personnes se trouvent réduites le plus souvent aux notions incertaines qu'elles puisent dans la conversation.

Entraînée par ces réflexions, je crus qu'un choix de synonymes sur les mots qui expriment des sentimens ou des idées qui ont de l'influence sur la conduite, et par conséquent sur le bonheur, ne pourrait manquer de leur être utile, sur-tout si l'on essayait de graver dans leur esprit l'explication des mots par des traits d'histoire ou des réflexions morales, qui serviraient en même temps à leur en faire mieux sentir la synonymie.

J'osai donc entreprendre ce travail, plus frappée des avantages qu'il promet, qu'éclairée sur les difficultés qui m'au-

raient découragée si je les eusse prévues. J'ai eu du moins le bon esprit de profiter de tout ce qui, dans les ouvrages de nos maîtres en ce genre, entrait dans le plan que je m'étais tracé.

C'est le fruit de ces tentatives laborieuses que j'offre aujourd'hui aux jeunes personnes, dans l'espérance qu'elles aimeront à parcourir un petit volume, composé pour elles, et, sans autre prétention, par une femme qui s'est vouée à leur instruction, et dont la manière de sentir est naturellement plus conforme à la leur sur tout ce qui les frappe ou les intéresse dans la carrière de la vie ou les usages du monde.

SUR
ROUBAUD ET GIRARD.

Ces deux noms réveillent d'abord également dans l'esprit l'idée d'un travail aussi utile qu'ingénieux sur les nuances qui existent entre les mots réputés synonymes ; mais l'idée particulière d'études, de recherches savantes, se joint au nom de Roubaud, et celle de grâce, de naturel, au nom de Girard.

La lecture de Roubaud demande quelquefois toute l'attention du lecteur ; il peut en résulter que l'amour-propre, si habile à tourner tout à son avantage, porte les personnes qui l'ont compris avec peine à s'exagérer son mérite, le grossissant, pour ainsi dire à leur insu, de toute l'estime que leur inspire leur propre sagacité. C'est ce qui n'aura jamais lieu pour Girard ; il se fait comprendre si aisément, il entraîne si bien ses lecteurs à penser, à juger comme lui, qu'ils seraient au contraire tentés de lui refuser le talent qu'il possède, s'ils ne

venaient à se rappeler que l'art qui se dérobe est supérieur à celui qui se laisse apercevoir.

Roubaud, dans ses Synonymes, plus profond qu'élégant, obtient les suffrages des savans, des grammairiens ; Girard, écrivain spirituel et attrayant, charme la classe plus nombreuse qui s'établit juge des ouvrages de littérature : de sorte que, s'il est permis à une femme de prononcer sur deux auteurs aussi distingués, on peut dire que l'un n'est pas toujours sûr de plaire en instruisant, tandis que l'autre n'en instruit pas moins pour plaire davantage.

NOUVEAUX SYNONYMES FRANÇAIS A L'USAGE DES JEUNES DEMOISELLES.

ACCOMPLI, PARFAIT.

Ce qui est *parfait* est admirable en soi, ne laisse rien à désirer. Ce qui est *accompli* réunit toutes les perfections possibles.

Une femme dont on loue la beauté *parfaite* peut n'être pas une femme *accomplie*. Elle le sera, si elle possède en outre les qualités du cœur, les charmes de l'esprit et les talens agréa-

bles, qu'on dirait inventés par l'amour pour plaire à la raison.

On ne peut faire mieux ce qui est *parfait*. On ne saurait rien ajouter à ce qui est *accompli*.

On dit de la vertu qu'elle est *parfaite*, du mérite qu'il est *accompli*.

Si la société n'offre qu'un petit nombre d'amis, d'amans *parfaits*, en revanche le monde des romanciers nous en offre une multitude de modèles *accomplis*.

ABDIQUER, SE DÉMETTRE.

Abdiquer représente une action d'éclat; c'est l'abandon solennel d'un pouvoir suprême. Se *démettre*, c'est une action plus ordinaire; c'est simplement renoncer à une charge, à une

fonction dont on était revêtu. Ainsi l'on vit la fameuse Christine *abdiquer* le trône pour se livrer entièrement aux lettres, qu'elle chérissait. Ainsi le chancelier Voisin, repoussant les sceaux que lui rendait Louis XIV après les avoir apposés sur des lettres de grâce que l'intrigue avait surprises en faveur d'un scélérat, se *démit* noblement de sa place. SIRE, lui dit-il, ils sont pollués, je ne les reprends plus!

Une mère qui marie sa fille inspire toujours de l'intérêt sous ce rapport qu'elle *abdique* l'autorité donnée par la nature, et qu'elle se *démet*, en faveur de son gendre, du droit précieux que la loi lui confie de protéger ses enfans et de veiller à leur bonheur.

AFFÉTERIE, AFFECTATION.

L'*affectation* est un travers de la vanité qui nous fait appuyer sur tout ce qu'on croit propre à obtenir la considération d'autrui.

L'*afféterie* est un mensonge, ou plutôt une maladresse de la coquetterie; elle substitue l'art au naturel dans les manières et dans le langage.

Ce sont deux défauts : le premier décèle un esprit borné; le second un cœur froid et aride.

AFFLICTION, CHAGRIN, PEINE.

Ces trois mots appartiennent au langage de la douleur; voici leurs nuances:

Le *chagrin* est un déplaisir plus ou moins vif qu'on éprouve;

La *peine* est l'impression plus ou moins forte qu'il produit;

L'*affliction* est l'abattement d'esprit qui en résulte. Ainsi le *chagrin* est la cause de la *peine*, l'*affliction* en est l'effet.

Les *peines* se mesurent sur le degré de sensibilité; le *chagrin*, sur l'importance de l'accident; l'*affliction*, sur la force morale.

Les *peines* des femmes sont les plus vives; les *chagrins* domestiques les plus

cuisans ; l'*affliction* des vieillards la plus touchante.

Il est des gens malheureusement nés, qui se font des *peines* de peu de chose, se créent des *chagrins* imaginaires, et se livrent à une *affliction* sans bornes.

L'amitié nous fait partager les *chagrins* de nos amis, compatir à leur *peine*, et modérer leur *affliction*.

ALLUSION, APPLICATION.

L'*allusion* fait trouver dans les mots qu'on entend proférer, ou qu'on profère soi-même, un sens différent de celui qu'ils présentent naturellement, détourne notre attention du sens propre et naturel pour le fixer sur un autre qui n'est que dans notre pensée ; de manière que l'*allusion* n'existe jamais

que pour celui qui la fait ou qui la saisit.

Tibère, répondant aux députés de l'Asie mineure qui vinrent le complimenter sur la mort de Germanicus, long-temps après la mort de ce prince, « Et moi aussi je prends bien part à la douleur que vous cause la perte d'Hector, » faisait malignement *allusion* à leurs tardives condoléances.

L'*application* consiste à trouver qu'une maxime, un vers, un discours, convient à une personne, à une circonstance dont nous venons de nous rappeler, comme si on l'eût fait à dessein. L'*application* conserve le sens de la phrase, mais elle lui donne un autre objet, ou, si l'on peut employer cette expression, en change l'adresse. Qui de nous, lassé du veuvage de son cœur, ne s'est fait à soi-même l'*application* de

cette plainte touchante de La Fontaine?

« Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête,
» Ai-je passé le temps d'aimer? »

Ajoutons un exemple tiré de Plutarque. On y lit qu'à une représentation d'une tragédie d'Eschyle, au moment où l'acteur prononça ce vers:

» Il ne veut pas sembler juste, mais l'être. »

les Athéniens se tournèrent vers Aristide, en lui faisant l'*application* de cette grande vertu.

AMATEUR, CONNAISSEUR.

Ces deux mots, consacrés dans la langue des beaux-arts, semblent être, pour certaines personnes, comme un titre qui les distingue de la multitude ignorante, qui ne sait que les aimer et être sensible à leurs merveilles.

Le *connaisseur* juge d'après les règles, fruits d'une longue observation. L'*amateur* juge d'après l'impression qu'il éprouve. La science fait le *connaisseur*, le goût fait l'*amateur*. Le discernement du premier peut se trouver en défaut devant des beautés d'un genre nouveau pour lui, s'il n'a pas des lumières acquises pour en juger. L'*amateur* ne le sera jamais ; le goût est pour lui comme une pierre de touche qui lui découvre la valeur de ce qu'il voit ou entend pour la première fois. En un mot, le *connaisseur* critique ; l'*amateur* jouit. On dit un *connaisseur* en tableaux, un *amateur* de musique.

Il est à remarquer que le mot *amateur* se prend toujours en bonne part; tandis que l'expression talent d'*amateur* a toujours besoin d'une épithète qui la sauve de la défaveur qui y est attachée.

AMÉNITÉ, DOUCEUR.

La *douceur*, au moral et au physique, est si généralement connue, que nous n'entreprendrons pas de la définir. Il n'en est pas tout-à-fait de même de l'*aménité*, qui est une *douceur* mêlée d'agrémens, et restreinte à un petit nombre d'objets particuliers ; tels que le caractère, le style et les mœurs. La *douceur* est un don de la nature ; l'*aménité* est le produit de l'éducation. Il suffit d'être doué d'une organisation délicate, pour apprécier tous les charmes de la *douceur;* mais, pour goûter ceux de l'*aménité*, un peu de réflexion semble nécessaire.

AMOUR-PROPRE, AMOUR DE SOI.

« L'*amour-propre* et l'*amour de soi* sont deux choses fort différentes ; l'un est l'effet de la société, l'autre vient de la nature ; l'un nous rend dépendant, l'autre n'a besoin de personne. »

(*J. J. Rousseau.*)

On doit à l'*amour-propre* le progrès de la civilisation et des lumières ; à l'*amour de soi*, le maintien de la société. Poussé par l'*amour-propre*, chacun tend à s'élever au-dessus des autres. C'est l'*amour-propre* qui rendit Démosthène le plus fameux orateur de la Grèce, et qui faisait pleurer Alexandre de dépit, de ce que Philippe son père ne lui laissait rien à conquérir. L'*amour de soi* est en nous comme une

sentinelle vigilante qui veille à notre conservation. Tant qu'il se renferme dans ce soin, il ne mérite ni louange ni blâme; il devient odieux lorsqu'il accroît ses jouissances aux dépens d'autrui : alors on le flétrit du nom d'égoïsme. Mais quand il s'identifie à un objet que, dans notre cœur, nous préférons à nous-mêmes, il devient la source de toutes les vertus; il l'est, par conséquent, de ces dévouemens admirables qui font sacrifier fortune, bonheur, existence même, afin que l'être qui nous est cher vive ou soit heureux. N'est-ce pas ce même *amour de soi*, devenu sublime dans le cœur de la princesse de Schwartzenberg, qui la fit se précipiter dans les flammes pour y chercher sa fille? N'est-ce pas ce même *amour de soi* qui, attachant les lèvres de la tendre Sybille à la blessure envenimée de Robert, roi d'Angleterre,

son époux, lui fit aspirer avec joie dans son sein la mort dont il était menacé? Qui croirait cependant que cette sublime préférence des autres à soi trouve des censeurs? Selon eux, elle n'est pas assez pure pour mériter notre hommage, puisque la victime trouve dans son cœur le prix de son touchant sacrifice. Pour les résoudre à estimer la vertu, il faudrait qu'elle eût un principe plus désintéressé que l'*amour de soi.* Eh! quel autre produirait jamais des effets supérieurs, ou seulement égaux, à cette admirable personnalité?

APOLOGIE, JUSTIFICATION.

L'*apologie* est un discours prononcé ou écrit pour excuser, défendre une personne ou une chose : la *justification* est l'action par laquelle la fausseté d'une imputation est prouvée et reconnue.

Platon a fait l'*apologie* de Socrate ; on doit à d'Alembert l'*apologie* de l'étude. L'*apologie* a pour but d'opérer la *justification*, qui n'en résulte pas toujours : ajoutons même qu'elle est quelquefois un crime. Ainsi un affranchi, voulant rassurer Néron sur le meurtre de sa mère, en fit une *apologie* presque aussi horrible que l'assassinat qu'il cherchait à excuser. La *justification* réhabilite dans l'opinion, détruit les fausses im-

pressions. Une des plus fameuses *justifications* de l'antiquité, est celle de Sophocle, accusé par ses enfans d'être tombé en démence:

« Entre mes fils et moi que l'équité prononce.
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits.
Il lit Œdipe. Il lit et la froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ses longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple enfin couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée;
Le juge est attendri, la foule est enivrée;
Ses fils, même ses fils, tombent à ses genoux. »

MILLEVOYE.

ARBITRAIRE, ABSOLU.

Le premier de ces mots se dit d'un pouvoir qui n'a de règle que la volonté ; le second, d'un pouvoir auquel rien ne résiste.

La mode exerce sur les Français un pouvoir *absolu*, bien que ses décisions soient *arbitraires*.

Un roi exerce un pouvoir *absolu*; ses ministres prennent des mesures *arbitraires*.

ARRÊT, DÉCRET.

Lorsqu'il s'agit de puissances divines, *arrêt* se dit pour jugement, *décret* pour ordre. L'*arrêt* du ciel; les *décrets* de la Providence.

Chez les anciens, on disait l'*arrêt* du destin, et les *décrets* de Jupiter ou des Dieux.

ARRIVER, PARVENIR.

Ces mots, pris dans le sens où ils sont synonymes, renferment l'idée d'avoir atteint le but proposé ; celui de *parvenir* comprend en outre l'idée d'avoir vaincu les obstacles.

Quand on a le bon droit pour soi, le

plus difficile, à ce qu'on prétend, n'est pas toujours de *parvenir* à persuader ses juges, mais d'*arriver* jusqu'à eux.

ASILE, REFUGE.

Ce qui constitue la différence entre ces deux mots, c'est que l'*asile* est un lieu où l'on est à l'abri; tandis que le *refuge* est un rempart qui nous protége. L'idée de repos se joint au mot *asile*, l'idée de sûreté au mot *refuge*.

L'*asile* n'est pas toujours un *refuge*; mais le *refuge* est toujours un *asile*. Un port est dans tous les temps un *asile*; durant la tempête, c'est un *refuge*. On désire un *asile* pour y vivre tranquille ou ignoré; et l'on cherche un *refuge* pour se dérober au danger que l'on redoute. C'est dans ce sens que la mort

est l'*asile* des malheureux, et le *refuge* de ceux qu'on opprime.

Progné, dans la tragédie de Térée, dit en parlant de sa sœur :

« Ce temple est son asile ;
Contre les attentats ce *refuge* assuré
Par un respect antique est ici consacré. »

Pausanias, un des vainqueurs de Platée, désertant la cause de la liberté, aspirait à devenir le tyran de la Grèce ; ayant été découvert, il cherche un *refuge* dans le temple de Minerve. Le respect dû à cet *asile* empêcha de l'en arracher ; mais le peuple indigné, et sa mère même, murèrent la porte du temple, et il y mourut de faim.

ASTROLOGIE, ASTRONOMIE.

L'*astronomie* connaît le cours et le mouvement des astres ; l'*astrologie* raisonne sur leur influence. L'une est une science vraie et utile ; l'autre une science fausse et dangereuse. L'*astronome* observe l'état des cieux, marque l'ordre des temps, les éclipses et les révolutions des corps célestes : l'*astrologue* prédit les événemens, tire des horoscopes, annonce les variations de la température. Le premier explique ce qu'il sait, le second débite ce qu'il imagine. La science de l'un s'appuie sur des observations exactes ; la science de l'autre n'avait d'autres bases que l'ignorance et l'inquiétude de l'avenir. Aujourd'hui le progrès des lumières fait apprécier de plus en plus l'utilité

et l'importance de l'*astronomie*, et détruit la confiance qu'on fondait dans l'*astrologie*. Toutefois il ne faut pas encore remonter bien haut pour la voir servir de guide dans les actions les plus critiques. *Jacques II*, sur le point de perdre son royaume et d'être fait prisonnier, consulta les *astrologues* pour savoir si le moment qu'il avait choisi pour fuir était favorable. Mais, sans recourir à cet art mensonger, on prédit quelquefois des événemens cachés encore dans le sein de l'avenir, par la seule connaissance des causes morales qui doivent les amener naturellement. C'est cette espèce de divination que Christine appelait l'*astrologie* de la terre, et qu'elle disait être beaucoup plus sûre que celle du ciel.

ATTENTION, EXACTITUDE.

L'*attention* est cette application de l'esprit, qui consiste à ne rien perdre de l'objet qui l'occupe ; et l'*exactitude* est cette application à ne rien négliger, à ne rien omettre de ce qui le concerne. On exige de l'*exactitude* de celui qui fait un récit, et de l'*attention* de celui qui l'écoute. Pour saisir l'ensemble d'une chose compliquée, il y faut beaucoup d'*attention ;* et pour mettre les auditeurs en état d'en bien juger, il faut la leur présenter avec *exactitude*. Rien n'égale l'*exactitude* scrupuleuse avec laquelle, dans Homère, les hérauts rapportent les discours, les ordres qu'ils sont chargés de transmettre, si ce n'est l'*attention* avec laquelle ils ont dû les écouter.

ATTENTIONS, PRÉVENANCES, SOINS.

On exprime, par les mots *attentions*, *prévenances*, *soins*, tout ce qui, dans les manières et dans la conduite, montre aux autres un sentiment d'affection, de déférence, ou du moins l'envie de plaire.

Le mot *soins* désigne plus particulièrement ce qu'on fait dans la vue de servir quelqu'un, ou de lui prouver qu'on l'aime. Celui de *prévenances* comprend tout ce qui tend à satisfaire les désirs qu'on lui suppose. Et le mot *attention* sert à rappeler ces actions qu'on pourrait également regarder comme une sorte d'à-propos heureux de la politesse ou de la sensibilité, puisqu'elles consistent, selon l'occasion, à éviter ce qui peut déplaire, à se conformer à ce qui est agréable.

Le respect se prouve par des *attentions;* le désir de captiver, par des *prévenances ;* la tendresse, par des *soins.*

On a des *attentions* pour un vieillard; des *prévenances* pour une maîtresse; des *soins* pour un enfant, un ami.

Il faut du choix et de la circonspection dans les *attentions ;* de la mesure et de la délicatesse dans les *prévenances ;* du zèle et de l'intelligence dans les *soins.*

ATTRIBUT, SYMBOLE.

L'attribut se joint à une figure pour la désigner, et le *symbole* représente ce qui n'a point de forme matérielle. Une colombe, à côté d'une belle femme, indique la mère de l'Amour : c'est un *attribut.* Cette même colombe, si elle est seule, représente l'innocence : c'est un *symbole.*

Un cercle qui ne commence et ne finit nulle part, est le *symbole* de l'éternité. Des ailes, une faux, sont les *attributs* du Temps, représenté sous la figure d'un vieillard. Ils conviennent, en effet, pour désigner celui qui détruit et entraîne tout dans sa course rapide.

ATTRIBUTIONS, PRÉROGATIVES.

Chacun des objets compris dans l'exercice d'une fonction ou d'une place, et imposant un devoir quelconque, fait partie, est une de ses *attributions;* et la *prérogative* est un droit honorifique accordé dans certaines circonstances et à certaines personnes. Le droit de proposer les lois est une des *attributions* de la royauté constitutionnelle. Le droit de faire grâce sera toujours la plus belle *prérogative* du pouvoir souverain.

AVARE, SORDIDE, PARCIMONIEUX.

Les différences qui existent entre l'*avare*, le *sordide* et le *parcimonieux*, sont très-marquées.

L'*avare* garde, thésaurise ; le *sordide* acquiert par des voies iniques ; le *parcimonieux* ménage seulement au-delà de ce que le besoin ou la raison prescrit.

Louis XIII était *avare*, si l'on en croit ses courtisans ; mais en lui ce défaut ressemblait à la vertu. « J'aime mieux, disait-il, voir mes courtisans rire de mon *avarice*, que de voir mon peuple pleurer de ma prodigalité. »

La qualité de *sordide* ne se donne qu'à la soif de l'or, pour y ajouter l'idée de la bassesse d'âme et d'une rapacité

inique. Elle appartient de droit au roi Jean, qui fit non-seulement enfermer les Juifs de son royaume, mais leur faisait en outre souffrir mille tourmens. Un d'eux, entre autres, à qui on arracha sept dents, une chaque jour, donna dix mille marcs d'argent pour sauver la huitième.

La *parcimonie*, que produit la crainte puérile de manquer, se trouve d'ordinaire dans les esprits bornés ou affaiblis. Toutefois elle devient une qualité très-recommandable, lorsqu'elle a pour objet l'avantage d'autrui. C'est alors l'art de tirer parti de tout pour accroître les ressources d'une famille, ou pour augmenter le revenu du pauvre. C'est ce noble but, que nous respectons dans cet homme riche, qui, regardant son bien comme le patrimoine de l'indigent, ne souffrait pas qu'on en perdît la moindre chose. Il portait, dit-on,

ce généreux scrupule jusqu'au point d'entrer en courroux, quand, par exemple, on jetait au feu devant lui une allumette brûlée d'un seul bout, dans la persuasion qu'il devait à cette épargne, traitée de *parcimonie*, le bonheur de pouvoir soulager un plus grand nombre de ses semblables.

AVERTISSEMENT, AVIS, CONSEIL.

On comprend sous le nom d'*avertissement* tout ce qui réveille l'attention sur les choses qu'il importe de savoir, ou de ne pas négliger.

L'*avis* et le *conseil* sont des *avertissemens* particuliers donnés à dessein. Le premier a pour but d'instruire les autres de ce qu'ils ignorent; le second, de leur indiquer ce qu'ils doivent faire.

Lorsque Cornélie, veuve du grand Pompée, dit à César :

« . . . . . César, prends garde à toi,
Ta mort est résolue. »

c'est un *avis* qu'elle lui donne. Artémise, indiquant à Xerxès le moyen de tirer avantage de sa flotte trop resserrée dans le détroit de l'Europe, lui donnait un sage *conseil.*

On néglige souvent les meilleurs *avis.* C'est en vain que Chabrias reçoit celui de la conspiration qui se trame pour la délivrance de Thèbes : *A demain*, dit-il, *les affaires pressantes.*

On donne quelquefois le nom d'*avertissement* au pressentiment de ce qui doit arriver, quand on l'attribue à un pouvoir surnaturel. Ainsi Socrate regardait comme les *avertissemens* d'un démon familier ce qui n'était sans doute en lui que l'instinct de sa profonde sagesse.

BATIMENT, ÉDIFICE, MONUMENT.

Bâtiment, construction propre à l'habitation, ou à recevoir les choses qu'on veut garantir des injures de l'air ; ils prennent différens noms, suivant l'objet auquel ils sont destinés : *bâtimens* publics, *bâtimens* particuliers, civils, militaires, etc.

Édifice, bâtiment remarquable par ses dimensions, sa destination ou ses ornemens. On donne le nom d'*édifices* aux palais, aux églises, aux théâtres, etc. . . .

Monument se dit de tout ce qui est construit dans la vue de transmettre à la postérité un souvenir quelconque, tels qu'un mausolée, une fontaine, une pyramide, etc., etc.

Il se dit également de tout ce qui produit le même résultat, sans avoir été fait dans cette intention. Cette dernière acception comprend aussi bien des productions naturelles que ce qui est l'ouvrage de l'homme; et c'est dans ce sens que l'arbre sous lequel Saint-Louis rendait la justice à Vincennes, que celui sous lequel naquit François I[er], près de Cognac, furent pendant longtemps, pour nos pères, des *monumens* qui servaient à leur rappeler le souvenir de ces princes. C'est également dans ce sens que les ruines de Pompeïa, d'Herculanum et d'autres villes, sont des *monumens* terribles des révolutions du globe; que la Maison carrée de Nîmes, le Cirque, ainsi que les Ruines, les Bains, les Aqueducs, etc., sont des *monumens* de la grandeur romaine; et enfin que toutes les antiquités, de quelque nature qu'elles soient, sont

des *monumens* qui constatent l'état des arts, des mœurs et de la civilisation des temps anciens.

Le Louvre, le Panthéon, les Invalides, sont les plus beaux *édifices* de Paris. Dans le nombre de ses plus beaux *bâtimens*, on compte la Halle au blé, la Bibliothèque, les Lycées, l'Ecole de Médecine, l'Arsenal.

La porte Saint-Denis est le plus remarquable de ses *monumens* anciens. Parmi les nouveaux, il en est auxquels s'attachent les plus grands souvenirs. L'histoire des temps modernes racontera quels grands *monumens* ont été élevés à la victoire, à la bravoure, au courage des armées françaises, pendant une période de vingt-cinq années. Les Alpes s'enorgueillissent d'un *monument* plus simple, en conservant le nom d'un guerrier que les habitans des ruines de Thèbes et de

Memphis nommèrent le Sultan juste (le général Desaix).

BÉGUEULE, PRUDE.

La *pruderie* a pour but d'usurper l'estime qu'on accorde à l'innocence des mœurs, à la pureté des pensées : ne pourrait-on pas la considérer comme la fausse monnaie de la sagesse ?

La *bégueulerie* est, chez certaines femmes sottes, insensibles et orgueilleuses, une sorte de contrefaçon ridicule de la noble fierté qu'inspirent le mérite et la vertu.

Ainsi la *prude* prétend aux honneurs de la chasteté, sans les mériter, et croit cacher l'irrégularité de sa conduite sous le masque d'une décence austère.

Ainsi la *bégueule* altière, dédai-

gneuse, se targue ordinairement de sa froideur ou des avantages de la beauté et de la richesse, pour tourmenter ceux que l'amour ou l'hymen lui ont asservis.

Le mari d'une *prude* a peut-être moins à souffrir que celui d'une *bégueule;* mais que penser, dit Boileau, de celle qui veut tromper Dieu et les hommes?

Vient-on à parler de *pruderie*, sans désigner personne, le nom d'Arsinoë est le premier qui s'offre à l'esprit. Parle-t-on de *bégueulerie*, sans faire d'application particulière, le nom d'Arsène est aussitôt prononcé. Il semble que, par une convention tacite, on les ait instituées chefs des deux sectes.

La *pruderie* a dominé en France sous le règne de madame de Maintenon, alors qu'il suffisait aux femmes du seul renom que donne la sagesse pour jouir

de la considération publique. La *bégueulerie* l'emporte en Angleterre, sans doute, depuis qu'Elisabeth a enseigné de préférer la satisfaction de l'orgueil à celle de la sensibilité.

BERCER, AMUSER.

Ces deux mots, lorsqu'ils signifient entretenir dans l'esprit d'autrui une idée qui flatte, ou une attente quelconque, semblent différer de deux manières.

La première, en ce que les choses dont on nous *berce* peuvent se réaliser, ne sont par toutes impossibles ; tandis que celles dont on nous *amuse* ne doivent jamais s'effectuer pour nous.

La seconde, en ce que les personnes qui nous *bercent* d'une perspective

agréable, ne le font pas toutes dans le dessein de tromper; tandis que celui qui nous *amuse* sait bien qu'il nous induit en erreur. On *amuse* l'ennemi qu'on veut surprendre; la politique, la guerre, emploient cette ruse : la vertu quelquefois ne rougit pas de s'en servir.

Ainsi Lycurgue, pour sauver la vie de l'enfant que portait dans son sein la reine veuve de son frère, *amusa* cette princesse de l'espoir qu'il l'épouserait, jusqu'au moment où elle donna le jour à un fils.

Le mot *amuser*, dans ce sens, réveille l'idée de la fausseté; et celui de *bercer*, de la flatterie, ou au moins d'une indulgence mêlée de compassion.

Si la raison sévère n'approuve pas qu'on *berce* un malheureux de l'attente douteuse d'un sort moins cruel, l'humanité en fait presque un devoir.

FAIRE BIEN, FAIRE CE QUI EST BIEN, FAIRE LE BIEN.

Faire bien se rapporte à l'action même, c'est sa qualité; *faire ce qui est bien* se rapporte aux choses, indique leur nature; et *faire le bien*, c'est produire une chose opposée au mal.

Celui qui s'applique toujours à *faire bien*, devient habile plus promptement. Celui qui se plaît à *faire ce qui est bien*, prouve un esprit éclairé et un heureux naturel. Celui qui met son bonheur à *faire le bien*, est l'image de la Divinité sur la terre.

BIENVEILLANCE, BIENFAISANCE.

La *bienveillance* est dans le cœur une disposition favorable pour autrui ; la *bienfaisance* est l'inclination à lui faire du bien. On aime, dans la *bienveillance,* les avantages qu'elle promet ; on chérit, dans la *bienfaisance*, le soulagement qu'elle procure.

La *bienveillance* peut ne donner qu'une espérance fausse, et n'être qu'un sentiment stérile. Il en est tout autrement de la *bienfaisance,* qui est toujours *profitable*, et qu'il est sans doute permis de regarder comme une image sensible de la Providence. Ne voit-on pas tous les jours le malheur qu'on jugeait irremédiable adouci par elle, s'il n'est pas entièrement réparé ?

La *bienveillance* paraît être le résultat de la douceur unie à la sensibilité ; et la *bienfaisance*, celui de la générosité unie à la compassion.

La *bienfaisance* constate le malheur de celui qui en est l'objet ; sous ce rapport, il faut plaindre l'homme réduit à la désirer.

Il est, au contraire, toujours agréable d'être l'objet de la *bienveillance*, quelle que soit la condition de celui à qui on l'inspire. Lorsqu'elle s'étend sur tous les hommes en général, elle prend le nom de philanthropie.

BLAMABLE, RÉPRÉHENSIBLE.

Ce qui est *blâmable* mérite d'être désapprouvé ; ce qui est *répréhensible* mérite de plus une sorte de correction. Tout discours qui tend à blesser la pudeur est *blâmable ;* toute atteinte portée à la liberté ou à la réputation d'un individu est *répréhensible ;* et si l'on n'a pas voulu que ces sortes de gens qui se prétendent honnêtes, parce qu'ils s'abstiennent de faire le mal que les lois défendent, soient *répréhensibles,* on conviendra qu'ils sont au moins très-*blâmables.*

HOMME BON, BONHOMME.

La première de ces expressions rappelle les idées de bienveillance, de justice, de candeur, de bienfaisance même; la seconde présente un ridicule, une injure, une dépréciation morale.

Quand on a dit de quelqu'un, c'est un *homme bon*, on célèbre une qualité précieuse et respectable. Quand on dit d'un autre, c'est un *bonhomme*, on a parlé de sa simplicité, de sa faiblesse et de son peu de caractère.

Nous devons cependant observer que la signification du mot *bonhomme* a cela de particulier, qu'elle varie comme l'inflexion de voix avec laquelle on le prononce, et qu'il devient par-là, tantôt une satire, tantôt un éloge. Cette différence est sur-tout remarquable,

quand il est question de La Fontaine ; car lorsqu'on dit, en parlant de lui, le *bonhomme*, nous pensons aussitôt à cette réunion des qualités les plus rares qui l'ont fait surnommer l'inimitable.

CACHER, DISSIMULER, DÉGUISER.

Cacher, c'est dérober une chose quelconque à la connaissance d'autrui ; *dissimuler*, c'est ne pas la laisser apercevoir ; *déguiser*, c'est la revêtir d'une apparence contraire. L'idée particulière de secret se joint au mot *cacher ;* celle de circonspection, au mot *dissimuler ;* et celle de feinte, au mot *déguiser*.

Un accident imprévu découvre ce qu'on s'efforçait de *cacher*, une émotion soudaine, ce qu'on voulait *dissimuler ;* le changement de circonstances rend le *déguisement inutile*.

L'illustre Porcia, fille de Caton, en se se frappant d'un couteau, et *cachant* stoïquement sa douleur, faisait un noble reproche à Brutus, son mari, de lui taire la conspiration pour la liberté. Et cette autre Romaine non moins célèbre, en présentant à Pitus le poignard dont elle s'était frappée, *déguisa* sa douleur par ce mot sublime : *Prends, cela ne fait pas de mal.*

On a accusé les femmes de *dissimulation;* en voici un trait qui paraîtra assez rare :

La jeune épouse d'un prince d'Orient tomba au pouvoir d'un conquérant de l'Asie. Sa beauté exposait sa vertu aux outrages du vainqueur : la résistance était inutile. Alors, *dissimulant* sa pensée, elle flatta son amour d'un triomphe prochain. Le lendemain elle reparut devant lui le visage entièrement mutilé.

CAPTER, CAPTIVER.

L'action de *capter* consiste à surprendre astucieusement la confiance d'une personne faible ou crédule. Ainsi c'est avec justice qu'on accuse tel intrigant ou tel collatéral d'avoir *capté* la volonté d'un vieillard ou d'un mourant pour avoir une partie de ses biens ou sa succession.

L'action de *captiver* est bien différente. Elle consiste à se rendre maître des pensées, des sentimens d'un individu, par un charme secret ou reconnu, mais toujours irrésistible; et c'est pour cela qu'on dira d'une belle femme, en la louant, qu'elle a *captivé* l'homme le plus léger, le plus inconstant qui fût jamais.

Ces deux mots présentent également l'idée de la séduction et d'un empire absolu exercé par celui qui *capte*, aussi bien que par celle qui *captive* ; mais le but de celui qui *capte* est toujours répréhensible. *Captiver*, au contraire, ne se prend jamais qu'en bonne part ; car cette action suppose toujours, soit une grande qualité de l'esprit ou du cœur, soit un talent distingué ou l'exercice d'une influence aimable. Le génie *captive* les peuples les plus éclairés et les plus énergiques ; un orateur éloquent *captive* son auditoire ; la beauté ingénue *captive* les hommes les plus fiers et les plus insensibles.

CÉDER, ACQUIESCER, SE RENDRE.

Ces trois mots, employés dans l'acception où ils sont synonymes, diffèrent en ceci : *céder,* c'est se plier, se soumettre à la volonté d'autrui ; *acquiescer,* c'est y donner son consentement ; *se rendre,* c'est cesser d'y apporter de la résistance. Il convient de *se rendre* à l'évidence, d'*acquiescer* à ce qui est raisonnable, et de *céder* dans les choses où l'honneur n'est pas compromis.

CHARITÉ, AUMONE.

La *charité* porte à soulager la misère d'autrui, sous quelque forme qu'elle existe ; consoler les affligés, rétablir la paix dans les familles, soigner les malades, donner des vêtemens, un abri à ceux qui n'en ont point, apaiser un créancier impitoyable, toutes ces choses, sont des actes de *charité.*

L'*aumône*, plus circonscrite, consiste dans un faible secours d'argent donné au pauvre qui mendie son pain. La *charité* doit en être le principe ; lorsqu'elle ne l'est pas, ou a cessé de l'être, l'*aumône* dégénère en une habitude orgueilleuse, ou devient une sorte de tribut par lequel on croit acheter à peu de frais le droit de contempler

d'un œil sec les malheurs de ses semblables.

N'apprendre aux enfans qu'à faire l'*aumône*, c'est leur apprendre à transiger avec la pitié et l'humanité.

Rousseau a dit dans l'*Émile*: « Ne faites pas seulement l'*aumône*, faites la *charité*. »

Quelle *charité* touchante que celle de Fénélon, allant lui-même à la recherche de la vache qu'un pauvre paysan de son diocèse avait perdue, et sans laquelle ni lui ni sa famille n'avait plus de quoi subsister ! La peinture qui a consacré ce trait, à-la-fois si simple et si touchant, a exercé un de ses plus nobles droits, celui d'inviter à la vertu par l'attrait de l'exemple.

CHOISIR, ADOPTER.

On s'approprie ce que l'on *adopte;* on préfère ce que l'on *choisit.*

Le *choix* peut n'avoir aucune suite; l'*adoption* entraîne toujours un résultat. Ainsi l'*opinion* qu'on *adopte* exerce sur nos actions le même empire que si nous nous l'étions formée nous-mêmes. Ainsi le *choix* qu'on fait d'un état, d'un genre de vie, reste souvent sans effet.

On *choisit* pour soi et pour les autres; l'*adoption* est personnelle.

On peut dire, en général, que le goût *choisit,* et que l'amour *adopte;* qu'il suffit d'examiner et de connaître pour faire un choix; tandis que, pour *adopter,* il faut aimer et sentir.

Un *choix* peut être bon ou mauvais ; une *adoption*, heureuse ou funeste.

Rome sauvée et la défense de sa liberté attestent que les Romains firent un bon *choix*, en nommant Cicéron consul ; et l'avilissement de cette reine du monde condamne l'*adoption* qu'Auguste fit de Tibère.

CHOISIR, PRÉFÉRER.

Ces deux actions supposent également plusieurs objets. On *préfère* celui de tous qui paraît le meilleur, le plus agréable ; on *choisit* celui qui convient le plus sous un rapport quelconque.

La mode fait *préférer* l'ajustement romain ; la coquetterie bien entendue fait *choisir* celui qui sied le mieux.

Le proverbe que le parti le plus hon-

nête est toujours le plus sûr, est une leçon. Il apprend à celui qui serait assez mal organisé pour ne pas *préférer* dans son cœur la conduite la plus louable, qu'il est de son intérêt bien entendu de la *choisir*.

Apelle avait promis à la belle Aspasie un de ses tableaux, à condition qu'elle le *choisirait* elle-même ; mais celle-ci, craignant de ne pas *choisir* le plus beau si elle s'en rapportait à son propre discernement, surprit le secret d'Apelle en lui faisant annoncer tout-à-coup que le feu avait pris à son atelier. Ah ! qu'on sauve l'Amour ! s'écria le peintre alarmé. Rassurez-vous, reprit aussitôt Aspasie, ceci n'est qu'une feinte pour découvrir quel est, entre tous vos chefs-d'œuvre, celui que vous *préférez*.

CIRCONSTANCE, PARTICULARITÉ.

« La *circonstance*, selon l'abbé Girard, ne porte que l'idée d'un accessoire à une chose principale. » On en peut dire autant de la *particularité*; mais elle paraît différer de la *circonstance*, en ce que celle-ci se lie à l'événement, et en fait tellement partie que, d'un fait quelconque, l'on ne saurait en retrancher ou même changer les *circonstances*, sans l'altérer ou le détruire; tandis que l'on en peut supprimer toutes les *particularités*, sans qu'il cesse pour cela de subsister. Il n'est point de *circonstances* indifférentes pour celui qui veut connaître une chose parfaitement; il n'est point de *particularités* oiseuses pour quiconque ne veut rien ignorer. Les

politiques s'informent des moindres *circonstances* de ce qui se passe dans les cabinets, pour les faire servir de base à leurs conjectures. En l'absence d'un ami, on voudrait savoir jusqu'aux moindres *particularités* de ce qui lui arrive, parce que rien de ce qui le concerne n'est étranger à notre bonheur.

Voici une *particularité* singulière, arrivée, sous le règne de Louis XV, à un homme de qualité, qui était loin de prévoir alors qu'il dût périr sur l'échafaud, victime d'un jugement inique. Étant allé un jour avec plusieurs personnes chez l'exécuteur des hautes œuvres, pour y chercher un remède que cet homme seul possédait, et lui ayant demandé à voir son cabinet, l'exécuteur lui montra d'abord des paquets de cordes, en lui disant : Ceci ne sert qu'à de pauvres diables de roturiers ;

mais, ajouta-t-il ensuite, en lui montrant un damas, voici qui est pour les nobles : *voici pour vous, Monseigneur*.

Une *circonstance* très-remarquable dans l'histoire des arts, est celle à qui l'on doit le chef-d'œuvre de Jouvenet. Ce peintre, attaqué de paralysie dans la main droite, ne pouvant plus travailler, faisait peindre par son neveu le tableau de la mort de saint François; mais l'élève, malgré tout son talent, ne parvenait pas à rendre la conception admirable de son maître. Jouvenet, tout-à-coup animé d'un mouvement surnaturel, saisit le pinceau de la main gauche, qui, docile aux inspirations du génie, donne à la tête du saint une expression sublime, dont on ne peut se former une idée qu'en voyant le tableau.

COMPATRIOTE, CONCITOYEN.

C'est le même lieu de naissance qui établit entre les hommes le rapport exprimé par la dénomination de *compatriote;* c'est la communauté des droits et des devoirs sociaux qui les réunit sous celle de *concitoyen.*

Il suffit d'être nés sur le même sol pour être *compatriotes;* pour être *concitoyens*, il faut être gouvernés par des lois libérales.

Le titre de *compatriote* ne se perd pas en quittant la patrie ; c'est, au contraire, dans l'étranger qu'il acquiert toute sa force ; souvent il suffit pour y faire aimer, chérir tel individu sur lequel, dans sa patrie, on n'aurait peut-être pas daigné jeter les yeux.

Le titre de *concitoyen* n'appartient qu'à ceux qui sont comptés pour quelque chose dans le gouvernement. Ainsi jadis, en France, les hommes qui y naissaient serfs n'étaient, à l'égard des autres habitans, que des *compatriotes*. Il en était de même des ilotes à l'égard des Spartiates.

Constantinople, Alger, ne renferment dans leur enceinte que des *compatriotes*. Les États-Unis voient leur sol couvert de *concitoyens*.

COMPLAISANCE, DÉFÉRENCE, CONDESCENDANCE.

La *complaisance* naît du désir de plaire ; par elle on se plie sans peine, ou même avec plaisir, à ce qui est agréable aux personnes avec lesquelles on se trouve.

La *déférence* vient du respect; elle fait qu'on se range aux sentimens de certaines personnes, pour ne pas les heurter ou les offenser. La *condescendance* vient d'une supériorité qui se relâche de ses droits; elle se prête avec indulgence à ce qui plaît à ceux qui dépendent de nous.

La *complaisance* s'étend sur tout le monde; les *déférences* n'ont lieu que pour ceux que l'on considère; la *condescendance* est restreinte aux inférieurs.

Portée trop loin, la *condescendance* est faiblesse, la *déférence* devient lâcheté, et la *complaisance* dégénère en bassesse.

CONCERNER, TOUCHER, REGARDER.

Selon Girard, on dit assez indifféremment et sans beaucoup de choix qu'une chose nous *regarde*, nous *concerne* ou nous *touche*, pour marquer la part que nous y prenons.

Il semble aussi que le mot *concerne* se dit particulièrement des choses qui font partie de nos droits ; le mot *regarder*, des choses qui entrent dans nos attributions ; et le mot *toucher*, de celles qui sont identifiées en quelque sorte avec nous.

La conduite du ménage *concerne* la femme ; l'emploi ou l'amélioration de la fortune *regarde* le mari ; l'éducation et le bonheur de leurs enfans les *touchent* l'un et l'autre également.

CONGÉDIER, ÉCONDUIRE.

Ne plus garder chez soi, ne plus continuer d'y admettre ceux qui nuisent, cessent de plaire ou même d'être utiles ; c'est ce qu'ont de commun les actions de *congédier* et d'*éconduire*. La différence est dans la manière : on *congédie* ouvertement ; on *éconduit* avec politesse, douceur, et pour ainsi dire sans qu'on s'en doute. C'est avec de grands ménagemens qu'il faut *éconduire* le méchant qu'on a rendu maître de ses secrets.

Benserade avait gravé sur un arbre à sa campagne :

Adieu fortune, honneurs, vous et les vôtres.
Je viens ici vous oublier ;
Adieu toi-même amour, bien plus que tous les autres,
Difficile à *congédier*.

CONVENABLE, A PROPOS.

Le mot *convenable* sert à indiquer un rapport de bienséance, et le mot *à propos*, un rapport d'opportunité. Ainsi nous disons qu'il n'est pas *convenable* d'avoir l'air évaporé dans une cérémonie grave ou triste; et d'un secours, d'un renfort arrivé dans une ville assiégée et prête à se rendre, qu'il est venu *à propos*.

S'il est quelquefois *à propos* de parler de soi, il est toujours *convenable* de le faire avec modestie.

L'action de Cromwell, entrant en bottes et le fouet à la main dans la salle de Westminter, pour en chasser tous les membres du parlement, n'était pas *convenable*, selon les idées reçues; mais elle fut sans doute *à propos* pour ses *desseins*.

SE RENDRE COMPTE, SE RENDRE RAISON.

L'expression *se rendre compte* désigne cette sorte de revue qu'on passe dans son esprit de tout ce qui compose, accompagne, modifie une action, une impression quelconque ; tandis que l'expression *se rendre raison* désigne l'examen qu'on fait des causes, des motifs qui y donnent lieu, ou qui les produisent. Le fat qui croit *se rendre compte* de ses succès, ne *se rend compte* bien souvent que des erreurs de sa vanité. Une femme, de bonne foi avec elle-même, surprise un jour de se trouver, sans cause apparente, plus gaie, plus satisfaite que de coutume, voulut *se rendre raison* de ce qui lui semblait un

phénomène. Après quelques recherches, elle trouva que son chapeau lui allait mieux qu'à l'ordinaire.

Peu de personnes sont en état de *se rendre* parfaitement *compte* de ce qu'elles ont vu ou éprouvé; et beaucoup moins savent s'*en rendre raison*, parce que cette dernière action est l'effet d'un esprit supérieur ou d'un jugement exercé.

CONDUIRE, DIRIGER, GUIDER.

L'idée de mener avec soi domine dans la signification du mot *conduire;* celle de prescrire, tracer la route, dans celle du mot diriger; et celle d'éclairer, de montrer la voie, dans celui de *guider.* Après la mort de sa chère Virginie, l'infortuné Paul, *guidé* par sa douleur,

conduisait le vieillard, son ami, dans tous les lieux qu'ils avaient parcourus ensemble, et, sans le savoir, *dirigeait* ses pas vers son tombeau.

COULEUR, COLORIS.

La *couleur* est, dans les objets, cette qualité qui frappe la vue, et les fait distinguer les uns des autres. Le *coloris* est pour l'œil l'accord des *couleurs*, comme l'harmonie est pour l'oreille l'accord des sons.

L'arc-en-ciel présente les sept *couleurs* primitives. Les tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris*; ceux de madame Lebrun et de M. Gros possèdent le même mérite.

Rien n'embellit autant les jeunes personnes, que ce vif *coloris* que

répandent sur leur visage la modestie et la sensibilité.

Le vert est la *couleur* la plus répandue sur la terre, et celle qui repose le mieux la vue; comme l'espérance, dont il est le symbole, est de tous nos sentimens celui qui ranime le plus notre âme fatiguée par le malheur.

CONSERVER, ENTRETENIR.

Nous attachons ici au mot *conserver* l'idée particulière de maintenir les choses dans le même état; et à celui d'*entretenir*, l'idée de prévenir, d'empêcher leur altération.

Le premier dirige principalement notre attention sur le résultat; le second, sur les moyens par lesquels on l'obtient.

Les vestales instituées pour conserver le feu sacré au péril de leur vie, avaient grand soin de l'*entretenir* jour et nuit.

La fameuse Diane de Poitiers *conserva* sa beauté dans un âge très-avancé, quoiqu'elle ne prît aucun soin de l'*entretenir;* l'eau pure du ciel étant, à ce que l'on rapporte, le seul cosmétique qu'elle ait jamais employé.

Sur les bords du Tibre, les antiques et glorieux monumens de Rome se *conservent*, pour ainsi dire, d'eux-mêmes; car bien peu de ses modernes souverains se sont fait un devoir de les *entretenir*, pour les transmettre à la postérité tels qu'ils les ont reçus.

CONSTANCE, PERSÉVÉRANCE.

Considérés dans l'acception qui les rend synonymes, ces deux mots diffèrent en ceci. La *persévérance* est une suite d'actions qui ont le même motif, et tendent au même but; et la *constance* est une suite de sentimens de même nature relatifs à un même objet: celle-ci appartient plus au cœur, l'autre à l'esprit. La *constance* garantit de séductions nouvelles, ne permet pas de changer; la *persévérance* soutient contre le découragement, empêche qu'on ne se lasse. Appliquées à ce qui est bon ou bien en soi, la *persévérance* a plus de droits à notre estime, la *constance* offre une plus grande sécurité. En amour, la *persévérance* flatte l'orgueil; mais la *constance* touche davantage.

COURAGE, FERMETÉ.

Le *courage* est dans le cœur une force active; la *fermeté* est une force de résistance: l'une tient plus du sentiment, l'autre de la réflexion.

Il faut du *courage* pour dire des vérités hardies; il faut de la *fermeté* pour ne pas manquer à son devoir. Dans les occasions où la vertu consiste à agir, c'est du *courage* dont on a besoin; dans celles où elle consiste à résister, c'est de la *fermeté*.

Le président Molé, lors de la Fronde, s'opposant seul à une populace séditieuse, montra une grande *fermeté*. Rotrou, allant remplir à Dreux ses fonctions de maire, malgré la contagion, fit preuve d'un grand *courage*,

Régulus est, parmi les anciens, le mortel qui a réuni au degré le plus éminent le *courage* et la *fermeté* : il montra la *fermeté* d'un citoyen romain, quand il vint à Rome proposer au sénat de ne point accepter les conditions d'un traité avilissant, présenté par les Carthaginois ; il montra le plus grand *courage* de l'homme, quand il retourna à Carthage pour y subir les plus affreux supplices qu'il savait lui être préparés.

Les hommes ont plus de *courage* que les femmes pour affronter les périls et les dangers ; mais celles-ci ont généralement plus de *fermeté* pour supporter ces disgrâces obscures, ces malheurs vulgaires, qui n'offrent aucune compensation à l'amour-propre.

Le *courage* appartient essentiellement au guerrier, et la *fermeté* au magistrat.

CRAINDRE, APPRÉHENDER, REDOUTER, AVOIR PEUR.

On exprime par le mot *craindre* ce mouvement de l'âme que produit l'idée du mal jointe à l'idée qu'il peut nous arriver. Les autres mots servent à exprimer ce même mouvement, chacun avec une idée accessoire différente. *Appréhender*, c'est craindre sur des probabilités ; *redouter*, c'est *craindre* avec conviction de sa faiblesse ; *avoir peur*, c'est craindre avec trouble des sens.

Le coupable *craint* la justice ; le fourbe *appréhende* la lumière ; l'efféminé *redoute* la fatigue ; le jaloux *a peur* de son ombre. Le soldat français n'*a peur* de rien, n'*appréhende* point la mort, ne *redoute* que le déshonneur, et ne *craint* que pour la patrie.

DÉDOMMAGEMENT, INDEMNITÉ.

L'*indemnité* est un terme de droit; c'est ce qui est payé en vertu d'une obligation, pour remplacer une perte d'argent ou de valeurs appréciables en argent.

Le *dédommagement* est, au propre et au figuré, ce qui est donné pour compenser d'une manière quelconque le préjudice qui a été causé : la bonté, la bienveillance, les prescrivent.

Un *dédommagement*, dont la méchanceté ne saurait priver celui qui sacrifie son intérêt à son devoir, c'est l'estime de soi, la plus puissante des consolations. Le sentiment de ce qu'on vaut, le souvenir de ce qu'on a fait de

bien, d'utile, nous *dédommagent* aussi de la justice qu'on nous refuse.

Epaminondas disait à ses rivaux : « Dépouillez-moi de mes honneurs, vous ne m'ôterez ni mes victoires passées, ni le courage qui me fit vaincre. »

SE FAIRE DÉSIRER, SE FAIRE ATTENDRE.

Se faire désirer est le premier artifice qu'imagine celui qui veut plaire, afin d'entretenir ou même d'accroître, s'il est possible, l'impression favorable qu'il a ou qu'il croit avoir faite. C'est de la coquetterie, sans doute : mais est-il des censeurs assez rigides pour la condamner sans distinction, et ne pas au moins la permettre aux poëtes et aux femmes ?

Se faire attendre volontairement, c'est tout autre chose ; car c'est manquer aux égards que l'on se doit réciproquement dans la société, soit par ignorance, oubli, ou, ce qui se pardonne encore moins, pour faire sentir aux autres qu'on est dans une position qui permet jusqu'à la grossièreté. Cependant ceux qui *se font attendre* y trouvent rarement leur compte ; car ils sont presque toujours punis par où ils ont péché. Jamais, disait Boileau, qui était très-exact aux rendez-vous qu'on lui donnait, jamais je ne me fais attendre, parce que j'ai toujours remarqué que les défauts d'un homme se présentent toujours à l'esprit de celui qui l'*attend*.

A DESSEIN, VOLONTAIREMENT.

Le mot *à dessein* ajoute aux actions le mérite de l'intention ; et le mot *volontairement*, celui de la liberté.

Ce qu'on fait *à dessein* a un but, tend à un résultat qu'on a en vue ; ce qu'on fait *volontairement* n'est dû qu'à soi, qu'à sa propre impulsion.

Lorsque, en 1793, M. de Loiserolles, se trouvant à l'appel des personnes condamnées à mort, répondit pour son fils, ce fut *à dessein*, et pour lui sauver la vie : trait admirable qui élève la tendresse paternelle à ce haut degré qui caractérise plus souvent l'amour d'une mère.

Et quand, en 1792, le général Beaurepaire, commandant de la ville de

Verdun, après s'être vainement opposé à la capitulation honteuse du conseil de guerre, se donna la mort, ce fut *volontairement*, et pour échapper au soupçon odieux d'avoir souscrit à une trahison envers la patrie. Vertueux désespoir qui occupe le premier rang dans les fastes du patriotisme français.

SE DÉTERMINER, SE DÉCIDER.

La délibération est nécessaire pour *se déterminer;* la volonté suffit pour se *décider*.

On dit à quelqu'un qui hésite à prendre un parti, *décidez*-vous ; à celui qui n'a pas encore pris de résolution, *déterminez*-vous. C'est souvent par une impulsion soudaine et irréfléchie qu'on *se décide ;* c'est toujours après y avoir

plus ou moins réfléchi, qu'on se *détermine*.

Dans un péril imminent, on *se décide* sur-le-champ à prendre le parti qu'on croit le meilleur ; dans une situation tranquille, on *se détermine* à loisir sur la conduite qu'on veut tenir.

La jeunesse est prompte à *se décider*; la vieillesse est ordinairement plus lente à *se déterminer*.

DÉTESTER, ABHORRER.

Ces deux mots renferment l'idée d'une extrême aversion; mais il semble que, dans l'action d'*abhorrer*, les motifs en soient dans le cœur, et que, dans celle de *détester*, ils soient dans l'esprit.

Toute personne sensible *abhorre* la

cruauté ; tout esprit droit *déteste* le fanatisme. On *abhorre* ce que l'on ne peut souffrir ; on *déteste* ce que l'on condamne. L'homme que sa faiblesse a rendu coupable, *abhorre* l'action qu'il a commise, et *déteste* l'erreur dans laquelle il s'est laissé entraîner.

Qui pourrait ne pas *détester* la sanglante bénédiction des poignards de la Saint-Barthélemy ! et ne pas *abhorrer* l'exécrable barbarie de ce Louis XI, qui fit tomber du haut de l'échafaud le sang du duc d'Armagnac sur la tête de ses enfans !

DÉCLINER, DÉCROÎTRE.

L'idée d'altération est commune à l'un et à l'autre de ces mots : avec cette nuance que ce qui *décline* s'altère en avançant vers son terme, et que ce qui *décroît* s'altère en diminuant, en s'amoindrissant : le soleil *décline*, les jours *décroissent*. D'une prospérité dont on prévoit le terme, on dira qu'elle *décline ;* et d'une rivière qui se renouvelle moins vite qu'elle ne s'écoule, qu'elle *décroît*.

DÉMARCHE, ACTION.

L'*action* se dit de tout ce qu'on fait par rapport à la morale; la *démarche* s'entend de ces tentatives qui ont pour but d'obtenir des autres certaines choses qui ne dépendent pas de nous. Il y a toujours de l'*action* dans la *démarche;* mais l'*action* proprement dite est toujours positive, tandis que la *démarche* n'est qu'un moyen, un acheminement. Il y a encore cette différence; c'est que l'*action* est souvent involontaire, et que la *démarche* est plus ou moins réfléchie: de sorte que l'on est tenté de rapporter plutôt le principe de nos *actions* au cœur, et celui de nos *démarches* au jugement.

Dans nos mœurs, les *actions* utiles

sont plus rares et coûtent plus que les *démarches*, et méritent par conséquent plus d'estime. Il est des situations, cependant, où la vertu même n'a que des *démarches* pour servir l'humanité; *las Casas* en est une preuve. Ses *démarches* pour adoucir le sort des misérables Indiens ont rendu son nom à jamais cher et révéré.

Les *démarches*, lorsqu'elles n'ont pas un objet louable ou honorable, appartiennent à l'intrigue, à la bassesse ou à la cupidité. Alceste se refuse d'aller faire auprès de ses juges les *démarches* d'usage, persuadé que c'est leur faire injure que de les solliciter d'être équitables. L'infortuné Essex, condamné à perdre la tête sur un échafaud, eût probablement obtenu sa grâce, s'il se fût abaissé à faire des *démarches* que l'orgueil de la reine exigeait. Essex périt.

DÉMENCE, FOLIE.

Dans la *démence*, l'intelligence est totalement anéantie; on ne forme plus aucun jugement, ni faux ni vrai. Dans la *folie*, cette faculté subsiste; mais les jugemens sont faux, erronés.

La *folie* est le produit des passions exaltées; la *démence* est le produit d'une organisation faible, vicieuse ou dégradée.

Charles VI passa sa vie dans un état de *démence* presque continuel. Ducis nous représente le roi Léar dans des accès de *folie* qui font du mal aux spectateurs.

La *folie* prend tous les caractères; elle se montre singulière dans Don Quichotte, touchante dans Nina, etc. Quel-

quefois elle est générale et contagieuse; tels furent, sous le nom de croisades, ces débordemens des peuples de l'Europe vers un petit coin de l'Asie, qu'on eut bien de la peine à conquérir et qu'on ne put garder.

Il est des moralistes qui prétendent que nous sommes tous, sans exception, attaqués de *folie;* qu'il n'y a de différence que du plus au moins; ils vont même jusqu'à traiter de *folie* ces désirs, ces projets, ces espérances flatteuses que la raison n'approuve pas toujours, il est vrai, mais qui du moins nous consolent et trompent nos ennuis.

On se sert aussi de ces deux mots pour qualifier dans la conduite ce qui est contraire aux règles de la prudence. Alors celui de *folie* semble réservé pour les actions qui sont au moins la suite d'un jugement quelconque, et tendant à satisfaire une volonté, un

goût véhément ; et celui de *démence*, pour les actions auxquelles on ne peut assigner aucun motif, soit spécieux, soit plausible.

DÉNOUMENT, FIN.

Le *dénoûment* consiste dans la manière dont se développe, s'achève une action compliquée : la *fin* se dit par opposition au commencement ; c'est ce qui termine.

Le *dénoûment* de Rhadamiste est du plus profond tragique ; mais les acteurs, à la représentation, font bien de retrancher les vers de la *fin* qui sont dans la bouche de Pharasmane.

DEVANCER, PRÈCÉDER.

L'idée particulière de gagner de vitesse, au propre comme au figuré, distingue le mot *devancer* du mot *précéder,* qui signifie être le premier en ordre de rang ou de temps.

L'aurore *devance* le soleil : le chaos a *précédé* la création. L'usage de compter par nuit a *précédé* presque par-tout celui de compter par jour : les peuples de la Chaldée ont *devancé* les autres dans l'observation des astres.

Hésiode a *précédé* Homère ; Corneille a *devancé* son siècle ; Sylla a *précédé* Marius, et l'a *devancé* dans la tyrannie.

Les malheurs de la famille du Tasse *précédèrent* les siens, et son génie poétique *devança* en lui l'âge de raison.

DIADÈME, COURONNE.

Le *diadème* est maintenant une parure que les femmes portent sur la tête; chez les anciens, c'était une sorte de bandeau, marque du pouvoir royal.

Monime, sur le bruit de la mort de Xipharès, ayant vainement essayé de s'étrangler avec le *diadème* que Mithridate lui avait envoyé, Racine lui fait dire :

> Et toi, fatal tissu, malheureux *diadème*,
> Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
> Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
> Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
> Ne pouvais-tu me rendre un funeste service ?
> A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;
> D'autres armes sans toi sauront me secourir :
> Et périsse le jour et la main meurtrière
> Qui jadis sur mon front t'attacha la première !

La *couronne* est un ornement qui

entoure la tête. Les anciens Grecs et les Romains décernaient des *couronnes* à ceux qui avaient rendu de grands services ou fait de belles actions. Une des faveurs du sénat qui flatta le plus César, fut la permission de porter toujours une *couronne* de lauriers sous laquelle il cachait son front chauve. Aujourd'hui la *couronne*, est portée par les rois et les princes, comme la marque de leur dignité.

Le *diadème*, comme on voit, a éprouvé l'inconstance de la fortune. Déchu de sa gloire, il ne sert plus maintenant qu'à la parure des femmes; tandis que, la *couronne* qui lui a succédé comme symbole de la puissance souveraine, a toujours conservé son antique prérogative d'être à-la-fois le prix de la vertu qu'on honore et du talent qu'on proclame.

DIFFÉRER, N'ÊTRE PAS D'ACCORD.

Différer s'emploie pour indiquer quelque dissemblance ou défaut de conformité ; *n'être pas d'accord*, le manque d'union, d'harmonie. Serait-il vrai que, dans certains ménages, le mari et la femme ne *diffèrent* d'avis que pour le seul plaisir *de n'être pas d'accord*?

ÊTRE DIGNE, MÉRITER.

On *est digne* par ce qu'on vaut ; on *mérite* par ce qu'on fait. Un soldat *mérite* la croix d'honneur par un trait héroïque ; il en *est digne* par son courage.

On *est digne* de la reconnaissance publique, par cela seul qu'on travaille à la *mériter.*

Rien n'est plus *digne* de l'attention du législateur, que l'éducation de la jeunesse ; et rien ne *mérite* plus nos regrets que les braves qui meurent en défendant la patrie.

DISTINGUER, SÉPARER.

L'idée de ne pas confondre appartient au mot *distinguer*; celle d'éloigner au mot *séparer*.

« Dans l'éducation particulière, un enfant, lâchement abandonné aux flatteries de ses parens et de leurs esclaves, se croit *distingué* de la foule, parce qu'il en est *séparé*. Dans l'éducation commune, l'émulation est plus générale, les états s'égalisent ou se rapprochent. C'est là qu'un jeune homme apprend chaque jour, à chaque instant, que le mérite et les talens peuvent seuls donner une supériorité réelle. »

(*Anacharsis.*)

DIVERS, DIFFÉRENS.

La *différence* est opposée à la conformité, la *diversité* à l'uniformité.

La *diversité* est, dans les choses, cet effet qui résulte des degrés, des nuances ou des modifications de leurs qualités.

La *différence* entre plusieurs choses est, en quelque sorte, ce qui s'en manque pour qu'elles soient semblables.

Ainsi l'on dit des hommes qu'ils sont *divers* par la taille, la figure, la couleur, et qu'ils sont *différens* par le génie, les talens, la vertu.

On dira de l'existence, qu'elle s'offre à nous sous *divers* aspects, suivant la situation où l'on est : cependant les principales conditions auxquelles elle nous est donnée, ne sont pas *différentes*

pour aucun de nous ; car c'est, pour chaque individu, naître et mourir, et dans l'intervalle lutter, avec plus ou moins d'art ou de bonheur, contre le sort, et quelquefois contre soi-même.

DOMINANT, PRINCIPAL.

Entre tous les objets, celui qui se fait le plus remarquer est le *dominant;* celui qui a le premier rang est le *principal.*

L'objet *principal* des ouvrages de science est l'utilité ; la qualité *dominante* des ouvrages de littérature est l'agrément.

La parure est le soin *dominant* de la plupart des jeunes filles ; et plaire, leur soin *principal.*

DONNER, FOURNIR.

L'idée qui sert de lien à ces deux mots est celle de rendre autrui possesseur de ce qu'il n'a pas. La *différence* consiste en ce qu'on *donne* ce qui est à sa disposition, et qu'on *fournit* ce qui manque aux autres. On *donne* des secours à l'indigent; on lui *fournit* du travail.

Le brave aime la guerre, qui lui *fournit* l'occasion de vivre ou de mourir avec gloire.

Donner, c'est perdre! s'écrie l'avare, et il se trompe. Celui qui répand les faveurs dont la fortune le rend maître ne les perd pas; il ne fait que les confier à la reconnaissance. C'est sûrement ce qu'entendait Marc-Antoine, lorsque,

déchu de sa haute fortune, il disait, en se rappelant le bien qu'il avait fait :

J'ai encore tout ce que j'ai *donné*.

DURABLE, CONSTANT.

Ce qui est *durable* ne cesse point ; ce qui est *constant* ne change pas. On se plaint sans cesse que, de nos jours, on voit moins qu'autrefois d'amitié *durable* et d'amours *constans*. Ne vaudrait-il pas mieux répéter avec nos poëtes :

Ce serait être injuste envers l'âge où nous sommes,
Que de douter ainsi du cœur de tous les hommes ?

Ce qui est *durable* l'est par sa nature ; ce qui est *constant* se maintient par une sorte de puissance auxiliaire, la volonté ou le penchant.

Il n'est point d'attachement plus *du-*

rable que celui des pères pour les enfans ; et l'on ne voit guère de liaison plus *constante* que celle qu'entretient l'intérêt ou la sympathie.

EFFET, SUITE.

Effet, ce que produit une cause quelconque ; *suite*, ce qui vient après. L'*effet* de la guerre est la destruction des hommes ; les *suites* qu'elle entraîne sont l'affaiblissement des États et la désolation des familles.

Un des *effets* salutaires de l'étude, c'est de calmer l'effervescence des passions, dont les *suites* sont souvent funestes.

S'ÉGARER, SE FOURVOYER.

S'égarer, c'est avoir perdu son chemin, s'en être écarté ; *se fourvoyer,* c'est, de plus, aller où il y a du danger. On *s'égare* dans un bois, dans un pays qu'on ne connaît pas ; on se *fourvoie* lorsque, croyant éviter un péril, on s'y jette : on se *fourvoie* parmi les ennemis, dans un repaire de voleurs, etc.

C'est un grand mal, sans doute, quand notre cœur *s'égare* à la poursuite du bonheur chimérique ; mais c'en est un plus grand encore lorsqu'il se *fourvoie*, pour ainsi dire, parmi les indifférens et les égoïstes.

ÉGOÏSTE, PERSONNEL.

L'*égoiste*, sensible pour lui seul, se prive de toutes les jouissances que procure la communauté des plaisirs et des peines ; l'homme *personnel* renferme dans son âme la préférence de son avantage à la justice, à l'humanité.

L'*égoïste* sacrifie tout à l'amour-propre, se considère le premier dans tout ce qu'il fait : il est avantageux.

L'homme *personnel* se concentre en lui seul, sacrifie tout à ses intérêts : il est exclusif.

Voltaire a peint ainsi l'*égoïste*, celui qui mettrait le feu à la maison de son voisin pour faire cuire son œuf.

L'*égoïste* ne s'occupe pas des autres ;

l'homme *personnel* ne s'occupe que de lui seul.

On reconnaît l'*égoïste* à sa manière de parler toujours de lui à la première personne ; et l'homme *personnel* a l'habitude de tout rapporter à lui, de se préférer à tout le monde.

L'avare est *égoïste* ; l'ambitieux est *personnel.*

L'homme qui voit la misère du peuple sans en être attendri, est *égoiste;* celui qui suppute ce que lui rapporteront ses larmes, est un monstre, un homme *personnel.*

ELÉGIE, ÉGLOGUE, IDYLLE.

Il y a cette différence entre ces mots, que l'*élégie* parle de ce qui est tendre, l'*églogue* de ce qui est pastoral, et l'*idylle* de ce qui est champêtre. On cite et l'on relit comme des modèles les *élégies* de Tibulle et de Parny ; les *églogues* de Virgile ; les *idylles* de Bion et de madame Deshoulières.

EMBARRAS, PERPLEXITÉ.

Le mot *embarras* n'exprime ici que la difficulté de se décider, de prendre un parti ; celui de *perplexité* y ajoute l'idée d'une irrésolution fâcheuse.

L'*embarras* a plutôt sa source dans les choses mêmes; la *perplexité* vient de la disposition de notre esprit.

On raconte qu'un Anglais, mylord Scarboroau, se trouva dans un *embarras* singulier. Placé entre une maîtresse qu'il aimait, et à laquelle il n'avait rien promis, et une femme estimable à qui il avait fait une promesse de mariage; il s'avisa, pour se tirer de cette *perplexité*, d'un expédient qui serait difficilement venu dans la tête d'un Français : mylord se brûla la cervelle.

EMPREINTE, IMPRESSION.

L'*empreinte* est la marque caractéristique qu'une chose laisse par une autre. L'*impression* est la sensation qu'un événement, une action, une chose produit sur l'âme.

Tout, dans l'univers, porte l'*empreinte* du Dieu qui l'a créé. L'innocence d'Hippolyte est *empreinte* sur son front. Thésée, qui le croit coupable, s'écrie en le voyant :

. . . . à ce noble maintien
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?

L'*impression* que fit sur les esprits la mort tragique de Henri,

Le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire,

fut si forte, que plusieurs personnes

en moururent de saisissement. L'*impression* qu'éprouva le jeune fils de Cyrus, en voyant son père près de tomber sous le fer d'un soldat ennemi, fut également bien forte, puisqu'elle délia sa langue jusqu'alors captive, et qu'il s'écria : Cyrus, prends garde à toi !

Nul doute que les traits de Marius ne portassent l'*empreinte* d'un grand caractère, et que sa vue ne fît une *impression* extraordinaire sur le Cimbre chargé de le tuer, puisqu'elle fit tomber le fer de la main de ce barbare, qui répétait en fuyant :

Je ne pourrai jamais égorger Marius.

DONNER A ENTENDRE, DONNER A PENSER.

Nous attachons à l'expression *donner à entendre*, l'idée d'indiquer avec intention une chose dans la vue d'en faire soupçonner une autre; et à l'expression *donner à penser*, l'idée de fournir fortuitement ou à dessein une occasion de juger, d'examiner ou de se méfier.

On donne à entendre ce qu'on ne veut pas dire clairement. Tarquin le superbe, abattant devant l'envoyé de son fils Sextus les tiges des pavots les plus élevés de son jardin, lui *donnait à entendre*, par cette action, qu'il devait se défaire des citoyens puissans qu'il redoutait.

Il n'est rien qui ne *donne à penser* à celui qui sait voir et réfléchir. L'histoire des découvertes devrait remonter jusqu'aux choses qui ont d'abord *donné à penser* à ceux qui les ont faites. La chute d'une pomme *donna à penser* à Newton, et le conduisit à la découverte de son système du monde.

L'effet des grandes leçons de morale mises en action, c'est de *donner à penser*.

On ne peut guère voir une représentation de Macbeth, sans réfléchir sur la puissance du remords.

ENTREVOIR, APERCEVOIR.

Ce qu'on *entrevoit* est mal vu, ou trop rapidement vu.

Durant la nuit, on *entrevoit*, à la lueur des éclairs, les lieux où l'on est; on *entrevoit* les traits d'une femme à travers son voile, ou derrièreune jalousie : de sorte que, pour juger parfaitement de ce qu'on *entrevoit*, il suffirait de le voir mieux ou plus à loisir. Il est aisé d'*entrevoir* dans le langage des enfans ce qu'ils seront un jour; car ceux que la nature a fait sensibles se servent de préférence, et par une sorte d'instinct, des mots qui expriment des sentimens qu'ils ignorent, mais qu'ils devront éprouver dans la suite.

Apercevoir, c'est uniquement com-

mencer à voir. On *aperçoit* de loin un vaisseau en pleine mer; on *aperçoit* les premiers rayons du soleil. On ne se méprend pas sur l'objet qu'on *aperçoit*, seulement on ne le voit pas dans son entier. A-t-on besoin, pour reconnaître Midas, qu'il montre ses oreilles dans toute sa longueur? ne suffit-il pas d'en *apercevoir* le bout?

ÉPROUVER, RESSENTIR.

Nous *éprouvons* les choses qui ont une action quelconque sur nous; nous *ressentons* celles auxquelles nous sommes sensibles.

Socrate *éprouva* la plus grande des injustices, et ne *ressentit* aucun désir de vengeance.

Qui est-ce qui n'a point *éprouvé* des

malheurs, des chagrins, des contrariétés ? Qui est-ce qui n'a pas *ressenti* les atteintes de l'amour, les consolations de l'amitié ?

ERREUR, PRÉJUGÉ.

L'*erreur* et le *préjugé*, dit Bâcon, ne sont pas précisément la même chose. Une *erreur* est une opinion fausse ; un *préjugé* est un jugement vrai ou faux, porté sans examen : on doit donc opposer la vérité à l'*erreur*, la raison au *préjugé*.

Ce même philosophe eût également déploré, dans notre siècle comme dans le sien, cette *erreur* qui fait que l'homme attache son bonheur à la gloire, à ce qui le tourmente ; qu'il méprise ceux qui adoucissent ses maux, et respecte

ceux qui les multiplient. Mais, de nos jours, il aurait eu moins sujet de s'élever contre ce *préjugé* adopté par les esprits paresseux, lequel consiste à croire que tout est connu, et qu'il est impossible de découvrir quelque chose de nouveau. Les sciences, qui marchent à pas de géans vers la perfection, laissent au contraire un vaste champ à l'esprit des découvertes.

La lumière des arts aujourd'hui rassemblés,
N'était qu'une aube obscure en ces temps reculés.

Un *préjugé* cruel, inhumain, a fait trop long-temps regarder les noirs comme une race imparfaite, et si inférieure à celle des blancs, qu'elle ne méritait pas même leur pitié. Tout en eux cependant, et jusqu'à leurs productions littéraires, prouve assez que leur intelligence n'est pas aussi bornée que leurs ennemis se plaisaient à l'affirmer. Le reproche d'incapacité qu'on

leur faisait, était donc fondé sur une *erreur*.

Il est un autre *préjugé* cher aux petits esprits, parce qu'il attribue à leur insuffisance une utilité qu'il refuse au mérite. Il consiste à croire que les hommes doués de grands talens ne sont pas propres aux affaires publiques ; et c'est par une sorte de représaille que quelques hommes supérieurs regardent avec un certain mépris les plus hautes fonctions dans la société.

On raconte que François Casa-Nova, peintre renommé, étant un jour à la table du prince de Kaunitz, ministre de l'empereur d'Autriche, où l'on parlait de Rubens comme grand peintre et comme grand diplomate, un des convives dit : Rubens était donc un ambassadeur qui s'amusait à la peinture ? Votre excellence se trompe, répond vivement Casa-Nova ; c'était un

peintre qui s'amusait à être ambassadeur.

On donne aussi le nom de *préjugés* à des opinions que la raison désavoue, mais auxquelles on s'asservit dans sa conduite, par habitude ou par respect humain. C'est de cette sorte de *préjugés* que Voltaire a dit :

Ami, les *préjugés* sont les rois du vulgaire.

EN ÉTAT, A MÊME.

Être en état de faire une chose quelconque, c'est en avoir en soi les moyens ; être *à même*, c'est les avoir à sa portée. Ainsi l'on est *en état* par ses facultés naturelles ou acquises ; et l'on est *à même* par un concours de circonstances qui sont hors de nous.

Tous ceux qui sont dans le monde

y sont *à même* d'observer le cœur humain ; mais, dans le nombre, s'en trouve-t-il beaucoup *en état* de l'observer, comme l'ont fait La Bruyère et La Rochefoucauld?

Celui qui est *en état* de faire le bien de ses semblables doit être estimé personnellement; celui qui est *à même* de leur rendre service doit en rendre grâce à la fortune.

Durant les fureurs de la Ligue, le chancelier de l'Hôpital était le seul homme *à même* par sa place, et *en état* par son génie, de finir nos malheurs, s'il n'eût pas trouvé dans ceux qui gouvernaient les plus grands ennemis du peuple et de l'humanité.

ÉTOURDERIE, IMPRUDENCE, INCONSÉQUENCE.

Ce qui constitue l'*étourderie*, c'est le manque de réflexion ; l'*imprudence*, c'est le danger auquel on s'expose ; et l'*inconséquence*, c'est le défaut de conformité entre l'action et le jugement qu'on en porte.

On excuse l'*étourderie* d'un enfant ; on déplore l'*imprudence* de la jeunesse ; on méprise l'*inconséquence* d'un homme fait.

L'*étourderie* se rapproche de la sottise ; l'*imprudence*, de la témérité ; l'*inconséquence*, de la déraison.

ESPÉRER, ATTENDRE.

Ces deux mots servent à exprimer cette sorte de foi que nous avons dans un événement, dans une chose que l'avenir peut amener ou produire. Dans l'*espérance*, elle repose sur nos désirs; dans l'*attente*, elle s'appuie sur des probabilités.

La disposition de celui qui *espère* est toujours agréable; la disposition de celui qui *attend* peut être fâcheuse ou agréable, suivant la nature de l'objet de son *attente*.

On *attend* justice d'un homme équitable; on ne peut que l'*espérer* d'un homme passionné.

Le sage n'est pas sans doute celui qui n'*espère* rien, mais celui qui *s'attend* à tout.

Lorsqu'on souffre, on désire la fin de ses maux; et l'on éprouve la vérité de cette maxime de Salomon : « Le bien qu'on *espère* afflige dès qu'il se fait un peu *attendre.* »

ESPRIT, AME.

On a donné particulièrement le nom d'*esprit* à la faculté de penser, et le nom d'*âme* à la faculté de sentir. En conséquence, nous rapportons toutes nos idées à l'*esprit*, et toutes nos affections à l'*âme*.

Vauvenargues a dit : « C'est peu d'avoir de l'*esprit*, lorsqu'on n'a point d'*âme* : c'est l'*âme* qui forme l'*esprit*, et lui donne l'essor. »

La nature se plaît quelquefois à réunir dans le même individu les plus rares qualités de l'*âme* aux plus heureux

dons de l'*esprit*; mais alors le sort, comme s'il s'indignait de cette prédilection, les accable presque toujours de tant de calamités, que la médiocrité épouvantée se croit plus en droit de les plaindre que de leur porter envie. Entre autres exemples, nous citerons Michel Cervantes, qui a déployé, dans les infortunes les plus affreuses, tout ce que l'*âme* a de plus grand, de plus héroïque, et qui a réuni dans son Don-Quichotte ce que l'*esprit* a de plus piquant, de plus profond, de plus original. Il expia par l'esclavage, l'abandon et l'injustice, les avantages dont il était doué : sa gloire littéraire même lui fut contestée de son vivant. Mais enfin le jour tardif de la justice s'est levé sur sa tombe, et l'offre à nos hommages, le front ceint de la double couronne du talent et de la vertu éprouvée par le malheur.

PRÉSENCE D'ESPRIT, SANG-FROID.

On exprime par le mot *sang-froid*, cette surprenante tranquillité de l'âme dans des circonstances que nous jugeons faites pour la troubler, et même pour l'anéantir entièrement. L'histoire de la révolution en fournit un exemple mémorable. Le savant Lavoisier, lorsqu'il fut arrêté et conduit en prison, travaillait à son précieux ouvrage sur la chimie. Il s'en occupa tout le temps de sa captivité, et lorsqu'on vint lui annoncer sa condamnation à mort : « Allez dire aux juges, répondit-il, de remettre l'exécution à trois jours, ce qui suffira pour achever mon livre. »

Parler ou agir en conséquence du jugement prompt et éclairé que nous

portons, sur ce qu'il y a de mieux à faire dans la situation où nous nous trouvons constitue ce que l'on entend généralement par *présence d'esprit*.

Les annales de la Hollande en contiennent un trait admirable. Dans la victoire navale que les Hollandais remportèrent, en 1653, sur les Anglais, leur vice-amiral Van Galen eut la jambe emportée d'un coup de canon; mais, avant d'expirer, ce héros se fit attacher au mât de son vaisseau, d'où il continua de commander avec une telle *présence d'esprit* et un si heureux succès, qu'un seul vaisseau anglais parvint à s'échapper; tous les autres furent pris, brûlés ou coulés à fond.

EXALTER, EXAGÉRER.

Nous disons avec l'Académie qu'*exalter*, c'est louer avec excès; qu'*exagérer*, c'est représenter, par le discours, les choses beaucoup plus grandes, plus petites, plus louables ou plus mauvaises qu'elles ne le sont en effet.

On n'*exagère* point ce qui est sublime: les merveilles de la création ne peuvent être *exagérées;* à peine peut-on les *exalter* assez.

L'intérêt est ce qui porte le plus souvent à l'une ou à l'autre de ces actions. Il fait *exalter* les talens d'un homme en place, dans la vue de s'en faire un protecteur; et il fait *exagérer* la reconnaissance qu'on a d'un service reçu, afin d'en obtenir de nouveaux.

Quand l'intérêt n'en est pas le mobile, on *exagère,* parce que l'on juge mal ; et l'on *exalte,* parce que le cœur est séduit.

L'*exagération* est alors une flamme froide qui éblouit sans échauffer ; et l'*exaltation,* une puissance sympathique qui agit sur les hommes en proportion de leur degré de sensibilité. Cette *exaltation,* de bonne foi, dans les poëtes, gagne, entraîne le lecteur ; tandis que l'*exagération* le refroidit. Ils doivent se rappeler ce vers, qui est une leçon :

On affaiblit toujours ce que l'on *exagère.*

Hors de là, l'*exagération* est toujours un mensonge, et lorsqu'elle emprunte le masque de la louange, c'est pour cacher une dérision plus ou moins amère.

Waller, ce fameux poëte anglais qui a *exalté* la gloire et les talens de Crom-

well dans son fameux panégyrique, et qui a *exagéré* avec moins d'habileté la vertu et le mérite de Charles II, après la restauration, nous en fournit une preuve de son propre aveu. Il venait de louer avec excès des vers qu'une lady avait composés, et avait poussé la flatterie jusqu'à dire qu'il donnerait volontiers tous ses ouvrages pour en être l'auteur. Ses amis se récriant sur cette *exagération* : Eh! peut-on jamais, leur répondit-il, faire de trop grands sacrifices pour épargner à une dame la honte d'avoir fait des vers si pitoyables!

Laissant nos jeunes lecteurs faire eux-mêmes les réflexions que cette anecdote fournit sur la valeur réelle des complimens, nous ajouterons seulement qu'il y aura toujours des âmes *exaltées* et des esprits *exagérés* : les premières peuvent faire beaucoup de bien; les seconds ne peuvent causer que du mal.

EXCLUSIVEMENT, SANS RESTRICTION.

Par le mot *exclusivement*, on exprime que la chose dont on parle ne souffre aucun partage, aucune exception; et par le mot *sans restriction*, qu'elle ne comporte ni réticence, ni altération quelconque.

Caton ne se livrait pas *exclusivement* aux soins des affaires publiques; il trouvait encore le temps de veiller à l'éducation de ses enfans.

La confiance qu'inspirent les personnes en qui on reconnaît des lumières supérieures, porte quelquefois à adopter leurs opinions *sans restriction*. Les disciples de Pythagore offrent un exemple remarquable de cette déférence entière dans la sagesse d'autrui;

et quand ils avaient prononcé cette parole magique, *Le maître l'a dit*, aussitôt leurs doutes étaient comme enchaînés, et leur pensée n'osait aller plus loin.

L'expérience apprend que, dans la conduite de la vie, la seule route qu'il convient de suivre *exclusivement*, est celle de l'honneur.

Pour peu qu'on observe ce qui se passe dans le monde, on s'aperçoit qu'un des caractères de la malveillance est de ne pouvoir souscrire *sans restriction* à l'éloge d'autrui.

Dans une société où l'on parlait avec une sorte d'enthousiasme d'une dame absente devant une autre femme qui ne l'aimait pas, la maîtresse de la maison, qui le savait, lui dit : Pensez-vous, madame, qu'il soit possible d'être plus que notre amie, belle, bonne et spirituelle ? — Oh ! non, sans doute ; mais elle est d'une si faible santé !

EXPÉDIENT, RESSOURCE.

« L'*expédient*, dit Roubaud, est un moyen de se tirer d'embarras, de lever une difficulté quelconque. La *ressource* est un moyen de se relever d'une chute ou de sortir d'une grande détresse: ainsi, ajoute-t-il, la *ressource* suppose un mal à réparer; l'*expédient* ne suppose qu'un obstacle à vaincre. »

Richelieu, traitant du mariage d'Henriette de France avec Charles Ier., et cette affaire étant sur le point d'être rompue pour deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs exigeaient auprès d'une porte, ne trouva pas d'autre *expédient* que de se mettre au lit pour trancher la difficulté.

Duguesclin était prisonnier; ses amis

et Charles V lui-même étaient trop pauvres pour payer sa rançon. Le patriotisme des femmes leur suggéra une *ressource* touchante: elles filèrent toutes pendant une année entière, et le produit de ce travail rendit à la France son héros.

ÉVANOUISSEMENT, DÉFAILLANCE.

L'un et l'autre de ces mots expriment la perte de la connaissance et la suspension subite des sens et du mouvement. La *défaillance* provient de faiblesse; l'*évanouissement,* d'un désordre intérieur ou d'une grande agitation morale. C'est ordinairement l'inanition qui fait tomber en *défaillance;* et c'est une émotion, une douleur soudaine qui fait *évanouir.*

On rapporte que Bossuet, revenant à lui après un *évanouissement* de cinq heures, s'écria : « Comment un homme tel que moi a-t-il pu rester cinq heures sans penser ? » Que de gens passent presque toute leur vie *évanouis*, comme Bossuet, et qui cependant ne s'en étonnent pas !

FAIT, TRAIT.

On entend ici par *fait* tout ce qui s'opère, soit par la volonté ou par une cause naturelle.

Le *trait* est plus restreint ; il s'entend d'un *fait* remarquable par l'intelligence ou le sentiment.

L'action des braves de la Garde, brûlant les enseignes que leur valeur avait rendues fameuses, et, comme Artémise,

leur donnant leur sein pour tombeau, sera toujours regardée comme un *trait* héroïque.

La coalition des divers États de la Grèce contre la puissance redoutable des Perses est un des *faits* les plus mémorables de l'histoire ancienne. La mort de Léonidas et de ses trois cents Spartiates en est un des principaux *traits.*

Un des caractères du *trait* est de surprendre, de saisir l'imagination: comme l'éclair, il frappe, il éblouit.

Les *faits* sont la base de toutes nos connaisssances; les *traits* font l'ornement de l'histoire et de la conversation.

DANS LE FAIT, DANS LE FOND.

L'expression *dans le fait* est d'usage pour les choses qui sont hors de doute; et *dans le fond*, pour celles dont l'apparence trompe, ou les fait juger autrement qu'elles ne sont.

Dans le *fait*, qui mérite plus de mépris que ces misérables qui trafiquent de leur honneur et vivent d'opprobre?

Dans le fond, l'air évaporé n'est pas un indice certain de la légèreté du caractère; il peut aussi cacher une sensibilité qui se défie d'elle-même.

SE FAIRE A UNE CHOSE, SE FORMER A UNE CHOSE.

Se faire à une chose, c'est s'y accoutumer; *s'y former*, c'est s'y rendre propre. La vie est sujette à tant de vicissitudes, qu'il est utile de *se faire* à la bonne comme à la mauvaise fortune, et de *se former* à vivre dans le monde comme dans la retraite.

Des goûts qui se plient selon le besoin, aident à *se faire* à tout; des dispositions heureuses, en tous genres, préparent à *se former* à tout. Alcibiade est, de tous les hommes célèbres, celui qui *se faisait* le mieux à tous les genres de vie, et qui avait le plus d'aptitude pour *se former* à jouer toutes sortes de

rôles, et à remplir des fonctions différentes.

Il ne faut que de l'habitude pour *se faire* à tout à la longue ; mais il faut toujours un certain talent pour *se former* à ce que l'on veut. Diogène s'apprenait à *se faire* à la dureté des hommes en demandant l'aumône à des statues. Pierre-le-Grand *s'était formé* à l'art de commander en commençant par obéir.

Le plus grand inconvénient des situations abjectes, c'est qu'on *s'y fait*; et, quand une fois l'on *s'y est fait*, il n'y a pas de raison pour en sortir jamais.

FAIRE UN CRIME, IMPUTER A CRIME.

C'est l'action même qu'on condamne dans les actions dont on *fait un crime ;* c'est l'intention qu'on réprouve dans les choses qu'on *impute à crime.*

Un amant jaloux *fait un crime* à sa maîtresse de plaire à d'autres qu'à lui; et, s'il n'en est point aimé, il lui *impute même à crime* les paroles flatteuses qui lui ont fait croire à un bonheur qu'elle ne devait pas réaliser.

Néron *faisait un crime* à Octavie de ne point donner d'héritier à l'empire; et il *imputait à crime* le silence des courtisans qui n'applaudissaient ni sa voix ni ses vers.

FAIRE TAIRE, IMPOSER SILENCE.

Ce sont deux actions par lesquelles on empêche un bruit de se prolonger, ou d'avoir lieu. Il faut de la volonté pour *faire taire;* il n'en est pas toujours besoin pour *imposer silence.*

Ainsi la vertu modeste *impose silence* au vice audacieux; ainsi l'heureuse prévoyance de Phidias *fit taire* ses ennemis, qui l'accusaient d'avoir distrait une partie de l'or destiné pour la statue de Minerve.

Ce n'est pas chose aisée que de *faire taire* les sots, et d'*imposer silence* aux calomniateurs.

Il est bien sage et bien vertueux celui qui *fait taire* son intérêt personnel, et qui *impose silence* à ses passions.

FANATISME, SUPERSTITION.

Ces deux mots sont consacrés pour désigner les deux plus terribles maladies de l'esprit humain. On exprime, par le mot *superstition*, la croyance à l'efficacité, pour le salut, de certaines pratiques ajoutées à la religion ; et par le mot *fanatisme*, l'intolérance de toute opinion religieuse contraire à celle que l'on a adoptée.

Leur source commune est l'ignorance ; mais, dans la *superstition*, elle s'unit à l'erreur, et dans le *fanatisme*, à la cruauté.

La *superstition* trompe, égare le jugement, en ce qui regarde le culte de la Divinité. Dans l'Inde, elle travestit

l'homme en santons, en fakirs. S'accommodant jadis à cette disposition inquiète que nous portons au-dedans de nous, elle inventa les pélerinages : les Mahométans ont eu les leurs, comme les Chrétiens.

Le *fanatisme* dénature le cœur ; il rend l'homme barbare, ennemi de ses semblables.

> D'aucun secret remords, loin d'être combattu,
> Son cœur se fait du crime un acte de vertu.

Également habile à profiter de la disposition des esprits, il créa les croisades du temps de nos pères.

Les *superstitions* n'ont jamais fait de bien : elles ont souvent produit de grands maux ; on en trouve la preuve presque à chaque page de l'histoire.

C'est la *superstition* qui persuade à Ravaillac que l'assassinat de Henri lui ouvre le paradis ; c'est le *fanatisme*

qui, armant son bras d'un poignard, l'enfonce dans le sein d'un roi qu'il croit hérétique.

C'est le *fanatisme* qui, pour la plus grande gloire de Dieu et en son nom, a exterminé en Amérique douze millions d'hommes innocens, que n'avaient pas éclairés les lumières de l'Evangile.

La *superstition* s'allie au ridicule, à l'atrocité. Louis XI ne croyait-il pas usurper, par des prières, le ciel qu'il perdait continuellement par ses crimes ? Ce Néron de la France avait surtout une grande dévotion à la Sainte-Vierge ; et, pour se la rendre favorable, il imagina un jour de la faire comtesse, la dotant en même temps de biens considérables, dont il se réservait l'usufruit.

Sans doute la *superstition*, qui promet de rendre le repos à la conscience, au moyen de certaines cérémonies plus ou moins faciles, doit s'ac-

créditer auprès des méchans, qui voudraient ne pas perdre les récompenses attachées à la vertu ; mais ces absurdes promesses s'évanouissent devant cette vérité éternelle, que la paix de l'âme appartient uniquement à l'homme juste et bon envers ses semblables. On s'étonne que les Romains, si éclairés, aient pu croire que les cérémonies de l'expiation purifiaient l'âme souillée d'un meurtre, d'un parricide.

La *superstition* peut ne porter que sur des choses qui paraissent sans influence sur le bonheur d'autrui ; mais il est bien rare qu'elle reste dans les bornes d'une puérile ou même d'une innocente crédulité. Le *fanatisme* s'en empare presque toujours pour la tourner à la destruction des hommes. C'était sans doute une *superstition* respectable qui imposait aux anciens l'obligation d'enterrer les morts, dans la persuasion

que ceux qui n'avaient pas reçu la sépulture erraient cent ans sur les bords du Styx, repoussés par l'impitoyable Caron. Mais cette *superstition* devient un *fanatisme* horrible, quand on la voit servir d'arrêt de mort contre plusieurs généraux athéniens, qui, ayant remporté une grande victoire, n'avaient point enterré leurs morts, pour en avoir été empêchés par une tempête.

On donne également le nom de *fanatisme* à tout excès dans un sentiment bon et louable en soi : car tout excès, en passant le terme du bien, devient un mal. Ainsi les passions nobles, lorsqu'elles ne sont pas réglées par la sagesse, peuvent dégénérer en *fanatisme*. C'est pour cela qu'on dit le *fanatisme* de la liberté, de la gloire, de la patrie.

Charles XII était un *fanatique* de gloire. Les fureurs de Marius n'appartiennent peut-être qu'au *fanatisme* de la liberté.

Au reste, cette dernière sorte de *fanatisme,* entièrement opposée à la première, n'égare jamais que les hommes doués d'une grande âme. Il devrait s'en suivre de là que, pour oser se permettre de les condamner, il ne faudrait pas être resté soi-même en-deçà des limites de la vertu qu'ils ont outrepassée.

FATAL, FUNESTE.

Ces deux mots, souvent employés sans beaucoup de choix, offrent cependant cette nuance : *fatal* semble mieux convenir pour les choses qui sont l'occasion d'un revers imprévu ou d'une grande infortune ; *funeste* est plus propre à désigner les événemens qui entraînent à leur suite la désolation et de terribles calamités.

Le divorce de Louis VII avec Éléonore de Guienne fut *fatal* à la France ; la révocation de l'édit de Nantes a été bien *funeste*.

L'amour de Phèdre pour Hippolyte fut à-la fois une passion *fatale* et une passion *funeste*.

IL FAUT, ON DOIT.

Il faut marque une obligation impérieuse, la nécessité : *il faut* mourir ; telle est la loi universelle pour tout ce qui respire.

On doit indique le devoir, la convenance, l'utilité : *on doit* se résigner à son sort, sous peine d'accroître ses maux.

Julie demande au vieil Horace ce qu'*il fallait* que fît son fils contre les trois Curiaces, et non pas ce qu'*il devait faire*, parce que le salut de Rome était la première, ou plutôt l'unique loi.

Une triste expérience apprend qu'il ne *faut pas* trop attendre des hommes, et qu'*on doit* se mettre en garde contre leur méchanceté.

FEINDRE, IMAGINER, SUPPOSER.

Ce qu'on *feint* n'offre aux yeux qu'une fausse apparence ; ce qu'on *imagine* n'existe que dans l'esprit ; ce qu'on *suppose* n'est ni prouvé ni réel.

Dans le monde, il n'est pas rare de trouver des gens qui *feignent* des sentimens qu'ils n'ont pas, qui s'*imaginent* avoir raison lorsqu'ils ont tort, et qui se *supposent* sur les autres une supériorité qui n'a que leur amour-propre pour tout garant.

FAUSSETÉ, MENSONGE, IMPOSTURE.

La *fausseté* paraît se rapporter plus aux choses, le *mensonge* au discours, l'*imposture* aux personnes.

Les systèmes erronnés sont autant de *faussetés*; les flatteries, quelles qu'elles soient, autant de *mensonges*; et les propos hasardés contre la réputation, autant d'*impostures*.

Ces mots, lors même qu'ils ne s'appliquent à rien, excitent en nous une impression désagréable. Cependant il est des cas, rares à la vérité, où les idées qu'ils font naître sont d'une nature bien différente. Citons pour exemple ce trait héroïque de piété filiale consacré dans les annales de la Chine. Le plus jeune des trois fils d'un homme

plongé dans une misère affreuse, obtient de ses frères qu'ils le dénonceront comme coupable d'un assassinat dont on cherchait l'auteur, voulant par-là gagner la récompense promise, et subvenir, par le sacrifice de sa vie, aux besoins pressans de leur malheureux père.

L'accusation de meurtre était bien certainement une *fausseté*, la déclaration des deux frères une *imposture*, et l'aveu du criminel supposé, un *mensonge*; mais qui peut se défendre d'un vif sentiment d'admiration, et ne pas s'écrier avec le Tasse ?

« Mensonge magnanime ! quand la vérité se montre-t-elle assez belle pour qu'on puisse la préférer à toi ! »

FLEUVE, RIVIÈRE.

Le *fleuve* semble avoir seul le privilége d'entrer dans la mer ; les *rivières* ne sont admises qu'à la faveur de grossir les *fleuves*.

Les *fleuves* ne changent jamais de nom ; mais les *rivières* prennent le nom des *fleuves* dans lesquels elles se jettent.

Les Romains ont élevé des statues à certains *fleuves*, tels que le Nil, le Tibre , l'Euphrate ; c'étaient les monumens de leurs conquêtes et de leur puissance : les *rivières* n'obtinrent jamais cet honneur,

A LA FOIS, EN MÊME TEMPS.

On emploie quelquefois ces deux mots l'un pour l'autre, quoique leur signification diffère assez distinctement.

Le mot *à la fois* paraît mieux convenir pour représenter les choses ou les actions qui sont réunies; et le mot *en même temps*, pour celles qui ont lieu dans un point commun de la durée.

On voyait jadis un preux chevalier aimer *à la fois* son Dieu, son roi, sa maîtresse, et défendre *en même temps* l'autel, le trône et la beauté.

Les diverses passions qui agitent le cœur de l'homme peuvent le rendre *en même temps* heureux et misérable, et en faire ainsi un objet digne *à la fois* d'envie et de pitié.

César dictait à ses secrétaires plusieurs lettres *à la fois*, et s'occupait *en même temps* de plusieurs choses différentes.

La vertueuse Chélonis, fille et épouse d'un roi de Sparte, aimait *à la fois* son père et son mari ; mais, ne pouvant vivre *en même temps* avec l'un et avec l'autre, à cause de l'inimitié qui subsistait entre eux, sa courageuse tendresse lui fit toujours associer son sort à celui des deux, qu'alternativement le sort se plut à persécuter.

Dans certaines maladies de l'œil, on voit *à la fois* plusieurs images du même objet ; effet singulier dont s'affligeait profondément un homme réduit à envier le sort du pauvre Job, qui, disait-il, n'avait jamais eu qu'une femme pour le tourmenter, tandis que lui en voyait toujours quatre occupées du même soin.

FRAICHEUR, DÉLICATESSE.

Ces deux mots ne sont considérés ici que relativement au teint.

La *fraîcheur* est la couleur vive, animée, du visage : la *délicatesse* se dit de la transparence de la peau. La *fraîcheur* se prend pour l'éclat, c'est celui de la rose qui vient d'éclore ; la *délicatesse* se prend pour la finesse, c'est celle du tissu de la fleur elle-même.

Le teint des paysannes a plus de *fraîcheur* que de *délicatesse* ; celui des habitantes de la ville a plus de *délicatesse* que de *fraîcheur*. La santé, la gaîté, la paix de l'âme, maintiennent la *fraîcheur*. Les pommades, les eaux entretiennent la *délicatesse*, et c'est tout ce

que pouvait espérer l'impératrice Popée, par ses soins si recherchés.

La *fraîcheur* l'emporte sur la *délicatesse* par l'effet qu'elle produit ; mais la *délicatesse* a pour elle de durer plus long-temps ; c'est ce qui reste de la beauté qui s'efface.

AUX FRAIS, AUX DÉPENS.

Ce qui est aux *dépens* d'une chose, d'une personne, lui fait tort, est à son détriment.

Ce qui est *aux frais* est seulement payé, supporté.

Les jeunes gens qui mènent joyeuse vie, en faisant des dettes, croient s'amuser *aux frais* de leurs parens ; mais le temps vient où ils reconnaissent que c'est à leurs propres *dépens*.

FRUIT, RÉCOMPENSE.

Le mot *fruit*, pris au figuré, et le mot *récompense*, dans sa signification propre, offrent la différence suivante : le *fruit* naît de la chose, c'est ce qu'elle produit ; la *récompense* est ce qui en revient, c'est le prix qu'on en reçoit. On dit les *fruits* de la science, les *récompenses* de la vertu.

Le *fruit* qu'on retire de l'étude est d'épurer nos goûts, nos sentimens. Un auteur a dit : « On ne peut fouler la terre consacrée aux Muses, soit qu'on reste au pied du mont sacré, soit qu'on parvienne au sommet, sans devenir meilleur ; les causes de la dépravation humaine s'évanouissent devant l'enthousiasme qu'elles inspirent. »

La satisfaction qui suit une bonne

action, en est la *récompense* assurée : ainsi l'ingénieux auteur des *Étourdis*, après avoir tracé, dans sa philosophique parabole du Samaritain, la touchante charité de cet homme envers un inconnu blessé, ajoute :

Le malade guérit ; il eut sa *récompense*.

GLOIRE, CÉLÉBRITÉ.

Conquérir l'estime des hommes par des faits ou par un mérite éclatant, c'est l'ambition des amans de la *gloire ;* obtenir, à quelque prix que ce soit, d'être connu d'un grand nombre de ses semblables, c'est le but de ceux qui visent à la *célébrité.* Celle-ci varie comme les moyens par lesquels on l'obtient : il en est d'honorable, de honteuse, de ridicule, etc.

La *gloire*, au contraire, ne s'attache qu'à ce qui est noble, grand en soi, ou réputé tel dans l'opinion. Elle n'est autre chose que le renom qu'on s'acquiert par des talens ou des vertus sublimes.

La *célébrité* peut manquer à la *gloire*: combien de héros sont morts inconnus à la France, qui cependant s'étaient couverts de gloire aux yeux de leurs compagnons d'armes!

La *gloire* est plus souvent encore infidèle à la *célébrité*. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer un instant cette foule d'hommes que l'infamie ou de brillans attentats ont seuls rendus *célèbres*.

N'aspirer qu'à la *célébrité*, c'est un aveu tacite qu'on n'est pas né pour la *gloire*. Mais cette *gloire* ne s'acquiert que par d'illustres efforts.

. . . . Il la faut acheter ;
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.

C'est la passion secrète ou avouée des grands hommes.

Catilina paraît leur interprète quand il s'écrie :

. . . . . J'aime la *gloire* et ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.

GOÛT, APTITUDE, DISPOSITION.

De ces trois mots appliqués aux arts, aux sciences, on peut dire que le *goût* y porte, que la *disposition* y rend propre, et que l'*aptitude* en aplanit les difficultés.

Le *goût* est un sentiment, la *disposition* une manière d'être, l'*aptitude* un moyen de succès.

Le *goût*, sans *disposition*, est un avantage à-peu-près inutile : l'*aptitude*,

sans *goût*, ne produit que de vains efforts ; mais c'est aux *dispositions* réunies, au *goût* et à l'*aptitude*, que l'on doit les grands talens, les chefs-d'œuvre.

Le savant et modeste Duval naquit avec un *goût* extraordinaire pour l'astronomie, des *dispositions* étonnantes pour cette science, et une *aptitude* qui lui fit surmonter des obstacles invincibles pour tout autre que lui.

GOÛT, GÉNIE.

D'Alembert a défini le *génie* « le sentiment qui crée; le *goût*, le sentiment qui juge. »

On peut avoir un grand *génie* avec un très-mauvais *goût*: de même l'on a souvent un *goût* très-délicat, très-exercé, sans avoir de *génie*.

Il est aujourd'hui généralement reconnu que Corneille avait un *génie* plus sublime qu'un *goût* assuré, que Racine, au contraire, avait plus de *goût* que de *génie*; et que Voltaire a réuni ces deux facultés à un très-haut degré.

GOÛT, TALENT.

Le *goût* est ce sentiment intime par lequel nous apprécions, sans le secours de la réflexion, le mérite ou le défaut des choses qui s'offrent à nous; le *talent* est une disposition naturelle à rendre ce qu'on sent, ce qu'on imagine, de manière à plaire au *goût* d'autrui. Les grands artistes ont du *talent;* les vrais amateurs ont du *goût.*

Lorsqu'on ne peut rien produire soi-même, on aime à s'en dédommager en jugeant les ouvrages des autres: c'est pour cela que, au défaut de *talent*, chacun prétend avoir du *goût.* Il est, en effet, bien satisfaisant pour l'amour-propre de faire, pour ainsi dire, comparaître devant le tribunal de notre *goût* le *talent* qui nous enchante.

Le *goût* et le *talent*, pris dans ces acceptions, ne sont pas toujours réunis dans le même individu. Chapelain fut regardé comme un bon juge en littérature, jusqu'à ce qu'il eût publié ce malheureux poëme dont Boileau s'est moqué si cruellement : c'est que Chapelain avait du *goût*, et qu'il manquait de *talent*.

GRÂCE, BEAUTÉ.

La *grâce* et la *beauté* se composent, en grande partie, des mêmes élémens. Cependant, lorsqu'on les compare, on trouve que les qualités qui semblent distinguer plus particulièrement la *beauté*, sont l'uni ou le poli de la surface, des contours arrondis, des couleurs pures et brillantes ; tandis que la *grâce* doit

presque tout au mouvement : c'est dans leur rondeur et leur délicatesse que consiste toute sa magie, ce je ne sais quoi qu'on n'a pu faire sentir que par l'aveu de l'impuissance de l'exprimer (1).

Si nous venons ensuite à examiner la *grâce* et la *beauté* sous le rapport de l'impression qu'elles produisent, il semble vrai de dire que la *beauté*, sans la *grâce*, n'exerce qu'un faible empire : c'est, en quelque sorte, une reine détrônée.

Vénus n'est la mère des Amours que parce qu'elle réunit la *grâce* à la *beauté*. Junon plaît autant que Vénus, lorsqu'elle se pare de la ceinture qui renferme les *grâces*.

Il n'est point, disons-le, de *beauté*

(1) Ces notions sont tirées d'un ouvrage de M. Burke.

sans *grâce;* tandis que la *grâce* plaît sans être unie à la *beauté :* c'est elle seule qui charme, et qu'on aime dans un enfant.

Il est inutile d'observer que nous ne parlons point ici des *grâces* de l'esprit, qui ne vieillissent point, et qu'on voit briller à travers un front que l'âge sillonne, mais seulement de ces *grâces*, compagnes de la jeunesse, et qui fuient avec elle, tandis que la *beauté* reste encore fidèle à l'âge qui lui succède.

La *beauté* et la *grâce*, divinisées par les anciens, ont eu l'une et l'autre leurs dévots. De longs débats se sont élevés entre eux sur la prééminence de chacune d'elles; et sans doute ils se renouvelleraient encore, si un poëte ne les avait terminés en prononçant sans appel en faveur de la *grâce*, plus belle que la *beauté*.

AU GRÉ, AU GOÛT.

Ce qui est *au gré* plaît, indépendamment de la réflexion ; ce qui est *au goût* flatte l'esprit, renferme plus ou moins ces qualités qui constituent, selon nous, ce qui est bien, ce qui est beau.

Celui qui ne juge que par sentiment n'a droit de se servir que de l'expression à *mon gré* : l'homme instruit a seul le droit de dire à *mon goût*.

Le tableau de Léonidas est, à *mon gré*, le plus bel ouvrage de David.

Athalie est, *au goût* des connaisseurs, le chef-d'œuvre de Racine.

HABITUEL, CONTINUEL, PERMANENT.

Nous qualifions de *continuel* ce qui dure sans interruption : une pluie, un vent *continuel*; d'*habituel*, ce qui revient régulièrement ou se fait sans le vouloir : le retour *habituel* des saisons, une faute *habituelle*; et de *permanent*, ce qui n'est pas sujet à changer, ou même ne change pas ; une disposition, une volonté *permanente*.

Parvenir et amasser de plus en plus, et presque toujours sans jouir, voilà à quoi tendent les poursuites *continuelles* de l'avare et de l'ambitieux.

Ne demandez point à une tendre mère sa pensée *habituelle* : tout ne doit-il pas vous dire que c'est le bonheur de ses enfans ?

L'empire de la ruse, de la force, n'a qu'un temps ; il n'y a de puissance véritablement *permanente* que celle de la vérité et de la justice.

HEUREUX, FORTUNÉ.

On est *heureux* par la possession des biens, tels que l'amour, l'amitié, la santé, l'indépendance, l'estime de soi. On est *fortuné* lorsqu'on jouit de certaines faveurs du sort, comme de la gloire, de la richesse, de la puissance.

Rien ne manque à l'homme *heureux*, il n'a pas besoin d'être *fortuné* : tout réussit à l'homme *fortuné ;* mais il n'est pas toujours sûr qu'il soit *heureux*.

INDIFFÉRENCE, INSENSIBILITÉ.

L'*indifférence* est l'état de celui qui n'est pas ému; l'*insensibilité* est l'état de celui qui ne peut pas l'être : ce dernier ne sent rien , l'autre ne jouit de rien.

L'*indifférent* n'a pas trouvé ce qui peut le toucher; l'*insensible* ne le trouvera jamais.

L'*indifférence* peut être un mal comme un bien; l'*insensibilité* est toujours un défaut, ou même un vice. On peut tirer vanité de son *indifférence*, jamais de son *insensibilité*. Le sublime caractère de Pauline, dans Polyeucte, est une noble réponse à ces soi-disant moralistes, qui refusent aux femmes la vertu courageuse qui fait immoler le pen-

chant au devoir, et leur accordent, comme par grâce, cette vertu débile qu'entretient l'*indifférence* ou l'*insensibilité*.

INDISTINCTEMENT, INDIFFÉREMMENT.

Il semble que le jugement ne soit point consulté dans ce qui a lieu *indistinctement*, et que le sentiment n'entre pour rien dans ce qui se fait *indifféremment*. Le premier de ces mots exclut l'idée d'examen; le dernier, l'idée de prédilection.

Ainsi, durant le triumvirat d'Antoine, César et Lépide, l'on vit ces tyrans, pour satisfaire leur propre haine ou celle de leur collègue, comprendre *indifféremment*, dans une commune proscription, et leurs amis les

plus chers et leurs plus grands ennemis.

Ainsi, la mort frappe *indistinctement* tous les hommes :

» Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois. »

Dans le monde, il n'est pas rare d'entendre approuver et blâmer *indistinctement* la même conduite et les mêmes procédés ; ce qui fait sentir la nécessité de juger d'après soi.

On ne peut guère prendre confiance dans la vertu des hommes qui écoutent *indifféremment* le récit des actions les plus glorieuses, ou des faits les plus déshonorans ; et l'on pourrait presque aussi regarder comme certain que celui dont le sommeil n'est pas troublé par les succès d'un autre Miltiade, ne deviendra jamais un autre Thémistocle.

IDOLE, IMAGE, STATUE.

L'*idole* est ce qu'on adore, ce qu'on regarde comme une divinité; l'*image* est ce qui représente un objet révéré, et ordinairement consacré par la religion; la *statue* est une figure de plein relief, destinée le plus souvent à perpétuer la mémoire d'un grand homme.

Les païens avaient des *idoles;* les chrétiens ont des *images;* la reconnaisance publique consacre des *statues.*

IGNORANCE, INNOCENCE, CANDEUR.

L'*ignorance* est ici restreinte à ne signifier que le manque de lumières sur les faiblesses et la perversité humaine.

L'*innocence* se dit de cette pureté d'âme que nous apportons en naissant; c'est aussi l'état de celui qui n'a pas failli.

La *candeur* est, pour ainsi dire, l'indiscrétion d'une belle âme qui n'a rien à déguiser.

On respecte l'*ignorance*; on chérit l'*innocence*; on révère la *candeur*.

Les jeunes paysannes ont de l'*ignorance*; les jeunes filles, de l'*innocence*; les femmes honnêtes, de la *candeur*.

ILLUSTRE, CÉLÈBRE.

Il y a une grande distance entre ces deux mots, qui, au premier aperçu, semblent présenter le même sens.

Le premier se prend toujours en bonne part; le second est pris en bonne ou mauvaise part, suivant les motifs ou les causes de la *célébrité*.

Le mot *illustre* ne peut convenir qu'à l'auteur de hauts-faits, d'actions utiles à la société et de services éclatans; tandis que le mot *célèbre* peut convenir à ceux qui ne font que du bruit ou du fracas, et qui trop souvent sont le plus dangereux ou le plus nuisibles à la société. Ainsi un brigand peut acquérir le titre de *célèbre*, aussi bien qu'un héros.

Le calife Omar incendie la fameuse

bibliothèque d'Alexandrie : ce trait d'un barbare l'a rendu *célèbre*. Manlius sauve le Capitole, comme Miltiade sauve Athènes, et tous les deux acquièrent aussi une grande *célébrité*.

Les princes, les rois peuvent faire que des hommes soient décorés, distingués ; mais ils ne peuvent rendre les hommes *illustres ;* c'est l'effet seul de l'opinion d'accord avec la renommée.

La ville de Toulouse se distingue par un monument (unique en ce genre) qu'elle a élevé depuis plusieurs siècles aux personnages *illustres* de la province du Languedoc. Cette salle, remplie des bustes de ces hommes qui répandirent un grand éclat sur la ville de Toulouse, et qui rendirent d'éminens services à la France, aux lettres et aux arts, est placée au milieu du Capitole, et on l'a nommée la salle des *Illustres*, et non la salle des *célèbres*.

Une réunion de gens de lettres a fait le Dictionnaire universel des hommes *célèbres*, et elle y a compris tous ceux qui ont fait du bruit dans le monde par leurs vices comme par leurs vertus, par leurs crimes comme par leurs belles actions.

IMPERCEPTIBLE, INSENSIBLE.

Ce qui est *imperceptible* ne peut pas être vu ; ce qui est *insensible* ne peut pas être apprécié.

Le microscope fait voir ce qui est *imperceptible* à la vue simple. Les sons, en musique, ont des intervalles *insensibles* pour celui qui n'a pas l'oreille délicate ou très-exercée.

L'un et l'autre de ces mots indiquent

aussi, dans les choses, un progrès difficilement saisi. La gradation de la lumière, l'accroissement de la végétation, sont également *insensibles*. Il n'y a pas de signes d'intelligence, si *imperceptibles* qu'on les suppose, qui échappent aux regards de la jalousie.

HORS D'ÉTAT, INCAPABLE.

Lorsque l'impossibilité de faire une chose tient à une disposition accidentelle, on se sert, pour l'exprimer, du mot *hors d'état;* mais lorsque cette impossibilité provient du caractère, des principes ou de l'organisation, on emploie le mot *incapable*.

Ainsi un honnête homme est *incapable* de trahir le secret d'autrui; et le

fourbe démasqué est *hors d'état* de nuire.

Philoctète, seul, abandonné, livré à des souffrances cruelles, dans l'île de Lemnos, eût été *hors d'état,* sans les flèches d'Hercule, de pourvoir à sa subsistance.

Si l'abbé de Mably fut regardé, dans son enfance, comme un idiot *incapable* de rien apprendre, c'est que son esprit se formait en secret, comme ces métaux précieux que la terre cache dans son sein.

Ce vieux militaire qui, écoutant avec indignation des jeunes gens qui se vantaient de leurs bonnes fortunes, leur dit : « Et moi aussi, Messieurs, j'ai eu quelquefois le bonheur d'être aimé; mais mon chapeau n'en a jamais rien su, » était certainement bien *incapable* de cette lâcheté mêlée d'ingratitude, qu'on tolère sous le nom d'indiscrétion.

IMPRÉVU, INATTENDU.

L'effet de ce qui est *imprévu* ou *inattendu* est toujours de causer de la surprise, avec cette différence que, dans ce qui est *imprévu*, elle se rapporte à la chose même; et, dans ce qui est *inattendu*, au temps, à l'époque.

Tout est *imprévu* pour celui qui ne réfléchit à rien, et *inattendu* pour celui qui n'aspire à rien ou ne compte sur rien.

Si les premiers chagrins de la vie sont si vivement sentis, c'est qu'ils sont *imprévus*; et si ces rares momens d'une joie véritable sont si délicieux pour un cœur détrompé, c'est qu'ils sont presque toujours *inattendus*.

INEXPLICABLE, INCONCEVABLE.

On ne peut rendre raison de ce qui est *inexplicable*, ni se faire l'idée de ce qui est *inconcevable.*

Les botanistes trouvent un charme *inconcevable* dans l'examen de la plus petite plante. Les contradictions du cœur sont *inexplicables* pour celui-là même qui en connaît le mieux les secrets replis.

Le manque de capacité naturelle accroît pour nous le nombre des effets *inconcevables*, et le défaut de lumières acquises, celui des effets *inexplicables.*

NE SERVIR A RIEN, ÊTRE INUTILE.

On distingue cette nuance entre ces deux expressions :

Ce qui est *inutile* ne produit aucun avantage ; ce qui *ne sert à rien*, ne donne aucun résultat.

Si les efforts qu'on tente pour changer la nature *ne servent à rien*, il ne s'ensuit pas que le soin qu'on prend de l'embellir *soit* toujours *inutile*.

Si ce délire paisible de l'imagination, qu'on nomme châteaux en Espagne, *n'est pas inutile* pour charmer l'ennui d'une âme malade, ou désœuvrée, il est reconnu qu'il *ne sert à rien* pour le génie, le talent et le bonheur réel de la vie.

On n'a pas besoin de ce qui *est inu-*

tile. Ainsi le *Paria*, héros de la Chaumière indienne, refuse la montre de prix que lui offre le docteur anglais, et qui lui indiquerait les heures, parce que, dit-il, les oiseaux les chantent.

On ne retire aucun profit de ce qui *ne sert à rien*; et c'est ce qui faisait soupirer de regret le même docteur, en pensant aux peines incroyables qu'il s'était données pour obtenir la solution de quelques questions importantes, quand il fut satisfait par ce même *Paria*, qui lui apprit que la vérité est dans la nature; qu'il faut la chercher avec un cœur pur, et ne la communiquer qu'aux gens de bien : à quoi le vertueux Indien, excité sans doute par la bonne foi ou la reconnaissance, ajouta qu'on n'est heureux qu'avec une bonne femme.

INTIME, INTERNE, INTÉRIEUR.

Ces trois mots expriment l'idée d'être opposé à ce qui est extérieur; ils s'emploient au moral avec cette différence, entre les deux premiers, que le mot *intime* se rapporte au sentiment, à l'âme, et le mot *interne*, au jugement, à l'esprit.

Nous n'avons pas de sentiment plus *intime* que celui de notre existence. Rousseau vante les délices *internes* que lui faisaient éprouver ses rêveries durant ses promenades sur le lac de Bienne. L'imagination est comme une sorte de féerie *intérieure* qui produit bien des merveilles.

Interne et *intérieur* se disent aussi des choses physiques. Les somnambules

doivent à un sens *intérieur* ces actions surprenantes qu'ils font pendant le sommeil des autres sens. C'est aussi, à ce qu'on prétend, parce que la plupart de nos maladies sont *internes*, que, chez les peuples sauvages, le même mot signifie à la fois sorcier et médecin.

INVENTION, DÉCOUVERTE.

L'*invention* est une création de l'esprit ; la *découverte*, si l'on peut s'exprimer ainsi, est comme une sorte de trouvaille.

L'*invention* appartient au génie ; la *découverte* est ordinairement l'effet du hasard, quelquefois le résultat d'observations profondes.

Ce qu'on *invente* n'existait pas ; ce que l'on *découvre* existait, mais n'était pas connu.

L'on dit en conséquence *l'invention* de l'imprimerie, la *découverte* de la circulation du sang.

On doit regarder l'art de transformer le blé en aliment comme la plus utile de toutes les *inventions*. Elle parut si belle à deux chefs de l'heptarchie anglaise, qu'ils se convertirent au christianisme, à condition qu'on leur donnerait le secret de faire du pain blanc.

L'importante *découverte* du Nouveau Monde ne valut à Christophe Colomb que la disgrâce de l'ingrat Ferdinand, qu'il avait rendu le plus riche souverain de l'Europe.

Si *l'invention* de la méthode de l'enseignement mutuel peut être réclamée par les Indous : doit-on pour cela se dispenser de toute reconnaissance envers ceux qui l'ont devinée après eux, ou qui la propagent avec ce zèle pur

et infatigable qui caractérise les vrais, les sincères amis de l'humanité (1)?

---

(1) De ce nombre a été M. l'abbé Gauthier, que la mort vient d'enlever à ses amis, à ses élèves, ou plutôt à ses enfans chéris. L'occupation de toute sa vie fut d'être utile : il le fut principalement à la jeunesse, en s'occupant sans relâche de lui rendre agréable l'étude, jusqu'à lui si sèche et si pénible, et sur-tout en aidant à vaincre, par l'ascendant que lui donnait sur les esprits sa passion éclairée pour le perfectionnement de l'instruction, les obstacles qui retardaient ou nuisaient à l'adoption de l'enseignement mutuel, dont il est un des fondateurs.

Une douleur sincère, des regrets sans ostentation, comme ses vertus, l'ont accompagné dans sa dernière demeure, où un monument simple lui est consacré par ses élèves, inconsolables de sa perte.

Généralement regretté, il laisse un souvenir durable, mêlé d'attendrissement et de respect dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

IRRÉSISTIBLE, INVINCIBLE.

Ces deux mots indiquent, dans les choses auxquelles on les joint, une force qui se joue de nos efforts, avec cette différence que, dans ce qui est *irrésistible*, elle nous entraîne malgré nous, et que, dans ce qui est *invincible*, elle nous arrête ou nous repousse.

Un pouvoir *irrésistible* entraînait Oreste, malgré lui, dans le crime. Une force *invincible* retenait Ixion fixé sur sa roue.

Ces deux mots s'appliquent également aux êtres moraux, et indiquent en eux cette puissance secrète qu'ils exercent sur nous : c'est ce qui fait dire de la

beauté qu'elle est *irrésistible ;* et des haines, qu'elles sont *invincibles.*

On cherche souvent à imposer silence à sa conscience, en essayant de se persuader que le penchant auquel on n'aurait pas dû céder, est *irrésistible*, et que la passion qu'on n'a pas su vaincre est *invincible.* Mais avouons que c'est presque toujours notre propre faiblesse qui leur prête ce charme qui nous séduit, et cet ascendant qui nous subjugue. Lycurgue, infligeant pour toute peine, à un furieux qui lui avait crevé un œil, le soin de panser sa blessure, et, par cette action, changeant l'injustice de cet homme en admiration, et sa haine en amour, nous prouve le pouvoir *irrésistible* de la bonté.

IRRÉSOLUTION, INDÉCISION.

L'idée d'être en suspens appartient également à ces deux mots. L'*irrésolution* appartient plus au caractère, et se rapporte à la conduite; la faiblesse l'accompagne.

L'*indécision* appartient à l'esprit, et se rapporte aux opinions; le doute en est inséparable.

L'homme *irrésolu* perd l'occasion d'agir; l'homme *indécis* perd le temps à se déterminer. Le premier a besoin d'un sentiment qui le subjugue; le second, des motifs qui le déterminent.

Auguste, *indécis* s'il quittera ou gardera l'empire, prend conseil de ses amis.

Emilie, pour vaincre l'*irrésolution* de

Cinna, le menace de se choisir un autre époux. Celui qui est *convaincu*, n'est jamais *indécis;* celui qui sent fortement, n'est jamais *irrésolu.*

Dureau de la Malle n'était jamais *indécis* dans les discussions où son intérêt était compromis ; car il s'était fait un devoir de les transiger à son détriment.

C'est parce que Doronte, dans la comédie de l'*Irrésolu*, n'aime que faiblement sa maîtresse, que Destouches a mis dans sa bouche ce vers de caractère qui termine si heureusement la pièce :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

IRRITER, AIGRIR.

Pris dans le sens moral, ces deux mots offrent la différence suivante: Ce qui *s'aigrit* prend un caractère d'injustice, d'amertume; ce qui *s'irrite*, de courroux, de violence.

L'homme généreux ne *s'irrite* point contre un faible ennemi. L'âme la plus douce *s'aigrit* dans la captivité; les préférences injustes *aigrissent* ceux aux dépens de qui on les accorde. La contrainte *irrite* un caractère noble et indépendant.

MAUSOLÉE, CÉNOTAPHE.

Le *mausolée* est un tombeau magnifique ; le *cénotaphe*, un tombeau vide, dressé à la mémoire d'un mort enterré dans un autre endroit, ou dont on ne peut retrouver le corps. L'on peut ainsi regarder le monument consacré par Artémise à son mari, comme un *cénotaphe*, et les pyramides destinées à renfermer les rois d'Égypte, comme de véritables *mausolées*.

Ulysse fit dresser des *cénotaphes* à la mémoire de ceux de ses compagnons qui avaient péri dans l'île de Circé.

A JAMAIS, SANS RETOUR.

L'on dit *à jamais* des choses qui ne doivent pas finir, ou qui n'ont pas de terme; et *sans retour*, de ce qui ne reviendra plus, qui n'existe plus.

C'est en observant ces différences, qu'on dit de la jeunesse qu'elle passe *sans retour*, et de l'innocence perdue, qu'elle l'est *à jamais*. Une faute qu'on répare noblement, ne prive pas *sans retour* de l'estime des gens de bien; mais ce qui déshonore *à jamais*, c'est la trahison, l'ingratitude, la bassesse.

SE JOUER, SE RIRE DE QUELQU'UN, DE QUELQUE CHOSE.

Ces deux actions renferment un sentiment de mépris pour les personnes ou les choses qui en sont l'objet, avec cette différence que, dans l'action de *se jouer*, ce mépris est joint à la volonté, à la puissance de nuire, et que, dans celle de *se rire*, il est seulement accompagné d'une joie maligne.

Les anciens représentaient les dieux de l'Olympe se *jouant* des mortels, alors qu'ils les abusaient par de vaines espérances; et les divinités infernales *se riant* de leur malheur, lorsqu'elles s'en faisaient un sujet de joie. Mais, sans remonter si haut et sans chercher nos

exemples dans la fable, n'a-t-on pas vu trop long-temps parmi nous les grands *se jouer* de la vertu modeste, et leurs flatteurs *se rire* de la misère et du désespoir des peuples ! L'humanité défend de *se jouer* du bonheur et du repos de nos semblables. La raison ne souffre pas non plus qu'on *se rie* des faiblesses humaines ; mais elle ne nous interdit par un mouvement de joie quand l'homme de bien, échappé aux embûches des méchans, *se rit* en sûreté de leurs vaines malices.

JOUISSANCE, CHARME, AVANTAGE.

Les *charmes* sont dans les objets; ils plaisent, ils attirent; la *jouissance* est dans le sentiment intime des plaisirs qu'ils nous procurent; l'*avantage*, dans le bien ou le profit qu'ils donnent.

Les *charmes* de l'étude sont bien puissans; ils font oublier les maux de la vie.

Ceux qui ont connu les paisibles *jouissances* de la retraite embellie par l'amitié, les regrettent au milieu des *jouissances* plus vives et plus séduisantes qu'on trouve dans le monde.

L'*avantage* de cette philosophie si dédaignée, consiste à vivre avec nous-mêmes, à mépriser les faveurs de l'opinion, et à supporter avec constance la privation de biens plus réels.

DE JOUR EN JOUR, D'UN JOUR A L'AUTRE.

L'expression *de jour en jour* convient pour indiquer dans les choses un progrès insensible, comme la marche des aiguilles d'une montre, et dont on ne s'aperçoit de même que par le changement qui en résulte : au printemps, la verdure croît et s'étend *de jour en jour*.

L'expression *d'un jour à l'autre* renferme un sens différent. On s'en sert pour tout ce qui peut avoir lieu, se passer, s'opérer tout d'un coup, ou dans un espace de temps fort court. Il est bien triste de penser que la mort peut nous priver *d'un jour à l'autre* des amis qui font notre bonheur.

La beauté a pour ennemis le temps qui l'altère *de jour en jour*, et ces accidens imprévus qui, *d'un jour à l'autre*, peuvent la détruire entièrement.

JUGE, ARBITRE.

Le *juge* est appelé à prononcer sur le fond du débat, à donner droit ou tort à qui il appartient, et cela en vertu des principes de la justice.

L'*arbitre* est appelé pour concilier, terminer, régler à son gré les différends qui lui sont soumis en vertu du pouvoir discrétionnaire qu'on lui donne.

Le *juge* consulte sa conscience et les lois; l'*arbitre* décide selon ses lumières et son équité. La bonne foi, l'impartialité, sont des qualités indispensables dans le *juge* et dans l'*arbitre*; mais il

faut en outre au dernier l'esprit de conciliation.

Dans une contestation quelconque, le *juge* a souvent pour ennemi celui qu'il condamne, et l'*arbitre* n'a pas toujours pour amis ceux qu'il a mis d'accord.

Pâris fut pris pour *juge*, et non pour *arbitre*, entre les trois Déesses, parce qu'il n'était question que d'un fait, la prééminence de la beauté.

Jupiter fut *arbitre* entre Pluton et Cérès, lorsqu'il ordonna, pour concilier leurs prétentions opposées, que Proserpine passerait six mois en enfer et six mois sur la terre.

SE FAIRE JUSTICE, SE RENDRE JUSTICE.

L'idée commune à ces deux expressions est celle de porter sur soi un jugement fondé en raison; avec cette différence que *se faire justice*, c'est se condamner quand on a tort, et que *se rendre justice*, c'est s'estimer ce qu'on vaut. Madame du Deffand *se rendait justice* lorsqu'elle avouait, sans en paraître étonnée, qu'elle avait peu d'amis. C'est que le cœur ne se rend qu'à la bonté, et qu'avec de l'esprit on réussit sans doute à plaire : mais se faire aimer tient à un charme plus fort, et dont *Hécaton* nous a révélé en grande partie le secret : « Aimez, dit-il, et l'on

vous aimera. » Ce n'est guère que l'heure de la mort qui avertit les grands de *se faire justice.* Louis XIV, mourant, convint qu'il avait trop aimé la guerre.

LANGAGE, DISCOURS.

Le langage comprend tous les moyens par lesquels on communique aux autres ses idées, ses sentimens : le *langage* des yeux, des gestes. Les animaux, aussi bien que les hommes, ont un *langage.* Le *discours* n'est qu'un *langage* de convention, et particulier à l'espèce humaine ; c'est l'assemblage des paroles dont nous nous servons pour exprimer nos pensées.

Le *langage* d'actions a quelquefois une énergie supérieure au langage vocal.

La Harpe fait dire à Mélanie, en parlant de son amant qui n'avait pu lui adresser un seul mot :

Mais son dernier regard valait tous les *discours*.

Quel *discours* aurait égalé le signe muet dont une femme se servit pour apprendre à son mari, enfermé dans une tour, qu'il était condamné à mort! Elle se transporta, avec son fils entre ses bras, dans un endroit de la campagne d'où il pouvait la voir, et, après s'être assurée qu'il la regardait, elle prit une poignée de terre, qu'elle répandit sur le corps de son fils étendu à ses pieds. Ce *langage* était trop clair pour ne pas être compris : le prisonnier se laissa mourir de faim.

LIBERTÉ, INDÉPENDANCE.

Dans le sens le plus général, la *liberté* consiste à faire ce qu'on veut, et l'*indépendance* à ne suivre que sa propre impulsion. De tout temps, les esprits supérieurs et les âmes généreuses ont regardé la *liberté* et l'*indépendance* comme les plus grands des biens, sans doute parce qu'à leurs yeux l'une est le soutien de la vertu, et l'autre l'auxiliaire du génie.

La *liberté* et l'*indépendance* absolue n'existent que pour le sauvage qui erre à son gré dans les bois, sans aucun assujettissement, et qui ne fait jamais que ce qui lui plaît. Il n'en est pas de même dans l'ordre social, où le degré de *liberté* est déterminé par les institu-

tions ; où l'*indépendance* s'étend ou se restreint suivant l'esprit, les mœurs et le caractère. Si quelques personnes privilégiées jouissent de plus de *liberté* que les autres, elles ne peuvent jamais échapper à la *dépendance*, en ce qui touche leurs affections.

Plus on est sensible ou faible, plus on est *dépendant* : c'est pourquoi les femmes ne peuvent prétendre à la même *indépendance* que les hommes ; elles que les lois asservissent, que l'opinion subjugue, et que leur sensibilité entraîne. Il faut cependant qu'elles s'en consolent avec les maîtres de la terre, qui partagent assez souvent leur malheur. Du moins, il reste toujours aux femmes assez de *liberté* pour donner à leur sort le mérite d'un acquiescement volontaire, et assez d'*indépendance* dans le jugement pour apprécier les motifs qui font prolonger sans fin leur tutelle.

LIMITER, RESTREINDRE.

Limiter une chose, c'est mettre des bornes à son étendue ; la *restreindre*, c'est réduire l'étendue qu'elle avait auparavant : on ne peut *restreindre* que ce qui a été *limité*.

Si nous considérons, dans ces êtres privilégiés, l'ornement et la gloire de l'espèce humaine, cette faculté de concevoir, d'embrasser un grand nombre d'objets divers et éloignés, nous pensons qu'elle n'a point été *limitée;* si nous redescendons ensuite à l'examiner en nous-mêmes, qui de nous peut se défendre de murmurer de l'y trouver si honteusement *restreinte?*

LOUER, APPLAUDIR.

Toute approbation qui s'exprime par des paroles prend le nom de *louange;* toute satisfaction qui se manifeste par des gestes, des exclamations, des battemens de mains, reçoit le nom d'*applaudissement.*

On n'*applaudit* que ce qui se dit ou a lieu devant soi. On *loue* les choses présentes comme les choses passées, ce qui se voit comme ce qui ne se voit pas.

Une impression soudaine et agréable fait *applaudir.* L'estime, l'admiration, la reconnaissance, inspirent des *louanges.*

On n'*applaudit* pas toujours avec discernement; c'est ce qui fit demander à

Phocion, que le peuple *applaudissait :* « Ai-je dit quelque sottise ? »

On ne réussit pas toujours à bien *louer :* cet art exige de la délicatesse dans l'esprit, le sentiment des convenances et le don de paraître sincère dans les *louanges* qu'on donne.

De là vient peut-être qu'il est si peu de personnes qui aient assez de tact pour n'offrir aux autres que la dose juste d'encens qui leur appartient.

LOYAUTÉ, PROBITÉ.

La *probité* consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient, conformément aux lois; et la *loyauté* consiste à rendre aux autres ce qui leur est dû, conformément à l'honneur ou au cri de la conscience. La preuve en est que la loi punit les actions contraires à la *probité;* tandis que c'est à l'opinion seule qu'il appartient de flétrir le manque de *loyauté.*

La *loyauté* est l'impulsion d'une âme élevée, qui, dans ses relations avec ses semblables, s'impose des devoirs plus étendus que ceux que prescrit la justice légale. Aussi admire-t-on toujours dans la *loyauté* une fidélité plus parfaite, un désintéressement plus rare,

une franchise plus entière que ne l'exige la pratique de la *probité*. En effet, l'homme *loyal* ne trouve jamais d'empêchement à la fidélité qu'il a promise; son désintéressement lui fait toujours préférer l'avantage d'autrui au sien propre; quant à sa franchise, il suffit de le voir, de l'entendre, pour ne pas désirer d'autre garant de ses promesses. La *loyauté*, comme on voit, ne se règle pas sur les principes ordinaires de la justice, mais sur les principes d'une équité moins circonscrite et plus pure: c'est donc une vertu d'un ordre supérieur.

La *probité* peut se fortifier, s'inspirer même par l'éducation. La *loyauté* est un sentiment inné.

La *probité*, cette vertu utile et précieuse, ne transige point avec quelque passion que ce soit. Elle fait sans restriction tout ce qu'elle doit, tout ce qu'elle a promis. C'est sur elle que repose

l'édifice de l'ordre social. C'est ce qui faisait dire à Washington : « qu'il ne faut jamais se fier à ceux qui manquent de *probité*, quelques talens qu'ils aient d'ailleurs. » Ajoutons encore sur ce sujet un autre mot de ce même Washington, l'Épaminondas du Nouveau-Monde. « Quand je donne, disait-il, une espérance à quelqu'un, c'est un contrat que je *signe* ; expression heureuse en ce qu'elle fait mieux sentir la différence qui existe entre ces deux mots. Ainsi il suffit de la *probité* pour remplir une promesse ; mais il n'appartient qu'à la *loyauté* de se faire un devoir de réaliser une espérance.

MAITRE, SOUVERAIN.

Le *maître* est celui qui commande, et auquel on obéit soit de gré, soit de force.

Le *souverain* est celui à qui le pouvoir suprême a été accordé, ou à qui il appartient.

La femme que, dans le fade langage de la galanterie, on proclame la *souveraine* de ses pensées, n'est pas toujours celle qui est en secret la *maîtresse* du cœur.

Les peuples qui ont conservé le sentiment de leur dignité, emploieront de préférence le mot de *souverain;* ceux que l'habitude a façonnés à une basse soumission, celui de *maître.*

MARTIAL, GUERRIER, MILITAIRE.

Le premier de ces mots ne se dit que des qualités qu'on attribuait au dieu Mars; le second, que des choses qui sont propres pour la guerre; et le troisième, que de ce qui concerne la guerre: un air *martial*, une nation *guerrière*, la discipline *militaire*.

MAXIME, PRINCIPE.

« Ces deux mots signifient tous deux une vérité qui est le précis de plusieurs autres; mais le premier s'applique plus particulièrement à des connaissances théoriques, et le second à des connaissances pratiques : toute observation qui tient plus à la pratique est une *maxime;* toute observation qui tient plus à la théorie est un *principe.* (CONDILLAC). »

Ainsi les *Maximes* de la Rochefoucauld tiennent davantage de la pratique et de l'usage du monde.

Les *principes* de J. J. Rousseau tiennent davantage à la théorie de la société.

MÉMOIRE, SOUVENIR.

La *mémoire* est ici la réputation, bonne ou mauvaise, qui reste après la mort; et le *souvenir*, la pensée par laquelle nous nous rappelons une personne qui n'est plus.

L'espérance de laisser après soi une mémoire respectée et des *souvenirs* mêlés de regrets, est ce qui adoucit le plus l'idée de la destruction. On peut juger combien il est cruel de manquer de cette consolation, par l'amertume avec laquelle l'infortuné Gilbert s'écrie :

> Et sur ma tombe où lentement j'arrive,
> Nul ne viendra verser des pleurs.

Ce sentiment est naturel au cœur de l'homme.

Long-temps avant nous Solon a dit:

Ma mort ne soit des miens non regrettée,
Ains chaudement épiorée, lamentée;
Et qu'en mourant à mes amis je laisse
Gémissements, larmes et tristesse.

(Trad. d'Amiot.)

SE MÉNAGER, SE PRÉPARER.

Tout ce qu'on *se prépare* ou qu'on *se ménage*, de quelque nature que ce soit, est nécessairement le résultat d'actions antérieures : voilà ce qu'il y a de commun entre ces deux mots; la différence consiste en ce que l'on *se prépare* les choses sans le vouloir, sans y penser; tandis que l'action de *se ménager* consiste dans une suite d'actions appropriées à l'objet qu'on a en vue, et n'a jamais lieu sans le concours de la volonté.

L'enfant qui croit *se ménager* seule-

ment le plaisir de surprendre ses parens par ses progrès dans ses études, reconnaît dans la suite qu'il *s'est préparé* pour lui-même de grands avantages.

Si l'imprudent, qui sacrifie l'avenir au présent, *se prépare* d'amers regrets, l'homme sensible qui console les malheureux *se ménage* un doux sommeil et de doux retours sur lui-même.

SE MÉPRENDRE, SE TROMPER.

Il semble qu'on commette deux erreurs en *se méprenant*, et une seule en *se trompant*.

Se tromper, c'est seulement mal juger d'un objet, ne pas le connaître pour ce qu'il est; *se méprendre*, c'est en outre en prendre un autre pour celui qu'on a méconnu.

Statira *se méprit* en se jetant aux genoux d'Ephestion, croyant que c'était Alexandre; l'événement prouva qu'elle ne *s'était* pas *trompée* en comptant sur la clémence du vainqueur.

L'on court risque de *se tromper* si l'on regarde les démonstrations de la joie bruyante comme une preuve de bonheur ; et de *se méprendre* aux sentimens que les autres nous expriment, si nous nous en rapportons uniquement à notre amour-propre.

MODESTIE, TIMIDITÉ.

Nous ne parlons point ici de cette modestie, sorte d'égard ou de ménagement pour les prétentions d'autrui, qui consiste à se soustraire aux éloges auxquels on sait avoir droit, à couvrir d'un

voile les qualités et les avantages qu'on possède : calcul bien entendu de l'amour-propre, puisqu'il obtient toujours plus qu'il ne refuse; mais nous voulons parler de cette véritable *modestie*, qu'on peut qualifier d'aveuglement à notre préjudice, puisqu'il consiste dans la disposition à ne pas se juger aussi favorablement qu'on le mérite, à ne pas reconnaître en soi ces mêmes avantages qu'on verrait et qu'on apprécierait dans les autres.

La *timidité* donne également son nom à deux effets différens : l'un est cette émotion mêlée de surprise que produit le peu d'habitude du monde, lorsqu'on est en présence de ceux qui nous imposent du respect; elle ajoute des grâces à la jeunesse, et n'ôte rien à la considération que l'âge mûr a droit d'inspirer.

L'autre sorte de *timidité* s'entend de

ce trouble involontaire, de cette sorte de terreur panique que certaines personnes éprouvent lorsqu'elles se croient l'objet de l'attention d'autrui.

Ceux qui sont saisis de cette espèce de *timidité*, deviennent tout-à-coup embarrassés, gauches, incivils, et bien souvent parlent et agissent comme s'ils étaient totalement dépourvus de sens.

Le désir, très-louable en soi, d'obtenir le suffrage d'autrui, joint à une extrême défiance de soi-même, est le principe de cette crainte sotte et pusillanime qui nous prive des avantages que l'on tient de la nature ou de l'éducation.

Il est aisé de concevoir que cette *timidité* doit nuire dans tous les états et dans toutes les situations de la vie. Le digne élève de Fénélon n'en était pas exempt ; car ce grand et vertueux prélat disait, en parlant de lui : « Je ne serai jamais content jusqu'à ce que je le sache

libre, ferme, et en possession de parler avec une force douce et respectueuse ; autrement il demeure avili comme un homme qui a encore, dans un âge de maturité, une faiblesse puérile. »

Souvent l'homme que trouble le plus la *timidité*, conserve assez de jugement pour sentir combien sa conduite est ridicule ; et le contraste entre ce qu'il ne peut s'empêcher de faire et ce qu'il pense, est pour lui un tourment dont les personnes *timides* ont seules le triste secret.

La *timidité*, il est juste aussi d'en convenir, n'exclut point le courage ; et lorsqu'elle se trouve unie à des sentimens généreux, ce n'est, pour ainsi dire, que durant leur sommeil qu'elle exerce son empire ; car dès qu'une noble passion s'empare de l'âme, la *timidité* s'évanouit.

Tel homme, par exemple, qu'elle ré-

duit presque à l'impuissance de proférer en société un compliment banal, sortira tout-à-coup de cet étrange abaissement pour défendre hautement et à tout risque le bon droit, l'innocence, l'infortune, et pour faire retentir, s'il le faut, jusqu'au pied du trône leurs légitimes réclamations.

La *timidité* est opposée à l'assurance, la *modestie* à l'orgueil. Les personnes qui ont vécu dans la retraite sont presque toutes *timides*; celles qu'on flatte sans cesse sont rarement *modestes*.

Rousseau, qui fut l'homme du monde le plus *timide*, n'était pas le plus *modeste*.

La *modestie* plaît dans les autres, parce que nous la regardons comme un aveu tacite de notre supériorité; et la *timidité* nous rabaisse, parce qu'elle nous fait toujours paraître à notre désavantage.

MONDE, SOCIÉTÉ.

On entend par le mot *monde*, appliqué aux hommes, la totalité des individus qui vivent en même temps; et par le mot *société*, la portion moins nombreuse dans laquelle chacun d'eux se trouve placé.

Dans le *monde*, celui qui veut s'avancer ne doit pas craindre de heurter personne; dans la *société*, il est bien difficile de plaire à tous les goûts.

DANS LE MONDE, DANS LA VIE, SUR LA TERRE.

L'expression *dans le monde* se rapporte à la société; l'expression *dans la vie* à ce qui a lieu durant l'union de l'âme avec le corps; et l'expression *sur la terre* à ce qui intéresse ici-bas la généralité des hommes. Il n'est pas de bonheur *dans le monde* sans la considération publique, de bonheur *dans la vie* sans l'amitié, ni de bonheur *sur la terre* sans l'approbation de sa conscience.

Malheur à celui qui ne voit *dans le monde* que des ennemis, qui ne croit pas à la vertu *sur la terre*, et n'a point à se rappeler *dans sa vie* d'action qui l'honore!

NAÏVETÉ, INGÉNUITÉ.

Il semble que le mot *ingénuité* s'entende particulièrement de la disposition à avouer ce qu'on pense ; et la *naïveté*, de la disposition à le dire sans déguisement : de sorte que l'*ingénuité* se rapporte plutôt à la pensée même, et la *naïveté* á la manière dont on l'exprime.

L'*ingénuité* paraît dans l'air, le langage, le maintien ; la *naïveté* ne se montre que par le discours. C'est à ces deux qualités aimables que l'enfance doit en grande partie l'intérêt touchant qu'elle inspire. Ces deux qualités plaisent également dans les personnes d'un âge plus avancé, parce qu'elles reposent de même sur la pureté du cœur et l'inex-

périence du monde; mais alors dans celles-ci on paraît plutôt estimer l'*ingénuité* comme un reste de la simplicité des mœurs antiques, et la *naïveté* comme une image de la simplicité du langage primitif.

Un voyageur, que des affaires avaient conduit sous le climat brumeux de la partie occidentale de l'Irlande, se trouva, dès son arrivée, contraint de rester dans sa chambre par une pluie forte et continuelle. Au bout de quelques jours, et comme il ne cessait de pleuvoir, il dit avec humeur à son hôte : Est-ce donc qu'il pleut toujours ici? Oh! non, Monsieur, répond *naïvement* ce dernier, *il neige quelquefois*.

Marguerite de Provence apprenant que Louis IX, son mari, était fait prisonnier par les Sarrazins, ordonna à son vieil écuyer de lui trancher la tête, si les ennemis venaient à entrer dans son

appartement; et ce fut avec une *ingénuité* singulière que ce fidèle serviteur lui répondit: *j'y avais pensé, Madame.*

On ne peut se dissimuler que l'*ingénuité* et la *naïveté* nous laissent ordinairement dans l'esprit l'idée qu'elles sont un aveu trop simple de certains sentimens sur lesquels la malignité a jeté du ridicule: véritable injustice où chacun de nous se laisse plus ou moins entraîner, et que les plus sages même semblent autoriser par un sourire involontaire.

NÉCESSITÉ, OBLIGATION.

La *nécessité* s'entend de cette force qui, dans certains évènemens de la vie, commande à nos actions, et enchaîne notre volonté. C'est à la *nécessité* de se défendre que les Américains doivent ces prodiges d'énergie et de patriotisme qu'ils nous ont fait admirer dans la guerre de leur indépendance.

L'*obligation* est cette autorité qui, dans les mœurs et les idées reçues, règle nos actions sur ce qu'elles prescrivent: c'est la jalousie et le despotisme oriental qui impose aux veuves l'horrible *obligation* de se brûler sur le bûcher de leurs époux.

La *nécessité* est, pour ainsi dire, le

despotisme des choses; et l'*obligation*, le despotisme de l'opinion. Un soldat entouré d'ennemis est dans la *nécessité* de vaincre ou de périr; un homme d'honneur est dans l'*obligation* de tenir sa parole, lors même qu'elle nuit à ses intérêts.

Tout le monde est soumis aux lois de la *nécessité*, et chacun a ses *obligations* particulières.

C'est une bien dure *nécessité* que celle qui nous réduit à implorer ceux que nous n'estimons pas.

Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Les ministres des autels sont dans l'*obligation* de prêcher d'exemple; d'apporter au milieu des passions des sentimens de charité; de faire entendre au pied du trône des paroles de paix, de tolérance, et de retracer dans leurs mœurs la primitive simplicité apostolique.

OMBRE, FANTOME.

L'*ombre*, suivant l'opinion des anciens, se prend pour l'âme séparée du corps, et conserve l'apparence des formes corporelles dont elle était revêtue. Télémaque trouva dans les enfers l'*ombre* de son aïeul Arcésius, et celle de plusieurs héros qu'il avait connus sur la terre. Le *fantôme* est un objet ou apparition qui n'a aucune réalité, et qui est uniquement produit par l'imagination. Tel est le fameux *fantôme* qui apparut à César sur les bords du Rubicon, et qui décida du sort de Rome.

Dans Sémiramis, on voit réellement paraître sur la scène l'*ombre* de Ninus.

Machbeth, dans la tragédie anglaise,

croit voir seulement le *fantôme* de son roi prendre place à table à côté de lui.

Le mot *ombre,* comme on voit, n'appartient qu'à la religion des anciens ; celui de *fantôme* appartient à tous les siècles, à tous les dogmes, parce qu'il désigne cette faiblesse qui réalise, pour un esprit frappé, ce qu'il désire ou ce qu'il redoute. Certains *fantômes* ne sont, pour bien dire, que le remords personnifié. Ainsi le cruel Théodoric, à qui on avait servi la tête d'un gros poisson, crut voir celle de l'infortuné Symmaque, qu'il a fait périr. En vain il veut fuir ce *fantôme* qui lui reproche son crime, il le retrouve sans cesse et par-tout.

D'autres fois ils servent à découvrir des crimes secrets.

On rapporte à ce sujet qu'un parricide, se promenant avec ses amis, se tourna tout-à-coup avec fureur contre de petits oiseaux qui gazouillaient dou-

cement dans leur nid. Surpris de son action, on lui en demande le motif. Eh! ne les entendez-vous pas, répondit-il, qui crient que j'ai tué mon père? Sur cette révélation involontaire, il fut arrêté, et bientôt convaincu.

OPPOSÉ, CONTRAIRE.

Les choses qu'on nous représente comme *opposées* entre elles, n'ont aucun rapport de conformité; celles qu'on représente comme *contraires* à d'autres, tendent à les altérer, à les détruire.

Le jour est *opposé* à la nuit; les veillées sont *contraires* à la santé.

Les grandeurs sont *contraires* au bon-

heur. Qui n'en voit la preuve dans ces mots échappés du cœur blasé de madame de Maintenon, épouse de Louis XIV :

« Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! que ne puis-je vous faire connaître l'ennui qui dévore les grands, la peine qu'ils ont à remplir leur journée ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? »

La coquetterie est *opposée* à l'indifférence, pour les louanges. Le Tasse nous rend cette vérité palpable en quelque sorte, lorsqu'il nous représente d'abord l'altière Sophronie poursuivant sa marche sans daigner jeter un seul regard sur la foule qui l'admire ; et qu'il nous montre ensuite la séduisante Armide au milieu des chrétiens ravis de sa beauté. Objet de leurs regards

avides, elle feint de ne pas s'apercevoir du pouvoir de ses charmes ; mais elle en rit dans le secret de son cœur, et compte déjà ses succès et ses victoires.

OPTER, CHOISIR.

L'idée que présentent ces deux mots est celle d'une préférence donnée à une chose entre plusieurs.

Ils diffèrent en ce qu'on *opte*, forcé par la nécessité, et qu'on *choisit*, entraîné par le penchant. Aussi le premier de ces mots est toujours employé lorsque la phrase indique une sorte de contrainte. Puisqu'il est impossible de servir deux maîtres à-la-fois, il faut *opter*. Il en est de même lorsqu'il s'agit de choses disparates, et qui

ne peuvent s'accorder : entre le vice et la vertu il faut *opter* également. Mais toutes les fois qu'une préférence est l'effet d'un sentiment, *choisir* est le mot qu'il convient d'employer. Iphigénie, prêtresse dans la Tauride, ne pouvant sauver qu'un des deux étrangers condamnés à périr sous le fer sacré, *choisit* son frère Oreste.

Le grand-maître des Templiers, forcé d'*opter* entre l'échafaud ou un mensonge déshonorant, demande qu'on le conduise au supplice.

ORDRE, ARRANGEMENT.

Nous ne considérons ces mots ici que dans leur application aux soins domestiques.

L'*ordre* alors consiste dans l'emploi

sagement réglé des ressources ou des moyens qu'on a pour subsister; et l'*arrangement*, à disposer, coordonner toutes choses de la manière la plus commode et la plus agréable. Ce qui frappe le plus dans l'*ordre*, c'est l'utilité; dans l'*arrangement*, un charme indéfinissable. Chez Julie, tout prospère, tout se fait convenablement et à propos; il y a de l'*ordre*. Chez Elise, tout mérite les mêmes éloges; mais, de plus, on s'y plaît: c'est que Elise unit l'*ordre* à l'*arrangement*. Cette dernière qualité sert pour ainsi dire de parure à la première; et quand on les voit réunies, on peut dire, sans crainte de se tromper: la raison et le goût ont passé par ici.

ORGUEIL, VANITÉ, FIERTÉ.

On entend par *orgueil* une estime démesurée de nous-mêmes, qui nous porte à nous comparer avec ce qui nous est supérieur. Ainsi Milton nous représente Satan se comparant à Dieu, qu'il se flatte d'égaler en puissance. L'*orgueil* peut s'allier à de grandes qualités, et il se prend en bonne comme en mauvaise part, suivant les effets qu'il produit.

La *vanité* est une estime exagérée et souvent ridicule, qu'on attache à des choses qui sont hors de nous et indépendantes de la volonté : telles, par exemple, que la naissance, la richesse ou la beauté. La *vanité* regarde autour d'elle et au-dessous, et s'applaudit

d'une supériorité qui n'est que relative, ou peut même ne pas exister.

Quelle étrange *vanité* nous décèle la réponse de cet évêque, homme de qualité et fort sujet à la colère, à qui son grand-vicaire représentait que ce défaut pourrait bien le mener en enfer! « Vous vous trompez, reprit le prélat. Dieu y regarderait à deux fois avant de damner un homme comme moi. » La *vanité* n'est guère, au reste, que le partage des hommes médiocres; et dans les autres c'est toujours un travers d'esprit.

La *fierté* est bien différente; elle consiste dans la conviction intime de nos droits à l'estime d'autrui. Il suffit de ne rien trouver que d'honorable dans son cœur, pour être fondé à avoir de la *fierté*. Cette qualité nous fait repousser avec énergie tout ce qui tend à nous dégrader en la moindre chose, soit à nos

yeux, soit aux yeux d'autrui; et c'est ce qui l'a toujours fait regarder comme la plus sûre gardienne de l'honneur et de la vertu. On voit briller ce sentiment dans la réponse de Philoctète à Œdipe, qui le soupçonne du meurtre de Laïus:

Je veux vous l'avouer, sur la foi de mon nom
J'avais osé me croire à l'abri du soupçon.
Ce n'est pas moi, ce mot doit vous suffire. Seigneur,

. . . Un guerrier tel que vous, tel que moi,
Quand il dit un seul mot en est cru sur sa foi.

On retrouve également cette crainte de se salir, pour ainsi dire, par l'approche du crime, dans cette belle réponse du maréchal de Willena à l'empereur Charles-Quint, qui le priait de loger chez lui le connétable de Bourbon, transfuge de la France: « Je ne peux refuser ce que votre majesté me demande; mais ne soyez pas surpris si je brûle mon palais jusqu'aux fondemens

dès que le connétable en sera sorti : une maison souillée par la présence d'un traître, n'est plus digne d'être habitée par un honnête homme. »

PACTE, CONTRAT, TRAITÉ.

Le *traité* suppose des intérêts différens qu'on a conciliés; le *contrat*, des conventions mutuelles sous la protection des lois ; le *pacte*, un engagement personnel et irrévocable.

Il n'y a point de *traité* possible entre les bons et les méchans, de *contrat* avec ceux qui sont maîtres absolus, de *pacte* sans garantie réciproque.

On se sert du mot *contrat* pour désigner les rapports naturels qui lient les hommes entre eux ; de celui de *pacte*, pour exprimer l'alliance que forment

ensemble ou des nations, ou des individus, pour la défense ou le maintien d'un droit sacré; et du mot *traité*, pour indiquer l'acte authentique par lequel se concilient les intérêts de puissance à puissance, après la guerre.

PARABOLE, FABLE, ALLÉGORIE.

Il semble que ces mots ont pour lien l'idée d'être un artifice ingénieux, à l'aide duquel la vérité nous frappe davantage, fixe plus notre attention, et s'empreint mieux dans l'esprit.

La *parabole* est un exemple qu'on présente pour instruire, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus familier. Les *paraboles* sont fréquentes dans les instructions que nous donne le Nouveau Testament.

La *fable* est un récit orné, inventé pour plaire ou pour instruire. Les Grecs n'ont guère de *fable* plus belle que celle de Psyché. Les Romains n'en ont pas de plus ingénieuse que celle des Membres et de l'Estomac ; elle servit, il y a environ deux mille ans, à apaiser une sédition dans Rome. La plus jolie des modernes est celle de la Folie : cette divinité ayant crevé les yeux à l'Amour, fut condamnée par Jupiter à lui servir de guide.

L'*allégorie* se sert d'un objet sensible pour en représenter un autre qui est dans la pensée : c'est une sorte de portrait qu'on voit avec les yeux de l'esprit, et dont l'analogie fait la ressemblance.

On se sert de *l'allégorie* pour rappeler une idée, un fait historique ou naturel, un être intellectuel ou réel, une vérité morale, et enfin tout ce que

l'on ne peut ou ne veut pas exprimer autrement.

Les Romains avaient placé le temple de l'Honneur à la suite du temple de la Vertu, de sorte qu'il fallait passer par celui-ci pour arriver au premier. Cette *allégorie* parlait aux sens, et n'a pas besoin d'explication ; tout homme bien né la trouve dans son cœur.

Les Egyptiens représentaient la nature sous la forme d'une belle femme, ayant sur la tête un voile que personne, disaient-ils, ne pouvait lever. Cette *allégorie*, juste de leur temps, l'est moins aujourd'hui qu'un des coins de ce voile mystérieux a été soulevé, grâce au génie des Newton, des Lagrange, des Buffon, des Cuvier et des Bailly.

PARALLÈLE, COMPARAISON.

Le *parallèle* et la *comparaison* consistent dans l'examen des rapports que deux ou plusieurs objets ont entre eux, et dans l'appréciation que l'esprit fait en même temps de leurs défauts et de leurs qualités.

Le mot *comparaison* est plus étendu; il comprend les objets physiques ainsi que les objets moraux. Le mot *parallèle* est uniquement destiné au génie, aux vertus et aux vices.

Quand on *compare* les plaisirs de la jeunesse avec les sentimens de l'âge mûr, le cœur s'afflige, mais la raison le console. C'est que le cœur sent plus

qu'il ne juge, et que la raison établit les vrais résultats de la *comparaison.*

On ne fait plus maintenant autant de *parallèles* que jadis sur les personnages célèbres, que la nature a pour ainsi dire frappés au même coin; sans doute parce que rien n'étant semblable, ni dans les facultés de l'âme, ni dans les événemens de la vie, les rapprochemens qu'ils présentent servent peu à l'instruction. En effet, une page de Racine, de Corneille, éclaire plus sur le mérite de ces grands écrivains, que tous les *parallèles* qu'on s'est plu à faire entre eux. C'est de même dans les écrits de la femme illustre que la mort vient de nous enlever, plus qu'à l'aide d'un *parallèle* entre elle et les autres femmes qui ont honoré leur siècle, que nous apprenons à l'admirer comme un exemple de l'alliance si belle et si rare de la sensibilité pro-

fonde, des grâces de l'esprit, et de la force du génie.

METTRE A PART, METTRE DE CÔTÉ.

On *met à part* ce qu'on ne veut pas confondre; on *met de côté* ce qu'on veut isoler, séparer. Au jugement dernier, les bons et les méchans seront mis *à part*. Pour bien juger, il faut mettre de *côté* toutes les préventions d'amitié ou de haine.

D'une somme quelconque on *met à part* ce qu'on destine à ses plaisirs, ou à tout autre emploi; et l'on *met de côté* ce qu'on garde en cas de malheur. Dans les dangers de la patrie, il faut *mettre de côté* tous les ressentimens

particuliers, et répéter avec le fils de Brutus :

> Quand la cause commune au combat nous appelle,
> Rome aux cœurs de ses fils éteint toute querelle.

PARTAGER, PRENDRE PART.

Partager, c'est ressentir ce qui est éprouvé par d'autres; y *prendre part*, c'est seulement s'y intéresser. On *partage* le bonheur de ses amis; on *prend part* à celui de ses voisins, de ses connaissances. Dans le monde, on se sert souvent de la première de ces expressions au lieu de la seconde. Ainsi il n'est pas rare d'y trouver des gens qui assurent les malheureux qu'ils *partagent* leurs peines, tandis qu'ils ne prennent peut-être pas la moindre *part*

à ce qui les touche. C'est un mensonge employé pour tel, et qui, par cette raison, ne devrait tromper personne, mais dont le prestige singulier abuse ceux même qui en connaissent le mieux la valeur.

PASSE-PORT, SAUF-CONDUIT.

Le *passe-port* et le *sauf-conduit* sont des lettres de l'autorité publique, par lesquelles on promet sûreté et protection à celui qui en est muni. Ils garantissent la faculté de passer, de circuler dans un territoire, ou d'en sortir librement. La différence consiste en ce que le *passe-port* proprement dit ne se donne qu'aux nationaux et aux peuples amis; tandis que le *sauf-conduit* ne

s'accorde qu'à ceux avec lesquels on est en guerre.

Henri IV entendant les calomnies que d'Orléans avait inventées contre sa mère, se contenta de dire: Le méchant! le méchant! mais je ne veux pas lui faire du mal, il est venu en France sur la foi d'un *passe-port*.

Le *sauf-conduit* n'est pas toujours une garantie suffisante. L'infortuné Jean de Prague, brûlé, malgré le *sauf-conduit* qu'il avait obtenu, en offre la triste preuve.

Ceci, entre autres exemples, sert à prouver que les engagemens contractés par le plus fort ne doivent inspirer de la sécurité qu'en proportion de la moralité qu'on lui reconnaît.

PENSER, CROIRE.

Il entre de la réflexion dans l'action de *penser*, et de la persuasion dans celle de *croire;* cette différence essentielle doit guider dans l'emploi de ces deux mots: ainsi on *pense* à la mort, et on *croit* à l'immortalité de l'âme; il est doux de *penser* à ses amis et de *croire* à leur tendresse.

PENSIF, RÊVEUR.

On distingue l'homme *pensif* de l'homme *rêveur*, en ce que le premier est préoccupé d'idées chagrines, et que le second s'entretient de ses imaginations : l'un et l'autre, livrés entièrement à leurs pensées, ne font aucune attention à ce qui se passe autour d'eux.

Les poëtes seront plutôt *rêveurs*, et les amans *pensifs*.

PEINDRE, REPRÉSENTER.

Peindre, c'est figurer par le moyen des couleurs les objets tels qu'ils sont dans la nature; *représenter*, c'est en offrir l'apparence. On *peint* un paysage, un naufrage; on *représente* au théâtre un assaut, un incendie, un monument.

Le Brun a *peint* les batailles d'Alexandre; il a *représenté* l'abaissement de la famille de Darius. Au figuré, l'expression *peindre* signifie présenter à l'esprit l'objet même; et celle de *représenter* signifie lui en offrir l'image. De tous les poëtes, Homère est celui qui a *peint* la nature avec le plus de fidélité, et *représenté* avec le plus de force les désastres et les malheurs de la guerre.

PERSUADER, CONVAINCRE.

Le chancelier d'Aguesseau a dit qu'il suffit de parler à l'esprit pour *convaincre*; mais qu'il faut aller jusqu'au cœur pour *persuader*: ainsi, lorsqu'on cherche à *convaincre* les hommes que la vertu n'est que le calcul le mieux entendu de leur intérêt, c'est à leur raison qu'on parle; et lorsqu'on cherche à *persuader* aux femmes qu'il n'est de véritable bonheur pour elles que dans les affections douces que la nature leur a données, c'est à leur sensibilité qu'on s'adresse.

Cependant la *conviction* et la *persuasion* ne nous trouvent pas toujours disposés à les admettre pour règle de ce que nous devrions sentir et penser; nous les repous-

sons, au contraire, de toutes nos forces, lorsqu'elles tendent à détruire l'illusion flatteuse à laquelle nous avions attaché notre félicité. Que ceux qui l'ont éprouvé disent combien on est longtemps avant de se *persuader* que la personne qu'on aime, et qui a des torts envers nous, est véritablement coupable, quoique tout serve à nous en *convaincre*. Une femme s'excusait d'affliger son amie en lui dévoilant la conduite d'un homme qui la trahissait : Eh! ma chère, lui répondit-elle, rassurez-vous ; je ne crois ni ce que vous me dites, ni ce que je sais, ni ce que j'entends, ni même ce que je vois. Son esprit se refusait à la *conviction* d'un malheur que son cœur ne pouvait non plus se *persuader*.

POUVOIR, AUTORITÉ.

L'Académie définit l'*autorité*, une puissance légitime à laquelle on doit être soumis; et le *pouvoir*, la faculté que l'on a de produire, de faire, d'exécuter une chose.

Louis XIII, en sa qualité de souverain, avait *l'autorité ;* Richelieu, en vertu de son génie, avait le *pouvoir*. L'*autorité* peut être méconnue, le *pouvoir* usurpé ou paralysé.

Tout ce qui a droit de commander devient *autorité ;* tout ce qui a de l'influence sur les esprits a du *pouvoir*. On dit : l'*autorité* des hommes éclairés, le *pouvoir* de l'exemple.

N'AVOIR PAS DE PRÉJUGÉS, SE METTRE AU-DESSUS DES PRÉJUGÉS.

Il semble qu'il y ait cette différence entre ces deux expressions, que la première désigne plus particulièrement cette force d'esprit qui n'admet aucune des erreurs du vulgaire : c'est un éloge ; et la seconde, cette présomption qui fait braver, dans sa conduite, des lois dont l'utilité est généralement reconnue : elle renferme au moins un reproche d'imprudence.

L'homme éclairé *n'a pas de préjugés;* la femme sans pudeur *se met au-dessus des préjugés.*

PRÉVENTION, PRÉOCCUPATION.

On désigne par le mot de *préoccupation*, cette disposition de l'esprit qui résulte d'une impression exclusive; et par le mot *prévention*, cette disposition qui résulte d'une impression partiale. On conçoit que ces dispositions sont toutes deux nuisibles : la *préoccupation*, en ce qu'elle restreint à un seul objet la faculté d'apercevoir; et la *prévention*, en ce qu'elle nous présente les objets autrement qu'ils ne sont dans la réalité.

Si une jeune fille, *préoccupée* de son amour, court le risque d'oublier ce qu'elle doit à l'amitié, à la reconnaissance filiale, c'est que son âme est toute entière au sentiment qui la captive. Si des parens préfèrent celui

de leurs enfans qui mérite le moins leur tendresse, c'est que la *prévention* les aveugle.

Ne serait-on pas fondé, en conséquence, à considérer les passions comme des *préoccupations* plus ou moins fortes, et les systèmes, que l'examen n'a pas confirmés, comme des *préventions* plus ou moins fondées en raison ?

Le goût de la dissipation *préoccupe* assez ordinairement les jeunes gens, et les distrait de leurs études ; tandis que les louanges prématurées qu'on leur donne les *préviennent* trop tôt en leur faveur, et leur font croire, avant le temps, qu'ils en savent assez, et quelquefois plus que leurs maîtres.

Parmi les exemples d'une extrême *préoccupation*, on peut citer Archimède. Ce grand homme, tout entier à la solution d'un problème de géométrie, ne

s'aperçut pas que Syracuse venait de tomber au pouvoir de Marcellus ; il fut surpris par un soldat romain, qui lui enfonça son épée dans le corps.

Par combien de regrets cet homme qui tua son chien, parce qu'il lui trouva la gueule ensanglantée auprès du berceau de son fils, n'expia-t-il pas sa fatale *prévention !* Un examen trop tardif lui apprit que son enfant devait, au contraire, la vie à cet ami fidèle et si mal récompensé.

PRINCIPES, RÈGLES.

Les *règles* établies par l'usage sont purement de convention : on dit en conséquence les *règles* du jeu, de la politesse, etc., etc., etc.

Les *principes* sont fondés dans la nature : « ce sont les premières et les plus évidentes vérités qui peuvent être connues par la raison. » Les *principes* de la justice, de la physique, etc.

Les *principes* de la morale, appliqués à la conduite, prennent le nom de préceptes.

PRISER, ESTIMER.

Priser, c'est attacher de la valeur à une chose; *estimer*, c'est en avoir bonne opinion : on *prise* ce qui convient; on *estime* ce qui est bon. On *prise* généralement plus les louanges, qu'on *n'estime* le flatteur qui les donne. On *estime* la vertu dans tous les états; mais il est des qualités qu'on *prise* plus dans certaines conditions que dans d'autres. Ainsi l'affabilité, l'art de discerner le mérite modeste, sont *prisés* dans ceux qui commandent; et l'émulation sans jalousie, la soumission sans bassesse, dans ceux qui sont subordonnés.

« M** disait qu'il *estimait* beaucoup sa femme pour sa sagesse; mais qu'il la *prisait* infiniment plus de ce qu'elle ne se faisait pas de sa vertu un droit de tyrannie conjugale. »

PRODUIT, PRODUCTION.

Le *produit* est ce qui résulte d'une opération, d'un travail quelconque, ce que rapporte une chose; la *production* est ce qui émane d'une cause *productive* : le *produit* d'une terre, d'une ferme; les *productions* de la terre.

Les *productions* du génie de J. J. Rousseau ne suffisaient pas pour le faire subsister; il lui fallut s'aider du *produit* d'une occupation purement manuelle.

ÊTRE PRIVÉ, MANQUER DE.

« *Être privé*, *manquer*, ne signifient pas la même chose. On peut n'avoir jamais joui des choses dont on *manque*; on peut même ne pas les connaître. Il en est tout autrement des choses dont nous sommes *privés*; non-seulement nous les connaissons, mais encore nous sommes dans l'habitude d'en jouir, ou du moins d'imaginer le plaisir que la jouissance peut donner. »

CONDILLAC.

Ainsi on peut *être privé* des douceurs de la vie, et l'on peut *manquer* du nécessaire. La première de ces expressions peut s'apliquer aux choses qui forment le superflu, telles que les objets de luxe; tandis que la seconde s'applique aux vrais besoins et aux objets de première nécessité.

EMPORTER LE PRIX, REMPORTER LE PRIX.

Emporter le prix, c'est obtenir un honneur, un avantage quelconque auquel on aspire; *remporter le prix*, c'est obtenir ce qui avait été mis au concours. La première de ces expressions indique le succès en lui-même; et la seconde exprime le triomphe sur des rivaux.

Cléobulle mourut de joie en apprenant que son fils avait *remporté le prix* aux jeux olympiques.

Timothée, réveillant par ses chants guerriers l'ardeur belliqueuse d'Alexandre et de ses soldats, *emporta le prix* qu'il s'était proposé, celui d'arracher ce conquérant et son armée aux périls où leur mollesse les exposait.

METTRE A PROFIT, TIRER PARTI.

Mettre une chose à profit, c'est la faire tourner, l'employer à son avantage telle qu'elle est, sans la changer; en *tirer parti*, c'est l'utiliser d'une manière quelconque.

Voltaire, enfermé à la Bastille, sut *mettre* sa réclusion *à profit*, en composant la Henriade.

Le fameux Albukerque, manquant d'argent, emprunta une forte somme sur la moitié de sa moustache, qu'il donna pour sûreté.

Il n'est rien, comme on le voit, dont la nécessité n'apprenne *à tirer parti.*

PUISSANT, EFFICACE.

Ce qui est *puissant*, produit un grand effet; ce qui est *efficace*, remplit l'attente qu'on s'en forme.

L'ascendant de la vertu est bien *puissant;* il force le crime à rougir. C'est ce même ascendant qui contraignit l'homme assez lâche pour jouer auprès de Fénélon le vil rôle d'espion, à lui confesser sa faute et son repentir.

La femme de Milton, pour rentrer en grâce auprès de lui, employa un moyen presque toujours *efficace*, les prières et les larmes. Si nous faisons mention de cette réconciliation, qui n'a rien en soi que de fort ordinaire, c'est uniquement parce que la poésie

en a fait son profit; Milton lui dut l'idée du discours si touchant qu'Ève adressse à son époux, après qu'elle eut cédé aux perfides conseils de Satan.

QUITTER, LAISSER.

Ces deux mots indiquent l'un et l'autre séparation et éloignement, avec cette différence que *quitter* se rapporte à celui qui s'éloigne, et *laisser* à l'objet dont on se sépare. On *quitte* ses amis le cœur pénétré de tristeste : on les *laisse* livrés au tourment de l'absence. Rarement on gagne à *quitter* son pays; les souvenirs qu'on y *laisse* nous y rappellent sans cesse, et rendent applicable à chaque membre absent de la grande famille, ce vers d'un de nos poëtes :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

RABACHAGE, RADOTAGE.

On entend par *radotage*, ces propos dépourvus de sens et de liaison que tiennent les personnes dont les organes sont affaiblis; et par *rabachage*, cette répétition continuelle et fastidieuse des mêmes choses; défaut dans lequel tombent les personnes bornées, ou qui abusent du pouvoir qu'elles ont d'ennuyer et d'être insupportables. Le manque de raison constitue le *radotage ;* la sottise et la vanité le *rabachage*. Ce dernier ne porte en général que sur des idées puériles, et qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. Caton, terminant tous ses discours par ces mots : Je conclus qu'il faut détruire Carthage, ne *rabachait* certainement pas.

Dans l'enfance, nous sommes enclins à traiter de *radotage* les leçons dont nous ne comprenons pas l'utilité ; et de *rabachages*, les fréquens conseils de nos parens et de nos amis.

RAPIDITÉ, CÉLÉRITÉ, PROMPTITUDE.

La *rapidité* consiste dans une succession de mouvemens, tels que l'œil ou la pensée peut à peine les suivre ; la *célérité*, à faire les choses de suite, sans interruption ; et la *promptitude*, à y employer le moins de temps possible.

On dit, la *rapidité* de l'éclair, du vol des oiseaux, de la pensée, etc., etc.

La différence entre la *célérité* et la *promptitude* se voit clairement dans la fable du lièvre et de la tortue. Pour arriver au but, l'une mit de la *célérité*, et l'autre de la *promptitude*.

REDOUTABLE, EFFROYABLE.

On doit craindre ce qui est *redoutable*; on a peur de ce qui est *effroyable*. Il serait à souhaiter que les choses *redoutables* en soi fussent en même temps *effroyables*; mais, par malheur, il n'en est pas toujours ainsi.

La fable des Syrènes sert à nous prouver que les anciens avaient également reconnu que les objets à *redouter* sont quelquefois remplis de charmes : la fiction dont ils voilaient cette vérité devait la rendre plus populaire et plus frappante. C'est un secours dont nous sommes privés, nous qui ne l'admettons pas. Tâchons du moins d'y suppléer en examinant, avant de nous livrer à ce qui nous séduit, si, comme on le dit, en se servant d'une expression devenue familière, le serpent n'y serait pas caché sous des fleurs.

REPRENDRE, RÉPRIMANDER, CORRIGER.

Voici les nuances qui existent entre ces mots, lorsqu'ils s'appliquent aux personnes. *Corriger*, c'est rectifier; *reprendre*, c'est trouver à redire; *réprimander*, c'est reprocher avec autorité. Un père *corrige* ses enfans; un maître *reprend* ses écoliers; les prédicateurs *réprimandent* en chaire les fidèles. Il faut *corriger* justement, *reprendre* avec raison, et *réprimander* sans passion.

RÉCEPTION, ACCUEIL.

Ces deux mots offrent la différence suivante. La *réception* s'entend de la manière de recevoir, du cérémonial; elle est purement de convention.

L'*accueil* consiste dans les sentimens qu'on exprime en recevant: il s'échappe du cœur, pour ainsi dire.

J'ai reçu un bon *accueil*, se dit généralement en parlant de la société. On m'a fait une bonne *réception*, se dit plus particulièrement des personnes en place.

On lit dans l'Histoire de Bohème que le roi Ottogare céda, par une paix honteuse, une partie de ses états à Rodolphe Ier., empereur d'Allemagne; qu'à son retour sa femme, indignée, lui

fit un très-mauvais *accueil;* et que, pour lui faire continuellement honte de sa lâcheté, elle ne lui faisait chaque jour couvrir sa table qu'à demi, attendu, ne cessait-elle de lui répéter, qu'il n'avait plus que la moitié de son royaume.

Vienne était sur le point d'être prise par les Turcs; l'empereur ne pouvait leur résister, lorsque Sobieski, roi de Pologne, vint à son secours, battit ses ennemis, et les obligea de lever le siége. Après cet important service, l'empereur, plus gouverné par l'étiquette germanique qu'entraîné par la reconnaissance, demanda quelle sorte de *réception* il devait faire à Sobieski.

REGRETS, REMORDS, REPENTIR.

L'idée d'un reproche qu'on se fait à soi-même, entre dans la signification de ces trois mots; mais, dans chacune, elle se lie à des accessoires différens. Dans le *regret*, c'est à la douleur ; dans le *repentir*, c'est au désir de réparer le mal qu'on a fait ; dans le *remords*, c'est à l'affreuse impuissance de s'en délivrer.

Les *regrets* punissent ; ils sont d'une âme timorée.

Le *repentir* expie ; Dieu en a fait la vertu des mortels.

Le *remords* venge ; c'est l'inévitable châtiment de la conscience.

Le *regret* s'attache aux faiblesses ; le *repentir*, aux fautes ; le *remords*, au

crime. Mais ce qui établit entre ces deux derniers sentimens une différence immense, c'est que le *repentir* nous ramène à la vertu par les larmes, et que le *remords* nous en tient séparés par le désespoir.

PREUVE SANS RÉPLIQUE, PREUVE NON ÉQUIVOQUE.

On ne peut rien objecter aux *preuves sans réplique*, ni donner aux *preuves non équivoques* une autre interprétation.

Les succès réitérés dans un art ou une science, sont la *preuve sans réplique* d'un vrai talent.

Le goût des plaisirs honnêtes est la *preuve non équivoque* de la pureté des mœurs.

Une agitation involontaire, soudaine, est la *preuve non équivoque* d'un sentiment qu'on s'efforce de tenir caché. Ainsi fut révélé l'amour de Séleucus pour sa belle-mère.

Auprès d'Antiochus Érasistrate assis,
Interrogeant le pouls de ce prince immobile,
Ne sent battre qu'à peine une artère débile :
La reine, l'œil humide et d'un front ingénu,
Paraît, le pouls s'élève et le mal est connu.

Quelle *preuve sans réplique* d'une douleur profonde ne nous offre point Eurydice dans la tragédie de Surena ? Cette princesse, accusée d'être insensible à la mort de son amant, répond en expirant :

Non, je ne pleure pas, Madame, mais je meurs.

RÉSOLUTION, PARTI.

On se sert de ces deux mots pour exprimer deux effets de la volonté, qui se rapportent à la conduite, soit personnelle, soit envers les autres, et qui ne diffèrent que par le degré. La *résolution* est une détermination forte, mais passive; tandis que le *parti* est une décision qui s'effectue.

Les hommes passionnés sont sujets à embrasser des *partis* extrêmes et à former des *résolutions* hardies. Les gens sans caractère ne savent presque jamais prendre un *parti*, et les bonnes *résolutions* composent presque toute leur vertu.

On a dit, avec raison, qu'il n'y a pas de plus sotte *résolution* que celle qui fait

tenir à un *parti*, uniquement parce qu'on l'a pris, et qu'il n'y a guère de plus mauvais *parti* que de n'en prendre aucun. Il semble aussi qu'on peut mieux juger de la moralité de quelqu'un sur ses *résolutions* que sur le *parti* qu'il peut prendre, parce que celles-là sont toujours accompagnées de réflexions ; tandis que ceux-ci sont souvent déterminés par les événemens. Un homme, pressé par des circonstances inouïes, prend un *parti* contraire à ses *résolutions* antérieures. S'il a mal fait, nous devons l'excuser, et sur-tout nous devons le plaindre.

Une jeune personne malade avait pris la *résolution* de se laisser mourir de faim ; en conséquence elle ne s'aidait contre la violence de la maladie, ni des secours de l'art, ni de cette puissance que l'amour de notre conservation a sur nos organes : son état devint déses-

péré, quand tout-à-coup le désir de vivre se réveille dans son cœur, et elle s'écrie avec énergie : *je veux vivre*. C'était bien là un *parti;* car de ce moment elle alla de mieux en mieux, et son parfait rétablissement s'ensuivit bientôt.

RETENIR, ARRÊTER.

On *retient* ce qui est près de partir, sur le point de s'échapper ; on *arrête* ce qui est déjà en mouvement.

On dit *retenir* ses larmes, sa respiration ; *arrêter* la circulation du sang, etc. Il serait utile que les jeunes filles fussent persuadées qu'il leur est plus aisé de *retenir* le secret qui pèse à leur ingénuité, que d'*arrêter* les suites, souvent dangereuses, d'un aveu presque toujours imprudent.

RECULER, RÉTROGRADER, REBROUSSER.

Reculer, c'est l'action opposée à celle d'aller en avant; *rétrograder*, c'est revenir sur ses pas; *rebrousser*, c'est retourner en arrière.

Le mot *rétrograder* n'a qu'un sens physique : la marche *rétrograde* des planètes. Le mot *reculer* a de plus un sens moral. Clitemnestre dit au soleil : *recule*; ils t'ont appris ce funeste chemin.

Louis XIV avait de la répugnance pour le mot *rebrousser*, que Boileau avait employé dans l'histoire de sa vie. Le prince voulut le lui faire remplacer par un autre ; mais l'historien soutint avec une respectueuse obstination que, lorsqu'il n'y avait dans une langue qu'un

mot pour signifier une chose, il fallait le conserver, quelque rude et quelque bizarre qu'il parût.

RETRAITE, SOLITUDE.

La *retraite* nous éloigne du bruit, du mouvement du monde; mais elle ne nous prive pas de toute société, de toute communication; tandis que la *solitude*, en prenant ce mot dans sa signification la plus étendue, nous sépare de tout, nous fait vivre pour nous seul, et avec nous seul. Le goût de la *retraite* annonce un esprit et un cœur sains; celui d'une *solitude* absolue, un esprit et un cœur malades.

La *retraite* nourrit les sentimens bienveillans; la *solitude* volontaire et prolongée mène à l'égoïsme, à la misanthropie.

Le mot de *retraite* fait naître l'idée d'une tranquillité pleine de charmes; celui de *solitude*, l'idée du calme, mais d'un calme triste et mêlé de privations.

La *solitude*, lorsqu'on restreint sa signification à désigner les momens, les heures, les jours où, seul avec soi, on réfléchit, ne saurait être ni trop appréciée, ni trop recommandée. C'est dans la *solitude* que l'homme de génie mûrit ses sublimes conceptions à l'aide du silence et de la méditation : c'est dans la *solitude* que notre âme s'élève, que nos passions s'épurent, que notre esprit s'éclaire, que nous jouissons de nos pensées, de nos souvenirs, de nous-mêmes enfin.

CHAMPÊTRE, RUSTIQUE.

Ce qui est *champêtre* est relatif, appartient à la campagne; ce qui est *rustique* est simple et sans art : les mœurs des villageois sont des mœurs *rustiques ;* leurs cabanes sont des demeures *champêtres.*

Herminie, accueillie par le sage pasteur, échange la pompe des cours contre la simplicité de la vie *rustique,* et leurs plaisirs somptueux contre les soins *champêtres,* lorsque, la houlette à la main, elle conduit les brebis aux champs, les ramène au bercail, et transforme ensuite en laitage le suc exprimé de leurs mamelles.

RÈEL, CONSTANT, POSITIF.

Ce qui est *réel* existe ; ce qui est *constant* ne peut être mis en doute ; ce qui est *positif* est garanti.

Les anciens, livrés à l'erreur, regardaient les fables de la Mythologie comme des vérités *constantes ;* leurs oracles, comme autant de preuves *positives* de la puissance de leurs dieux ; et comme des êtres *réels*, ces personnages allégoriques que la féconde et riante imagination des poëtes avait divinisés.

ROMANESQUE, ROMANCIER.

L'esprit *romanesque* est tourné aux aventures qui sortent de la vie commune. L'esprit *romancier* est propre à les inventer et à les peindre.

Sophie Vernon, dans la comédie de la Petite Ville, est *romanesque*. La Calprenède et ce

Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume,

seront à jamais regardés, non pas comme les meilleurs, mais comme les plus infatigables *romanciers* de la littérature française.

Les femmes ont généralement l'esprit plus *romanesque* que les hommes, et plus de disposition, par leur imagination, au genre *romancier*.

ROMANESQUE, CHIMÉRIQUE, IMAGINAIRE.

On observe entre ces trois mots les différences suivantes : ce qui est *chimérique* n'a pas de fondement réel; ce qui est *imaginaire* n'existe que dans l'entendement; et ce qui est *romanesque* tient de l'extraordinaire et est peu probable.

On se berce d'espérances *chimériques;* on se crée des besoins *imaginaires;* on se fait des idées *romanesques.*

Tout homme qui met son bonheur dans les succès frivoles, n'a qu'un bonheur *imaginaire;* l'orgueil qu'on ne place pas dans la vertu, n'est qu'un orgueil *chimérique;* le désir d'aimer, lorsqu'il a sa source dans l'imagination, produit beaucoup d'actions *romanesques.*

SAUVER, ÉPARGNER.

Celui qui *sauve* quelqu'un le met en sûreté, le garantit de tout péril; celui qui l'*épargne* ne lui fait pas tout le mal qui est en son pouvoir.

Nous regardons avec raison l'absence de certains maux comme des biens réels; mais peut-être n'évaluons-nous pas assez l'avantage si rare d'être *épargné* par la médisance. Quelques-uns prétendent que l'extrême laideur peut seule *sauver* les femmes des atteintes de la calomnie; d'autres affirment qu'elles redoutent généralement moins le danger que le préservatif.

SECRET, CACHÉ.

Secret se dit des choses ignorées, et *caché* de celles qui sont soustraites à la vue, à la connaissance d'autrui : de sorte que ce qui est *secret* n'est pas soupçonné, et ce qui est *caché* n'est pas visible. Les poëtes ont dit que l'Amour aimait le *secret*, et qu'il avait un poison *caché*.

SÉDUIT, ENTRAINÉ.

L'homme *séduit* voit les choses sous un faux aspect; l'homme *entraîné* cède à une force qui le maîtrise. Dans l'un le jugement est obscurci, dans l'autre il est tyrannisé. Le premier, par suite

de l'erreur où il tombe, fait souvent le mal qu'il condamne ; le second, par suite de la violence qu'il éprouve, le commet quelquefois malgré lui.

Les personnes ignorantes ou d'un esprit faible sont les plus exposées au danger de se laisser *séduire;* et celles qui sont naturellement passionnées, au danger de se laisser *entraîner.*

On oppose utilement à la *séduction* l'habitude de réfléchir, et à l'*entraînement,* l'habitude de se vaincre soi-même.

Le théâtre sur ce point nous offre d'importantes leçons. En nous montrant Séïde, parricide involontaire, il nous éclaire sur le danger d'être *séduit;* en nous représentant Phèdre *entraînée* malgré elle dans le crime, il inspire la terreur pour les passions violentes.

SENSIBILITÉ, HUMANITÉ, BONTÉ.

Nous considérons seulement ici la *sensibilité* comme la disposition de l'âme à s'affecter de tout ce qui intéresse le bonheur ou le malheur de nos semblables. Elle prend le nom d'*humanité* lorsqu'elle a pour objet leurs souffrances ; et celui de *bonté*, lorsqu'elle se complaît dans leur bien-être.

On aime à trouver de la *sensibilité* dans les enfans, parce qu'elle promet, suivant les circonstances, *humanité* et *bonté*.

L'infortune étant inséparable de la condition humaine, on révère l'*humanité* qui la soulage. Le bonheur étant le but, ou plutôt le rêve de la vie, on chérit la *bonté* qui tend à le réaliser.

L'*humanité* se manifeste par des signes extérieurs. Voltaire a dit :

Laisse couler tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de *l'humanité* la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais.

Cette vertu trouve en soi sa récompense : s'il en était autrement, qui pourrait supporter le cruel spectacle de la misère, si la douceur de la soulager ne l'emportait sur le tourment d'en être témoin ?

La *sensibilité* s'émousse par l'âge ou par des émotions trop souvent répétées. Anacharsis, rappelant la vive douleur dont il fut saisi à la vue du tombeau d'Épaminondas, ajoute : J'étais *sensible* alors, je ne le suis plus : je m'en aperçois à la faiblesse de mes expressions.

SECTAIRE, SECTATEUR.

On donne le nom de *sectateurs* à ceux qui font profession de suivre l'opinion de quelque philosophe, de quelque chef de secte religieuse : les *sectateurs* de Platon, d'Aristote, de saint Thomas, etc., etc.

Les catholiques romains appellent *sectaire* celui qui est d'une secte quelconque condamnée par l'Église. En conséquence nous disons les *sectaires* de Confucius, de Zoroastre, etc., etc.

On ne trouverait peut-être pas dans l'histoire un second exemple du triomphe qu'obtient la vertu d'un Persan nommé Buzurg. Deux grandes religions le réclament comme un de leurs *sectateurs*; les chrétiens le regardent comme

un apôtre de l'Évangile; et les musulmans assurent qu'il eût embrassé la doctrine de Mahomet, s'il n'était pas né avant leur prophète.

SIGNIFICATION, ACCEPTION.

Selon les grammairiens, la *signification* d'un mot c'est ce qu'il exprime, ce qu'il représente; et l'*acception* s'entend de l'application qu'on fait d'un même mot à des choses différentes, mais auxquelles notre esprit trouve un point de conformité.

On lisait sur la porte d'une bibliothèque : *Nourriture de l'âme*. Là le mot nourriture était employé dans une *acception* particulière et détournée de sa *signification* naturelle.

Le mot amitié *signifie* ce sentiment

de tendresse, quelquefois réciproque, qui nous unit à un de nos semblables. Dans une de ses *acceptions* assez communes, c'est seulement l'attachement à sa fortune ; tandis que dans une *acception* plus rare, c'est l'entier dévouement à son sort, quel qu'il soit.

L'*acception* secrète que nous donnons aux mots qui expriment nos devoirs, se relève tôt ou tard par la conduite. Ainsi, cette généreuse *Éponime* qui, seule avec son mari, poursuivi par l'empereur Vespasien, s'enferma dans une caverne, où elle le servit, le nourrit pendant plusieurs années, s'estimant plus heureuse dans les ténèbres que leur persécuteur à la lumière du jour et au faîte de la puissance ; et cette autre touchante héroïne de l'amour conjugal, lady *Nithisdale*, qui sauva la vie à son mari, enfermé dans la Tour de Londres, à l'aide d'une ruse également adroite

et courageuse, attachaient certainement au titre d'épouse une autre *acception* que les femmes qui ne voient dans le mariage que l'affranchissement des bienséances sociales et des devoirs de la nature.

Les jeunes personnes ne doivent pas ignorer que la plupart de nos chagrins proviennent de l'ignorance où nous sommes sur la véritable *acception* que les autres donnent aux mêmes mots dont nous nous servons, parce que chacun y attache secrètement un sens particulier, suivant l'âge, l'éducation, le caractère, l'intérêt, et même les circonstances. On croit s'entendre, parce que l'oreille est frappée des même sons; mais le plus souvent il n'en est rien. De là ces différences qui nous surprennent ou nous affligent dans la conduite des autres envers nous, et celle que nous attendions. Ceci explique, entre

autres, pourquoi les mots amour, fidélité, constance, réalisent si rarement pour le bonheur des femmes, tout ce qu'elles s'en promettent en ne jugeant que d'après leur cœur.

SIMPLE, NATUREL.

Ces mots sont pris ici dans le sens où ils se rapportent aux mœurs, aux manières, au langage; alors le mot *simple* les représente comme étant sans art, et le mot *naturel*, comme n'ayant éprouvé aucun changement : ils excluent, l'un et l'autre, toute idée de feinte et d'artifice quelconque.

Nous disons d'une réponse qu'elle est *simple*, lorsqu'elle n'a coûté aucun effort d'esprit; et qu'elle est *naturelle*, lorsqu'elle est telle que le cœur l'ins-

pire. Celles d'un enfant sont *simples*, tant qu'il n'a reçu aucune culture; et *naturelles*, tant qu'il obéit à ses premiers penchans.

La *simplicité* plaît en ce qu'elle met à l'aise l'amour-propre d'autrui; le *naturel* séduit en ce qu'il inspire la confiance: de sorte que nous aimons mieux trouver la première de ces qualités dans les personnes douées d'un rare mérite ou d'avantages distingués; et la seconde, dans ceux qui peuvent influer sur notre bonheur. Ajoutons qu'on s'accorde assez généralement à faire honneur de ce qui est *simple* au bon goût, de ce qui est *naturel* à la bonne foi, et de l'un et de l'autre au bon esprit.

COULEURS SOMBRES, COULEURS TRISTES.

Les premières manquent d'éclat; les secondes inspirent la mélancolie par les idées qu'elles réveillent.

Les *couleurs sombres* ne sont pas toujours des *couleurs tristes*, ni les *couleurs tristes* des *couleurs sombres*. Le caprice de l'homme veut, chez les Chinois, que le blanc soit la *couleur* du deuil, et le noir, celle de la joie.

L'adoption que nous avons faite du noir pour marquer le deuil, est plus conforme à la nature, la plus *sombre des couleurs* étant en effet la plus propre à exprimer la douleur.

Chez les anciens, le noir était aussi une *couleur* de deuil, et le blanc était

regardé comme un symbole de joie et d'innocence ; et c'est pour cela que quelquefois ils l'ont substitué au noir, lorsque la mort d'une personne était glorieuse.

SURPASSER, ALLER AU-DELA.

Au figuré, *surpasser* se dit de tout ce qui est au-dessus d'une chose en quelque genre que ce soit; et *aller au-delà* se dit de tout ce qui passe une borne, une limite.

Il est bien rare qu'un événement, quel qu'il soit, *surpasse* notre attente, parce que l'imagination va presque toujours *au-delà* du possible.

On convient assez généralement que les anciens ont *surpassé* les modernes dans l'art de porter les hommes à la vertu; tandis que les modernes *sur-*

passent les anciens dans les sciences exactes et naturelles, ainsi que dans la connaissance de nos facultés intellectuelles. Si, venant ensuite à comparer, des deux côtés, les traits de vertu, l'on cite ces sublimes exemples d'intrépidité dans les dangers, de fidélité à l'épreuve des revers, de zèle pour secourir l'infortune, que nous fournit l'antiquité, il suffira que chacun de nous se rappelle les traits du même genre que nous fournit l'époque où nous vivons, pour se convaincre que les modernes ne le cèdent point aux anciens, et que l'héroïsme ne peut aller *au-delà* ni dans les uns ni dans les autres.

SUIVRE, PRATIQUER.

Dans le sens où nous regardons le mot *suivre* comme synonyme de *pratiquer,* il signifie se conformer, se régler; et *pratiquer,* signifie réaliser, effectuer.

Tartuffe, dans sa conduite extérieure, *suivait* les préceptes de la religion; mais en secret il ne *pratiquait* rien de ce qu'elle ordonne. Il faut *suivre* les usages reçus dans la société; la sagesse ne consiste pas à s'y soustraire, mais à les apprécier en s'y conformant.

Les femmes, qui entendent le mieux les intérêts de leur beauté, ne sont pas celles qui *suivent* le plus exactement les modes; et les plus honnêtes ne sont pas toujours celles qui *pratiquent* le plus scrupuleusement les bienséances du monde.

SAGE, PHILOSOPHE.

Nous n'essaierons point de présenter ici les différences ou les ressemblances qui existent entre les *sages* et les *philosophes*, ni de faire une juste appréciation de ce qu'ils doivent à la science et à la vertu; c'est une tâche qu'il leur appartient à eux seuls de remplir parfaitement. Ne pourrait-on pas, sans encourir de blâme, appliquer à ces hommes privilégiés ce qu'on a dit du premier de tous les êtres :

Pour le bien *connaître* il faut être lui-même.

Il doit nous suffire d'offrir sur ce sujet à nos jeunes lecteurs les notions les plus simples et les plus généralement reçues.

Le *sage* s'instruit pour perfectionner sa raison ; son but est de se connaître, et de régler sa conduite sur le beau moral que ses réflexions lui ont découvert; tandis que le *philosophe* se sert plutôt de sa raison pour examiner les opinions qui gouvernent les hommes, se soustraire à l'empire des préjugés, et parvenir à la connaissance de la vérité.

Le *sage* fait voir une conformité admirable entre sa conduite et ses principes : rien ne l'étonne, ne l'émeut, ne le fait changer, ni dévier de la route qu'il s'est tracée.

Le *philosophe* montre des lumières supérieures à son siècle : il peut quelquefois s'égarer dans ses poursuites; mais ses erreurs mêmes tournent au profit des connaissances humaines.

Socrate fut un *sage*, et le *sage* par excellence. Diogène, Épicure, Pithagore,

ont été *philosophes :* Montaigne, Bacon, Descartes, ont pris place à côté d'eux.

Parmi les *philosophes* dont nos temps s'honorent, Rousseau et Franklin occupent le premier rang; mais Franklin fut en même temps un *sage.*

Les *sages* occupent ordinairement moins la renommée que les *philosophes*, sans doute parce qu'ils mettent en pratique cette maxime qui leur appartient : *Cache ta vie.*

De ces mots, considérés comme des qualités, on se sent porté de préférence à donner celle de *philosophe* aux hommes qui se résignent à leur sort par un effort de raison; et celle de *sage* à ceux en qui la nécessité trouve un acquiescement si facile à tout ce qu'elle ordonne, qu'ils paraissent pour ainsi dire se l'être ménagé d'avance.

Il résulte de ces notions qu'on est

heureux de vivre avec les *sages*; et qu'on fait bien d'écouter les leçons des *philosophes* (1).

---

(1) Si je ne craignais pas de blesser la modestie d'un vrai sage, en prononçant son nom même dans le plus faible essai, je ne me priverais point de l'avantage d'appuyer ces définitions de l'exemple d'un citoyen qui, après avoir consacré sa vie à d'honorables fonctions dans l'État, sait être heureux dans sa retraite, où l'ont accompagné la faveur des Muses, l'estime des gens de bien, et dont la vertu indulgente et le scrupuleux désintéressement nous rappellent ce magistrat intègre, l'irréprochable Turgot, qui sut mêler également les délassemens de la littérature à la sévérité des opérations de finance les plus importantes.

Cependant si, frappés de la vérité de ces traits, les justes appréciateurs du mérite n'imitent point ma réserve, et s'écrient: M. Dutremblay est ce vrai sage! ne pourrai-je pas rejeter sur eux la responsabilité de cette heureuse indiscrétion, en leur disant: C'est vous qui l'avez nommé?

SAGESSE, PRUDENCE.

On donne à la raison le nom de *sagesse*, lorsqu'elle s'applique à régler nos désirs ; et celui de *prudence*, lorsqu'elle dirige nos actions.

La *sagesse* nous indique le but où nous devons aller, et la *prudence* écarte les difficultés de la route ; de sorte que c'est à la *prudence* qu'il appartient d'effectuer ce que prescrit la *sagesse ;* car celle-ci, sans son secours, n'est plus qu'une vaine et brillante théorie du bonheur.

Les anciens n'avaient point méconnu ces différences. Minerve faisant sortir de la terre, avec sa lance, l'olivier, symbole de la paix, que les hommes doivent chérir, recevait leurs hommages

sous le nom de déesse de la *Sagesse*. Cette même Minerve, sous la figure de Mentor, enseignant à Télémaque à se conduire dans les situations les plus difficiles de la vie, était adorée comme la déesse de la *Prudence*.

SAGESSE, VERTU.

La *vertu* n'est que la force de faire son devoir dans les occasions difficiles; et la *sagesse*, au contraire, est d'écarter les difficultés de nos devoirs.

(J. J. ROUSSEAU.)

Scipion eut, comme Cyrus, la *sagesse* de refuser de voir la femme d'un prince ennemi qu'il avait faite sa prisonnière, et qu'on lui disait être extrêmement belle. Il est probable cependant qu'il aurait eu la *vertu* de résister à ses

attraits, et qu'il eût aussi donné, comme notre Bayard, l'exemple du respect envers l'innocence et le malheur.

SATISFACTION, CONTENTEMENT.

Le *contentement* est une joie pure et tranquille; la *satisfaction*, une joie vive mêlée d'émotion.

La pureté des mœurs, la santé, l'absence des chagrins, produisent le *contentement;* un triomphe, un succès qui flatte nos goûts, nos désirs, produit la *satisfaction;* celle-ci est plus animée, l'autre est plus durable.

Le mot de *contentement* exclut toute idée de souffrance; c'est, pour ainsi dire, la santé de l'âme; et jamais elle ne laisse d'autre regret que celui de l'avoir perdue.

La *satisfaction* peut s'allier à la douleur; c'est une sorte d'ivresse qui nous distrait du sentiment de nos maux, et ne nous en guérit pas : de sorte qu'on a toujours raison de porter envie à l'homme *content*, et qu'on aurait tort quelquefois de porter envie à l'homme qui n'est que *satisfait*.

Les âmes passionnées sont les plus succeptibles d'éprouver de grandes *satisfactions ;* et les hommes sages, qui règlent leurs désirs, sont les plus assurés de se procurer le *contentement*. Ajoutons que, pour ne pas s'exposer au malheur d'être déçus en demandant à l'existence plus de biens qu'elle n'en peut donner, on devrait se dire souvent qu'il n'y a point de *contentement* parfait, ni de *satisfaction* durable.

SAUVAGES, BARBARES (PEUPLES).

Nous distinguons par les noms de *sauvages* et de *barbares* les peuples qui ne sont pas policés; mais nous attachons particulièrement l'idée d'ignorance au *sauvage*, celle de férocité au *barbare* : ce n'est pas que le *sauvage* ne fasse quelquefois des actions horribles, atroces; mais on peut dire à sa justification qu'elles tiennent à la coutume, aux préjugés, et qu'il les commet, pour ainsi dire, sans que son cœur les lui demande ; tandis que le *barbare*, excité seulement par la perversité de son naturel, se repaît à plaisir de cruautés.

Le *sauvage* nous présente l'homme dans l'enfance du monde; nous voyons

dans le *barbare* l'esprit humain non-seulement brut, mais dénaturé. L'ignorance du *sauvage*, quelque grande qu'on la suppose, ne le sera jamais autant que celle du *barbare;* l'humanité est dans son sein un principe de civilisation.

Un de nos navigateurs, qui a fait un assez long séjour dans un comptoir de la Nouvelle Hollande, rencontra aux environs un naturel du pays avec lequel il avait fait une sorte de connaissance; mais ne voyant pas avec lui la femme qui l'accompagnait ordinairement, il lui demanda ce qu'elle était devenue.

J'ai eu faim, répondit-il : voilà le *barbare;* on le déteste.

M. Mungo-Park, abandonné par ses guides dans l'intérieur de l'Afrique, était sur le point de périr de faim et de misère sous un arbre, lorsqu'il fut

heureusement secouru par une négresse, qui composa sur cet événement une chanson dont voici le refrain :

Secourons l'homme blanc, soulageons sa misère,
Il n'a sa femme ni sa mère
Pour lui donner du lait ou moudre son grain.

Voilà le *sauvage*, il intéresse.

SECOURIR, AIDER, ASSISTER.

L'idée particulière de défendre domine dans la signification du mot *secourir;* celle de seconder, dans la signification du mot *aider;* et celle de soulager, dans celle du mot *assister.* Le faible réclame de *l'aide*, l'opprimé du *secours;* le délaissé de *l'assistance.*

Il faut de la force pour *secourir*, de la bienveillance pour *aider*, de la charité pour *assister.*

SIGNE, GESTE.

Le *signe* et le *geste* sont des mouvemens extérieurs qui suppléent la parole ou qui l'accompagnent.

Le *signe* révèle volontairement la pensée; c'est involontairement que le *geste* décèle la passion.

Le *signe* s'adresse toujours à quelqu'un; on fait des *gestes* seul et sans s'en apercevoir.

L'usage du monde apprend à régler ou à composer ses *gestes* : il défend en compagnie les *signes* d'intelligence.

Quels *gestes* dénonciateurs, dans Machbeth, que ceux de Frédégonde endormie et frottant ses mains comme pour en faire disparaître les taches de sang!

Le despotisme oriental a réduit l'art

de manifester ses sanglantes volontés à la plus simple expression : un *signe* suffit. On raconte que Tipoo-Saeb, irrité un jour de ce qu'un ambassadeur anglais avait osé garder son chapeau en sa présence, fit un *signe*, trop bien compris par un de ses esclaves, qui passa tout-à-coup derrière l'ambassadeur, et lui cloua son chapeau sur la tête.

SINGULIER, ORIGINAL.

Ce qui est *singulier* diffère de ce qui frappe ordinairement nos regards; ce qui est *original* a quelque chose de piquant, de nouveau, même d'un peu ridicule. Il semble qu'on soit *singulier* par la façon d'agir, et *original* par la tournure de l'esprit. On peut se rendre

singulier; la nature seule fait les *originaux.*

Quelques-uns prétendent au titre *d'original,* parce qu'ils sont impolis et grossiers : c'est à tort. Quelquefois aussi on traite de *singulier* des hommes qui valent mieux que les autres; c'est alors une sorte de défaveur que nous essayons de jeter sur ceux dont la supériorité blesse notre amour-propre.

J. J. Rousseau était *singulier* par ses manières défiantes et sauvages; il était *original* par son style et par ses pensées.

Nos poëtes comiques ont bien fait sentir la différence de ces mots en mettant sur la scène l'homme *singulier* et les *originaux.*

SUR-TOUT, PARTICULIÈREMENT.

Ce qui est recommandé *sur-tout*, doit être fait de préférence, et, s'il est nécessaire, à l'exclusion de toute autre chose ; tandis que ce qui est recommandé *particulièrement*, requiert seulement un soin plus grand. Un père sage ordonne de veiller *sur-tout* à la pureté des mœurs de ses enfans, et de les instruire *particulièrement* à s'accommoder de la bonne et de la mauvaise fortune.

TACT, GOÛT.

Ces mots conservent au figuré leur sens propre. Celui de *tact* désigne la faculté que l'esprit a de discerner ; celui de *goût*, la faculté qu'il a d'apprécier. Ainsi le *tact* empêche qu'on ne soit dupe de la supercherie, et le *goût* aidera toujours à bien choisir.

Dans les relations de la société, l'homme qui a du *tact* devine pour ainsi dire le moment favorable d'agir pour l'objet qu'il se propose ; jamais il ne se présente, ne parle, ne s'éloigne, ne fait rien qu'à propos. Dans ce qui concerne les habitudes morales, le *goût* fait préférer, adopter celles qui sont les plus nobles et les plus épurées, et qu'on désigne par l'expression élé-

gance des mœurs, pour les mettre en opposition avec la grossièreté des manières.

Le *tact* est toujours une qualité innée; le *goût* peut s'acquérir jusqu'à un certain point.

TENDRE, TOUCHANT.

Nous ne considérons point ici ce que sont en elles-mêmes les qualités que ces mots expriment, mais uniquement l'impression qu'elles font sur nous. Ce qui est *tendre* inspire l'amour, l'amitié; ce qui est *touchant* émeut la sensibilité, excite les passions généreuses.

Le théâtre n'offre guère de situations plus *touchantes* que celle où l'infortunée Anne de Boulen, près de monter sur l'échafaud, confie sa fille à la jeune Seymour, sa rivale.

Si la musique a des airs *tendres*, elle en a aussi de bien *touchans*. Qu'ils sont *touchans*, par exemple, ces airs pour ainsi dire contemporains de nos premières émotions, qui, plus tard, en réveillent les souvenirs délicieux, et, loin de la patrie, font couler nos larmes! Le plus renommé de tous ces airs nationaux est le ranz-des-vaches, qu'il est défendu aux Suisses de chanter dans l'étranger.

La poésie *tendre*, quand elle se borne à célébrer les charmes de l'amour, les douceurs de l'amitié, est bien *touchante* lorsqu'elle évoque en quelque sorte, du fond de nos cœurs, la compassion que réclament d'illustres revers. Sous ce rapport, il n'est guère de morceaux de poésie plus *touchans* que les supplications du vieux Priam au vainqueur d'Hector.

TERRE, TERRITOIRE, PAYS.

La *terre* se considère sous le rapport de l'étendue; le *territoire*, sous le rapport du droit juridique; le *pays*, sous ceux du climat, des mœurs.

La *terre* des Patagons, le *territoire* suisse. L'on disait autrefois le beau *pays* de France.

On découvre une *terre*, on passe sur un *territoire*, on habite un *pays*.

Les voyageurs parcourent la *terre;* les princes sont jaloux de leur *territoire;* tous les hommes sont naturellement attachés à leur *pays*.

TOLÉRER, SOUFFRIR.

Ces deux mots renferment l'idée d'un acquiescement tacite à ce qu'on pourrait empêcher; mais l'idée particulière d'une indulgence réfléchie se joint au mot *tolérer*, et celui d'une faiblesse répréhensible à celui de *souffrir.*

On *tolère* dans les États-Unis l'exercice de toutes les religions; mais on ne *souffre* pas qu'aucune d'entre elles y devienne dominante. On doit *tolérer* dans les jeunes enfans les défauts qui passent avec l'enfance; mais on ne doit jamais *souffrir* en eux les inclinations vicieuses qui s'enracinent avec l'âge.

TOLÉRANCE, INDULGENCE.

La *tolérance* fait condescendre, l'*indulgence* fait excuser. La première de ces qualités s'applique généralement aux opinions, aux cultes ; la seconde, aux imperfections, aux défauts de caractère et aux fautes : c'est, pour bien dire, la justice appliquée à la faiblesse. Il nous convient de *tolérer* des opinions différentes, nous qui en changeons sans nous en apercevoir. Il nous convient sur-tout d'être *indulgens*, nous qui sommes si sujets à faillir.

L'*indulgence* a son principe dans cette vérité que nous avons tous des défauts, et que nous commettons tous des fautes.

Le pape Clément XIV donne une

belle leçon de *tolérance*, lorsqu'il dit, dans sa vingt-unième lettre : « Si Dieu souffre les incrédules, nous devons les supporter. »

TOUR, NICHE, ATTRAPE.

L'idée commune à ces trois mots est de mettre en défaut l'attention de quelqu'un, dans le dessein de lui causer de la surprise.

Voici les nuances qu'on remarque entre eux. La *niche* a pour cause le désir innocent de s'occuper d'une personne, et d'attirer sur soi son attention : aussi ne voit-on guère que les enfans et les amans qui fassent des *niches*.

Le *tour* a pour but de s'amuser aux dépens de celui à qui on le joue : il en est d'innocens, il en est de perfides ;

la malice et le désœuvrement les inventent.

L'*attrape* consiste à décevoir une attente qu'on a le plus souvent fait naître soi-même. Il est rare qu'elle soit agréable, parce que le moindre de ses inconvéniens est de blesser l'amour-propre.

TOUR-A-TOUR, L'UN APRÈS L'AUTRE.

Tour-à-tour se dit de ce qui revient dans le même ordre; *l'un après l'autre*, de ce qui se succède.

Les saisons de l'année reparaissent *tour-à-tour;* nos jours s'écoulent *les uns après les autres.*

Les passions, les folies représentées dans le drame permanent de la vie, se reproduisent *tour-à-tour* dans l'histoire

des siècles ; tandis que les hommes, acteurs éphémères, ne se montrent sur la scène que pour disparaître bientôt tous *les uns après les autres*.

TRISTESSE, MÉLANCOLIE.

La *tristesse* est l'état d'une âme inhabile à goûter les plaisirs et les distractions de la vie ; la *mélancolie* est l'effet d'une imagination portée à la contemplation des choses affligeantes. La *tristesse* s'offense du spectacle de la joie, et des beautés riantes de la nature ; il plaît au contraire à la *mélancolie*, qui y découvre un mystère caché d'afflictions et de larmes.

Les regrets dominent dans la *tristesse* ; le besoin de s'attendrir dans la *mélancolie*.

La *mélancolie* est quelquefois un désir

vague de sentimens tendres et profonds, auxquels se joint la compassion pour les autres, la pitié pour soi.

Parvenue à son comble, la *tristesse* produit la stupidité, la *mélancolie* amène le délire.

Tout ce qui éteint la pensée est *triste*; tout ce qui porte à méditer avec attendrissement sur le sort de l'homme, est *mélancolique*. Les ténèbres, le cri du hibou, les chants funèbres sont *tristes*; le clair de la lune, l'aspect de l'automne, sont *mélancoliques*.

La *tristesse* est d'une âme abattue, sans ressort; la *mélancolie*, d'une âme douce et passionnée.

Au milieu du monde, l'homme *triste* s'isole de ses semblables; sa sensibilité ne s'étend pas au-delà de sa propre infortune. Dans la solitude, le *mélancolique* s'unit à leur sort, la sympathie est le lien qui les rapproche.

On plaint l'homme *triste*, on s'intéresse au *mélancolique*.

TYRANNIE, DESPOTISME.

Il semble que ce soit le pouvoir de violer la justice qui constitue la *tyrannie*, et que ce soit le pouvoir de donner sa volonté pour loi qui constitue le *despostime*. Les rois peuvent être *tyrans* et *despotes* tout à-la-fois. Auguste fut successivement l'un et l'autre.

Toute *tyrannie* porte en soi le germe de sa ruine.

Un de nos poëtes a dit :

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

L'histoire de la Suisse et de la Hollande en sont la preuve.

La *tyrannie* peut accabler les hommes

jusqu'au point de détruire en eux les sentimens naturels. Le *despotisme* peut les dégrader jusqu'au point de leur persuader qu'il est de droit divin. Le nom de *tyran* réveille toujours l'idée de l'abus de la force. « On le donne même, dit Buffon, à des oiseaux dont le naturel commence à devenir sanguinaire, triste marque, ajoute-t-il, de la misère de l'homme qui a toujours joint l'idée de la cruauté à l'emblème du pouvoir. » Le nom de *despote* ne réveille pas au même degré l'idée d'un pouvoir oppresseur; car un *despote* pourrait, à la rigueur, n'être pas un fléau, s'il voulait user de son autorité avec modération et sagesse. Il est plus prudent toutefois de ne pas compter sur cette espèce de prodige, parce que l'histoire nous prouve que l'homme qui peut tout ce qu'il veut, court le risque de ne pas vouloir souvent le

bien, et même de vouloir de préférence ce qui est mal :

Malheur à qui peut tout, il peut vouloir un crime.

C'est probablement pour cette raison que, sans y regarder de plus près et sans se mettre en peine d'être équitable, on confond dans le même sentiment de haine le *despote* et le *tyran*.

Les enfans se pénètrent du mépris pour le *despotisme* en lisant l'histoire de ce Xerxès, qui fit fouetter la mer pour la punir de ce qu'une tempête avait détruit sa flotte, croyant que les élémens devaient lui être asservis. Ils y puisent aussi l'horreur de la *tyrannie,* lorsque ce même Xerxès, supplié par un vieillard vénérable de lui rendre un de ses fils pour lui fermer les yeux, non-seulement repousse cette humble prière, mais ordonne que le corps du jeune homme soit coupé en

deux, et chaque moitié sanglante jetée sur la route qu'il va traverser avec son armée!

Dans le monde on traite de *despote* ceux qui usurpent le droit de régenter les autres au gré de leurs caprices, et l'on étend le nom de *tyran* à ceux qui vexent et tourmentent les autres pour satisfaire leur mauvais naturel. Ainsi nous disons généralement des pédans qu'ils sont *despotes*, et du jaloux, qu'il est *tyran*. Au sein des familles, l'individu qui y est le plus dépendant en est souvent le *tyran* le plus absolu; à ce trait on reconnaît l'enfant gâté. On dit le *despotisme* de l'opinion, la *tyrannie* des passions.

Un philosophe a défini la beauté une courte *tyrannie*; d'autres, qui avaient peut-être moins à s'en plaindre, l'ont seulement accusée d'être un *despotisme* passager.

UNIQUE, SEUL.

L'un et l'autre de ces mots exclut l'idée de pluralité. Voici en quoi ils diffèrent : ce qui est *unique* n'a pas de pareil, et ce qui est *seul* n'est pas accompagné.

De tous les oiseaux que Noë fit sortir de l'arche; la colombe *seule* revint et lui annonça le retour du beau temps. Le phénix était, selon les anciens, un oiseau *unique* : il renaissait de ses cendres.

Ce qui est *unique* l'est par le manque absolu d'autres objets de même nature; ce qui est *seul* l'est par l'absence des autres objets qui lui ressemblent.

L'homme n'est pas fait pour vivre *seul*, il a besoin de s'intéresser à un

autre être et de lui inspirer un sentiment d'affection. Nous en offrirons pour preuve ce prisonnier d'état qui, avec un art et une patience incroyables, apprivoisa une araignée qui venait à sa voix : il n'était plus *seul*, il lui semblait avoir un ami.

Le bonheur qui accompagna constamment Métellus durant sa vie et jusqu'à ses funérailles, a été réputé *unique*; jamais personne n'en a joui d'un semblable.

Dans le langage toujours un peu exagéré des passions, le mot *unique* ne signifie plus que supérieur et au-dessus de toute comparaison avec d'autres objets de même genre.

Plutarque nous en offre une preuve. Il nous représente dans ses vers la belle Laure comme son *unique* maîtresse; tandis que nous voyons par l'histoire de sa vie que des femmes qu'il a

aimées, elle est la *seule* qu'il s'est plu à immortaliser.

UTILE, NÉCESSAIRE, INDISPENSABLE.

Ces trois mots indiquent, dans les choses auxquelles on les joint, la gradation suivante :

Ce qu'on juge *indispensable* est une condition de rigueur; ce qu'on regarde comme *nécessaire* est une condition essentielle; ce qu'on croit *utile* est une condition avantageuse.

Si l'on ne veut pas éprouver trop de mécompte dans la société, il sera *indispensable* de connaître les hommes; *nécessaire* de mettre de la prudence dans ses relations avec eux, et *utile* de n'en pas trop attendre.

On ne peut se passer de ce qui est *indispensable*; il est important d'avoir

ce qui est *nécessaire;* il est bon d'avoir ce qui est *utile.*

Pour se bien conduire, l'esprit est *utile;* pour supporter le malheur, le courage est *nécessaire;* pour être heureux, l'amitié est *indispensable.*

VARIANTES, VARIATIONS.

On appelle *variantes* en littérature les différentes manières dont un auteur écrit un passage: l'une est mise en son lieu dans le corps de l'ouvrage, les autres sont placées dans les notes.

Variations se dit en musique des changemens faits à un air en laissant toujours subsister le fond de la mélodie et le mouvement. On dit un poëme avec des *variantes*, un morceau de musique avec des *variations.*

VAUDEVILLE, CHANSON, ROMANCE.

Chanson, espèce de petit poëme lyrique qui roule ordinairement sur des sujets agréables, auquel on ajoute un air pour être chanté dans des occasions familières.

Vaudeville, chanson qui court par la ville : l'air en est facile, et les paroles faites ordinairement sur une aventure connue.

Romance, petite pièce de vers propre à être chantée, et dont le sujet est souvent une histoire amoureuse, et même quelquefois tragique. On appelle aussi *romance* une chanson tendre.

La gaîté, le sentiment, pour se communiquer, ont parfois emprunté le

secours de la *chanson*; la philosophie même a daigné se montrer sous ses modestes atours. Mais il ne suffit pas d'avoir de l'esprit pour exceller dans la *chanson*; car les bonnes viennent du cœur, a dit un troubadour.

La mélancolie continue d'exercer son empire dans la *romance*, lorsque les paroles sont touchantes, l'air simple, et qu'on se garde d'en altérer l'effet par des ornemens qu'elle ne comporte pas. Le *vaudeville*, toujours malin, s'il n'est pas toujours piquant, fait encore rire des sots et de leurs travers.

La *chanson* est d'origine italienne; le *vaudeville*, d'origine française; la *romance*, d'origine écossaise.

VEILLES, VEILLÉES.

Les *veilles* s'entendent de ce temps de la nuit que l'on passe sans dormir; et *veillées*, de ce temps aussi de la nuit que plusieurs personnes passent ensemble.

Les *veilles* sont solitaires; les *veillées*, plus ou moins nombreuses. Durant les *veilles*, on est tout à ses pensées; durant les *veillées*, on est au moins distrait par celles des autres.

Les *veilles* et les *veillées* qui sont prises sur le sommeil, prolongent la durée de notre existence : c'est ce qu'un de nos poëtes (1) fait dire à un vieillard que son fils surprend levé, lorsque tout le monde est livré au sommeil :

Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours.

(1) Rotrou dans Vinceslas.

Le mot *veillées* s'entend aussi de ces travaux qui sont le fruit des *veilles*. La littérature possède les *veillées* du Tasse.

VISIBLE, APPARENT.

Les objets *visibles* et les objets *apparens* frappent également le sens de la vue, avec cette différence que ce qui est *visible* existe réellement, soit qu'on puisse le voir ou non ; et que ce qui est *apparent* peut n'avoir que ce seul mode d'existence. Une éclipse est *visible* dans certains lieux, et ne l'est pas dans d'autres. La crise funeste de certaines maladies est quelquefois précédée d'un mieux *apparent*.

La différence est la même au figuré :

le trouble de Mithridate est *vislibe* lorsque Monime lui dit :

Seigneur, vous changez de visage.

Le visir Acomat, lorsqu'il semble partager la fureur de Roxane, n'a qu'un courroux apparent; il l'apprend à Osmin :

. . . Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule ?
Moi, jaloux ? Plût au ciel qu'en me manquant de foi
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

VÉRACITÉ, SINCÉRITÉ.

La *véracité* consiste dans la conformité de nos discours avec nos pensées, et la *sincérité* consiste dans la conformité de nos sentimens avec les actions ou les discours par lesquels nous les manifestons.

La *véracité* est une vertu opposée au mensonge. J. J. Rousseau lui dut en grande partie cette éloquence entraînante qui lui est propre ; il le savait. Un jésuite lui ayant demandé son secret pour persuader : Mon père, lui répondit-il, ce secret n'est pas à votre usage ; je dis ce que je pense.

On peut presque toujours s'assurer de la *sincérité* d'une personne qui nous parle, en observant attentivement son air, ses regards, son maintien, parce que nos sentimens les plus secrets s'y peignent involontairement. « Cette pantomime (1), inséparable de toutes nos pensées, et qui les décèle sans cesse, est le plus sûr interprète qu'on doive consulter. »

Nous aimons dans les autres la *sincérité* qui nous assure de leurs dispositions

(1) M. de Tressan.

à notre égard, parce qu'il y va de notre intérêt de les connaître. Peut-être prisons-nous moins la *véracité* qui nous éclaire sur ce que l'on pense de nous, parce que l'amour-propre s'en alarme. Il doit résulter de ces différences, que les rois sont plutôt intéressés à trouver de la *véracité* dans ceux qui les entourent, et les femmes de la *sincérité* dans les personnes qu'elles aiment.

VÉRITÉ, RÉALITÉ.

La *réalité* s'entend de ce qui est tel qu'on le croit, qu'on le voit, qu'on le juge, et qui existe en effet : elle est opposée à l'illusion, à l'imagination.

La *vérité* est la représentation exacte,

soit dans l'esprit, soit dans le discours, des choses telles qu'elles sont: elle est opposée à la fausseté, à l'erreur.

On cherche à s'assurer de la *réalité* d'une faveur inattendue du sort, et de la *vérité* d'un aveu ou d'une assurance qui nous charme.

La *réalité* n'a jamais eu de plus grands ennemis que les pyrrhoniens, espèce de philosophes qui doutaient des faits les plus positifs, et même de leur existence.

Il est des représentations si parfaites de la nature, qu'on les prendrait pour des *réalités*. Tels étaient ces fruits peints par Parrhasius, que les oiseaux trompés vinrent becqueter.

La plupart des *vérités* se découvrent par l'observation ou la méditation; mais il suffit du cœur pour comprendre les *vérités* de sentiment. Les femmes sur

tout savent les deviner, et c'est par-là qu'elles sont dans tous les temps le soutien de la faiblesse et la consolation du malheur.

VIOLENCE, EMPORTEMENT, IMPÉTUOSITÉ.

L'*emportement* peut n'être que momentané : il naît, meurt, et renaît sans qu'il en reste de traces dans l'intervalle.

La *violence* et *l'impétuosité* sont des dispositions plus constantes, qui tiennent au caractère. On dit d'un homme : c'est le seul *emportement* qu'il ait eu de sa vie; il ne saurait dompter sa

violence, ni mettre des bornes à son *impétuosité.*

L'*emportement* et *l'impétuosité* éclatent toujours au-dehors : La *violence* peut être intérieure et cachée.

Le cardinal de Richelieu était *violent*, rarement *emporté*, jamais *impétueux*.

L'*impétuosité* peut être une qualité; la *violence* et *l'emportement* sont toujours des défauts de caractère. On admire *l'impétuosité* de Condé; la *violence* et *l'emportement* de Henri VIII nous font horreur.

VISAGE, FIGURE, PHYSIONOMIE.

Le *visage*, c'est la face proprement dite, le devant de la tête. On n'ajoute au mot *visage* que la désignation des qualités physiques: *visage* rond, ovale, etc., etc.

La *figure* se dit du visage avec l'expression des passions. Une *figure* sombre, enjouée, etc., etc.

La *physionomie*, c'est l'expression morale considérée seule, et sans aucun rapport avec les traits du visage.

Voltaire avait une *figure* remarquable, un *visage* maigre, et beaucoup de *physionomie*; c'est le propre du génie.

Les traits réguliers sont indispensables pour faire un beau *visage*: une

expression intéressante et de beaux traits sont nécessaires pour former une belle *figure;* de l'esprit, de la sensibilité, suffisent pour avoir de la *physionomie.*

Une femme idiote, quelle que soit la régularité de ses traits, ne doit prétendre qu'à un beau *visage;* une autre qui joindra de la finesse et des grâces à des traits agréables, peut toujours se féliciter d'avoir une jolie *figure.* Mais celle dont les traits sont irréguliers ou même laids, en est bien dédommagée, si elle a de l'âme; elle possède ce qui plaît toujours, de la *physionomie.*

Le fameux Lekain était extrêmement laid, et cependant, lorsqu'il jouait le rôle d'Orosmane, ce cri involontaire d'admiration : *qu'il est beau !* s'échappait à-la-fois de toutes les loges. Tel est le prestige de la *physionomie.*

VIVACITÉ, ACTIVITÉ.

La *vivacité* est opposée à la lenteur, l'*activité* à la paresse. Celle-ci ne permet pas de rester sans rien faire; celle-là, de rester en repos. De ces deux qualités prises l'une et l'autre en bonne part, on peut dire que la *vivacité* est généralement agréable, et l'*activité* toujours utile.

Les Anglais ont dans leur langue un mot qui peint les deux choses, c'est l'*animation*, qui renferme à-la-fois l'idée de la *vivacité* et de l'*activité*.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

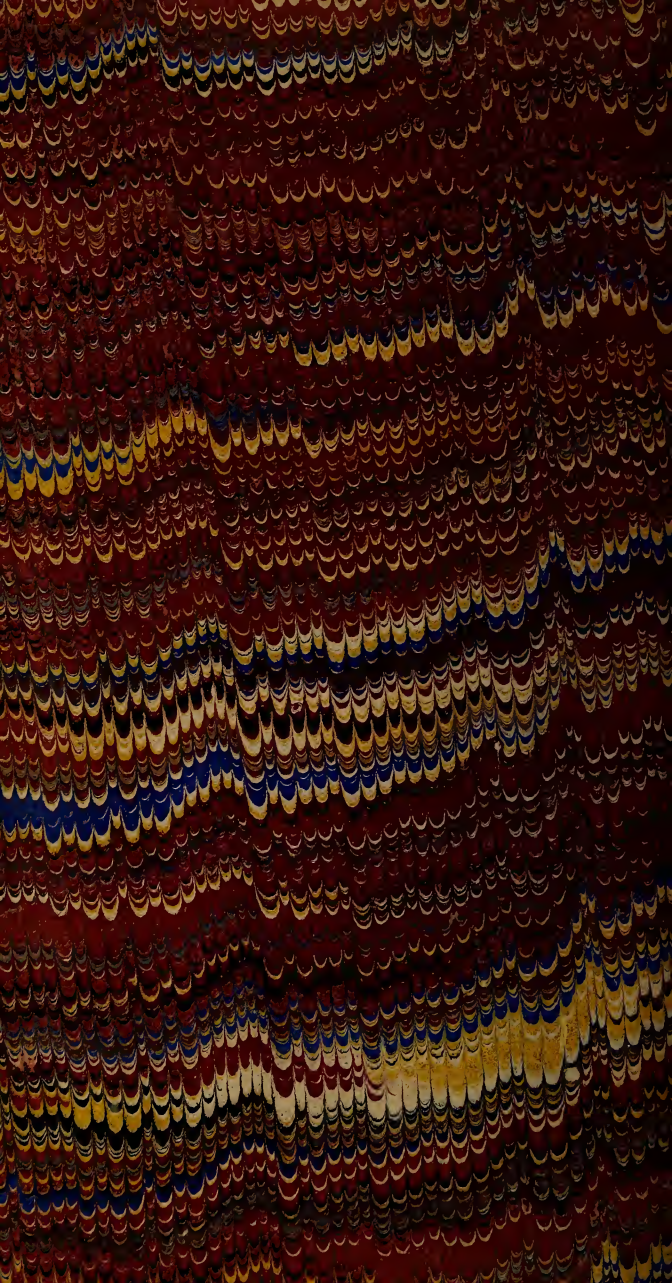
ERRATA.

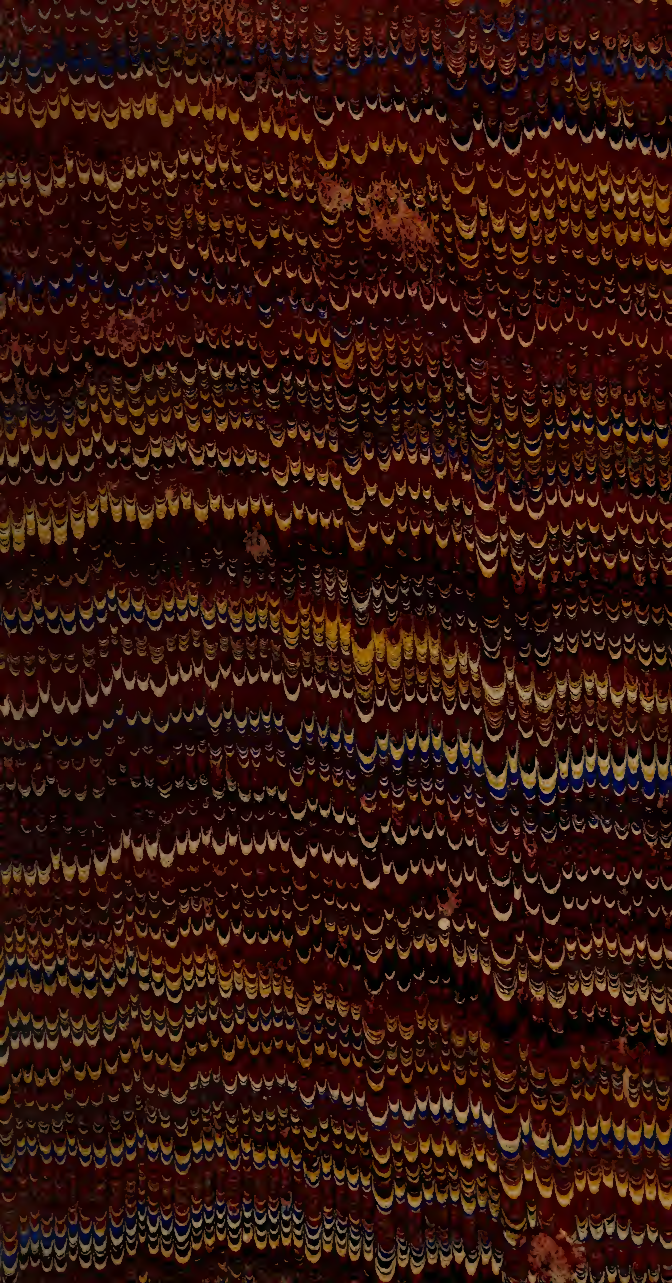
Page 92, ligne 10, nos poëtes, *lisez :* un de nos poëtes.

Page 98, ligne 5, Scarboroau, *lisez :* Scarborou.

Page 115, ligne 3, constitué, est ce que, *lisez :* constitue ce que.

Page 176, note, 1re. ligne, Gauthier, *lisez :* Gaultier.






LIBRARY OF CONGRESS
0 003 106 470 3